



Université du sud de la vallée.



Faculté des lettres de Quena

Université du sud de la vallée.

Faculté des lettres de Quena.

Section de français. {Programme de la traduction française.}

Les théories de la traduction

**Cours réunis par
Dr/ Mohamad Fekry**

Troisième année

Université du sud de la vallée.

Faculté des lettres de Quena.

Section de français. {Programme de la traduction française.}

Matière : Les théories de la traduction.

Année : Troisième année.

Table des matières

Page

- Table des matières	3 - 4
- <u>Chapitre I</u> :	5
- Définition de la traduction	6 - 9
- Types de traductions.....	10- 13
- Comment traduire ?.....	14 - 16
- Pourquoi traduit- t- on ?.....	17- 24
<u>Chapitre II</u> : les théories de la traduction.....	25
- Les fondements théoriques de la recherche sur la traduction.....	26 - 32
- NAISSANCE ET DÉFINITION DE LA TRADUCTOLOGIE ...	33 - 38
- La traductologie : l'émergence d'une discipline	38 - 41
- Diverses orientations de la traductologie dans la deuxième moitié du vingtième siècle	42 - 45
- La reconnaissance de la traduction en tant que métier et en tant que discipline scientifique.....	45 - 51
- LES THÉORIES DE LA TRADUCTION	
A. La réflexion sur la traduction - survol historique	
A.I. Traductions de la Bible - le Moyen Âge, la Renaissance	52 - 56
- A.II. L'Humanisme français (+ anglais, espagnol) - Clément Marot, Étienne Dolet, Jacques Amyot, François de Malherbe	57 - 69
- A.III. Le classicisme français - François de Malherbe, Claude Gaspard Bachet de Méziriac, Nicolas Perrot d'Ablancourt, Pierre-Daniel Huet,	70 - 89
- A.IV. Le classicisme anglais - George Chapman, John Dryden, Alexander Pope, Alexander Fraser Tytler	90 - 95
- A.V. Le classicisme et le romantisme allemand - Johann Christoph Gottsched, Johann Wolfgang Goethe, Wilhelm von Humboldt, Friedrich von Schleiermacher	96 - 110
- A.VI. Angleterre, Allemagne, Espagne, France, XIXe siècle - première moitié du XXe siècle ; Walter Benjamin, José Ortega y Gasset, Valéry Larbaud Angleterre	111 - 122

Chapitre III : Théories contemporaines de la traduction (XXe siècle)	123
- Théories contemporaines de la traduction (XXe siècle)	124
- Approches et modèles de la traduction (GUIDÈRE, 2010)	
1/ Les approches linguistiques	
a) approche „stylistique comparée“	124 - 130
- b) approche linguistique théorique.....	130 - 132
- c) approche linguistique appliquée.....	132 - 134
- d) approche sociolinguistique.....	134 - 135
- e) approches fonctionnelles.....	136
- 2/ Les approches communicationnelles - Jacobson, Nida, Cary.....	136 - 144
- 3/ Les approches sémiotiques - Peirce, Barthes, Greimas, Jacobson, Toury, Eco.....	145 - 147
- 4/ L'approche textuelle - Robert Larose.....	147 - 150
- 5/ Les approches poétologiques - Baudelaire, Paul Valéry, Efim Etkind, Meschonnic.....	150 - 151
- 6/ Les approches idéologiques - Andrei Fedorov, Antoine Berman, Henri Meschonnic.....	151 - 153
- 7/ L'approche herméneutique – Friedrich von Schleiermacher, George Steiner.....	153 - 156
- IV. Les théories de la traduction (GUIDÈRE, 2010).....	156 - 157
- 1/ La théorie interprétative.....	157 - 160
- 2/ La théorie du skopos et d'autres approches fonctionnalistes.....	161 - 164
- b) La théorie du skopos (Guidère, 2010)	
Les aspects fondamentaux de la théorie du skopos.....	165 - 168
- 3/ La théorie de l'action (Justa Holz-Mänttari) (GUIDÈRE, 2010).....	168 - 172
- 4/ La théorie du jeu (GUIDÈRE, 2010)	172 - 175
- 5/ La théorie du polysystème (GUIDÈRE, 2010)	175 - 178
- (Les six théories contemporaines de la traduction.....	179 - 181
- Conclusion.....	182
- Bibliographie.....	183 - 186

Chapitre I

Définition de la traduction

Définition de la traduction

La traduction est une (façon d'exprimer) (1) Ou " traduire un texte, un discours, etc., les faire passer d'une langue dans une autre." (2)

Antoine c. Matter dit aussi : (c'est exprimer dans une langue ce qui est dans une autre.) (1)

Traduire, c'est restituer un texte écrit dans une langue (appelée langue source) dans une autre (appelée langue cible), en prenant soin de ne pas en changer le sens. Théoriquement, la personne qui lit une traduction ne doit pas se rendre compte que le texte qu'elle lit n'est pas l'original mais qu'il s'agit de la retranscription d'un message d'abord transmis dans une langue étrangère.

La traduction (dans son acception principale de traduction interlinguale) est le fait de faire passer un texte rédigé dans une langue (« langue source », ou « langue de départ ») dans une autre langue (« langue cible », ou « langue d'arrivée »). Elle

(1) Jean – Pierre Mével, Geneviève Chauveau, Sylvie Hudelot, Cloude Sobotka-kannas et Dorine Morel, "Larousse, Dictionnaire de la langue Française", Lexis, les éditions Françaises i.n.c. Larousse, 1992, P. 1914.

(2) Ibid., page 1914.

(1) Antoine C. Matter, "la traduction pratique ", F. A -- A. F., Beyrouth, Dar El Machreq, première Édition : 1971.

met en relation au moins deux langues et deux cultures, et parfois deux époques.

Une traduction (translation en ancien français) représente toujours un texte original (ou « texte source », ou « texte de départ ») ; en cela, elle comporte un certain degré d'équivalence, bien que le concept d'équivalence stricte entre les langues soit désormais dépassé en traductologie. Le concept de traduction repose depuis longtemps sur des dichotomies telles que « fidélité » versus « liberté », « fidélité à la lettre » versus « fidélité à l'esprit », « traduction sourcière » versus « traduction ciblisme », etc.

C'est exprimer dans une langue ce qui l'est dans une autre : exprimer une ou plusieurs idées en utilisant des mots. Pour le traducteur, l'idée est imposée : il n'a pas à la chercher ; il n'a qu'à l'exprimer dans l'autre langue.

En d'autres termes, l'idée n'appartient pas au traducteur, mais à l'auteur du texte.

Les mots, eux, on peut dire qu'ils appartiennent en même temps à l'auteur et au traducteur.

En tout état de cause, il est indispensable de tenir compte de

l'existence de ces deux éléments : L'idée = le fond ---- Le mot = la forme.

Il ne faut pas cependant les dissocier car ils sont étroitement liés.

D'autre part, c'est l'idée ou le fond qui a priorité dans la traduction. En effet, il est possible qu'un texte dont tous les mots sont traduits ne donne pas, dans l'autre langue, le sens original ; comme l'on peut retrouver une même idée dans un texte dont tous les mots ne sont pas traduits.

- Pourquoi

Parce que :

- 1- La valeur sémantique des mots n'est pas la même dans toutes les langues.
- 2- La structure de la phrase, la syntaxe et la grammaire ne sont pas identiques dans toutes les langues.

La traduction tient compte d'un certain nombre de paramètres (contexte, grammaire, etc.), afin de se rendre compréhensible pour des personnes n'ayant pas de connaissance de la langue source et n'ayant pas la même culture ou ne disposant pas du même bagage de connaissances 2.

Traduire suppose de maîtriser la langue source mais aussi la langue cible (ou destinataire), qui est généralement la langue

maternelle du traducteur. Le bon traducteur possède davantage que des compétences linguistiques : il doit être capable d'analyser le texte et il doit lui-même posséder des qualités d'écriture. Pour traduire les textes scientifiques et techniques, il doit également posséder de solides connaissances techniques et maîtriser le jargon dans les deux langues.

La traduction est encore essentiellement humaine, le cas échéant à l'aide d'outils de traduction assistée par ordinateur, mais des outils informatiques de traduction automatique apparaissent.

La discipline qui s'intéresse à la traduction se nomme la traductologie.

Les démarches modernes de la traductologie demandent aux traducteurs de tenir compte du type de texte à traduire pour pouvoir transmettre le message adéquat dans la langue d'arrivée. Mots-clés : message – sens – échanges interculturels – méthode – typologies textuelles.

* * *

Types de traductions

Sur le marché du travail, on distingue deux types de traduction : la traduction de textes techniques et la traduction littéraire. La majorité des traducteurs professionnels traduit des textes techniques. Les traducteurs littéraires sont attachés à une maison d'édition ou indépendants.

Traduction technique

La traduction technique concerne les documents tels que les manuels, guides d'utilisation, documentations logicielles, feuillets d'instructions, notes internes, procès-verbaux, rapports financiers, contrats, textes officiels, articles scientifiques et autres documents destinés à un public limité (celui qui est directement concerné par le document) et dont la durée de vie utile est souvent limitée.

La traduction de textes techniques exige souvent des connaissances spécialisées dans un domaine particulier. On compte parmi les textes techniques :

- les documents d'ordre strictement technique (informatique, électronique, mécanique, etc.) ;
- les textes scientifiques (biologie, astronomie, médecine, géologie, etc.) ;

- les textes d'ordre financier, juridique ou administratif. La traduction administrative s'est particulièrement développée après la Seconde Guerre mondiale.

La traduction technique est un type de traduction souvent « anonyme » dans lequel le nom du traducteur peut ne pas être associé au document traduit, tout comme certaines entreprises ne font pas mention des auteurs des guides d'utilisation des produits. Cependant, dans le cas de la traduction de livres à contenu informatif, le traducteur sera mentionné dans la section de responsabilité primaire de l'item bibliographique du livre.

Pour traduire un texte technique, le traducteur a besoin d'utiliser des sources documentaires qui vont lui permettre de comprendre le texte de départ et trouver des équivalents dans la langue d'arrivée.

En général, la traduction technique est plus accessible et offre une rémunération plus élevée que la traduction littéraire.

Écoles de pensée

Selon l'école de pensée cibliste, il est nécessaire, lorsque cela s'impose, de privilégier l'exactitude des propos au détriment de la stylistique. Pour communiquer son message, la traduction

devra parfois remplacer les éléments culturels du texte original par des exemples équivalents, mais mieux connus des lecteurs de la culture d'arrivée. Le plus important demeure le « **sens** » du message que souhaite transmettre l'auteur. Le traducteur doit d'abord faire passer ce message de manière idiomatique et naturelle pour le lecteur de la langue d'arrivée, tout en demeurant fidèle au langage, au registre et au ton employés par l'auteur du texte rédigé dans la langue de départ.

Selon l'école de pensée sourcière, le traducteur est tenu de demeurer strictement fidèle à la forme du texte original. Le traducteur devra donc reproduire tous les éléments stylistiques du texte original, employer le même ton, conserver tous les éléments culturels et même, à l'extrême, contraindre la langue d'arrivée à prendre la forme dictée par le texte de départ. Le traducteur sourcier veillera en premier lieu à **respecter scrupuleusement le véhicule employé par l'auteur**, et **tâchera ensuite de bien restituer le sens du message**.

Traduction littéraire

Ce type de traduction concerne les romans, poèmes et autres types de textes relevant du domaine littéraire.

La traduction littéraire demande des aptitudes en stylistique, une bonne imagination et des connaissances culturelles étendues. Il s'agit de reproduire l'effet intégral du texte original chez le lecteur du texte dans la langue d'arrivée, autant que le sens des mots.

La traduction doit être aussi plaisante à lire et susciter les mêmes émotions que l'original, suivant l'adage de Cervantès : « ne rien mettre, ne rien omettre ». Les grands traducteurs, quelles que soient leurs langues de travail, ont une formation très exigeante, études littéraires et universitaires, dans la langue à partir de laquelle ils traduisent — et nombre de traducteurs littéraires traduisent à partir de plusieurs langues — mais aussi et surtout dans leur langue maternelle, langue vers laquelle ils traduisent. L'écriture du texte de destination devient alors primordiale [1].

En poésie, la traduction présente une double difficulté lorsqu'il faut rendre compte à la fois du sens et de la métrique (de la forme en général [2]), voire de procédés rhétoriques [3]. Si l'on se limite au sens (sémantique), un exercice de traduction de haïkus, après passage dans plusieurs langues et retour final au français, a permis de démontrer une assez grande robustesse du contenu sémantique[4].

Comment traduire ?

Les étapes pour mener à bien une traduction

Généralement, la traduction d'un document, quelle que soit sa nature, passe par trois étapes distinctes :

La compréhension : le traducteur lit le texte avec soin, en recherchant les expressions, notions et références qui peuvent lui être inconnues ou sur lesquelles il doute, jusqu'à ce que le sens du texte lui apparaisse clairement et ne laisse plus aucune place à la mauvaise interprétation.

La création du sens : le traducteur enregistre mentalement - et souvent inconsciemment - le texte ou les paragraphes en tant qu'unités de sens, s'écartant ainsi des phrases et des mots qui composaient le texte original.

L'écriture d'un nouveau texte : une fois que le message contenu dans le texte original est parfaitement compris, le traducteur peut, en se détachant des mots eux-mêmes, commencer à écrire une nouvelle version du document dans une autre langue, en s'appliquant à préserver les effets contenus dans le texte original.

La compréhension et la reformulation d'un texte demandaient des connaissances linguistiques et extra-linguistiques.

Pour faire une bonne traduction, il faut d'abord comprendre le sens du texte à traduire. Une bonne connaissance de la culture du pays de la langue à traduire peut s'avérer très utile. Cela aide à mieux comprendre les façons de dire et de faire dans cette culture et permet également de s'appropriier le sens du texte, et enfin d'éviter de faux amis (même mot avec un autre sens dans une autre langue), comme cela arrive souvent lorsque nous demandons une traduction à l'ordinateur.

Pour garantir un résultat de qualité, il est préférable de traduire d'une langue étrangère vers sa langue maternelle. Avant d'écrire, il faut déjà se faire une idée du résultat final et savoir que les langues ne sont pas structurées de la même façon. Faire une traduction phrase par phrase peut induire en erreur et causer des blocages, si nous commençons par le mauvais bout. Il est donc important de lire d'abord, de s'appropriier le sens du texte, de le traduire et enfin de comparer les deux textes, pour s'assurer que tout y est.

ATTENTION : un traducteur professionnel ne traduit pas mot à mot ! Il cherche avant tout à transmettre un message.

La traduction ne consiste pas seulement à traduire un mot d'une langue à l'autre. Le traducteur transpose un message et transmet des émotions. **La méthodologie de la traduction**

consiste à traduire un texte entier dans son contexte et pour une culture cible spécifique.

Pensez par exemple à la traduction des jeux de mots ou de certaines expressions imagées. Il est inutile de les traduire mot à mot car cela n'aurait aucun sens pour le public cible. Il faut chercher un équivalent dans la culture cible et parfois, il n'en existe pas...

Pour cette raison, nous disposons de traducteurs qualifiés possédant des connaissances approfondies dans la culture de leurs langues de travail.

La traduction est un métier technique qui nécessite **une méthodologie de traduction rigoureuse.** Ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'il existe une formation pour devenir traducteur professionnel !

La méthodologie de la traduction peut varier d'un projet à l'autre, surtout lors des étapes de pré-traduction et de post-traduction.

Cependant nous voulons appliquer la méthodologie de la traduction qui vous convient le mieux et nous voulons vous assurer une traduction et un travail de qualité du début à la fin.

Pourquoi traduit- t- on ?

Georges Mounin répond de cette question quand il dit (on pouvait toujours traduire par ce que :

1- une langue mettait le signe égale entre certains mots (a , b , c , d ...) et certains êtres, processus, qualités ou relations (A, B , C , D ...)

$$a , b , c , d \dots = A , B , C , D \dots$$

2- une autre langue mettait le signe égal entre certains autres mots (a', b', c', d' ...) et les mêmes êtres, processus, qualités ou relations : a', b' , c', d' ... = A , B , C , D ...

3- la traduction consistait à écrire que :

$$a , b , c , d \dots = A , B , C , D \dots$$

$$a' , b' , c' d' \dots = A , B , C , D \dots$$

Donc : a , b , c ,d... = a' , b' , c' , d'...

Traduire, c'était exprimer la contenance en litres d'un tonneau par sa contenance en gallons, mais c'était toujours la même contenance [...] que la pensée de l'homme, elle, toujours et partout, découpait l'expérience qu'elle a de l'univers suivant des catégories logiques ou psychologiques universelles. Toutes les langues devaient communiquer les unes avec les autres parce qu'elles parlaient, toutes et toujours, du même univers de la

Même expérience humaine, analysée selon des catégories de la connaissance identiques pour tous les hommes.)

La traduction est fondamentale pour la bonne entente entre les institutions et les individus qui ne sont pas capables de communiquer dans la même langue – afin de surmonter les barrières culturelles à travers la communication dans la langue maternelle de l'interlocuteur et l'envoi de messages en restant le plus fidèle possible de l'original.

Traduire n'est pas uniquement dire ou écrire quelque chose dans une autre langue. Il s'agit d'un processus exigeant, qui implique comprendre l'intention et le contexte du message original et les transmettre en tenant compte des caractéristiques du public à qui il s'adresse.

Dans le domaine diplomatique, lorsqu' un interprète établit la communication entre leaders mondiaux, la moindre erreur dans la traduction peut causer un véritable incident international. Par contre, une traduction de qualité peut prolonger les bonnes relations entre nations.

Avec tout ce qui est en jeux dans la politique internationale, une traduction précise est essentielle pour une bonne compréhension. C'est pourquoi les institutions publiques

investissent souvent dans la traduction et l'interprétation au lieu de la communication directe dans la même langue- qui ne soit la langue maternelle d'aucun des intervenants (l'anglais, par exemple, étant la plus internationale).

Ce même besoin de compréhension existe dans des lieux où l'aide humanitaire est nécessaire, dans des pays en voie de développement ou en situation de crise, où les barrières linguistiques peuvent coûter des vies.

Les services de terminologie et de localisation sont, pour cela, fondamentaux à toute organisation, institution ou entreprise qui souhaite être accessible à tout public, dans toutes les langues.

Fait plus important encore, ces services de traduction sont cruciaux pour que leurs publics se sentent compris, car l'information qu'ils transmettent est personnalisée et car ils prennent en compte, notamment, la culture dans laquelle ils opèrent.

L'importance de la traduction dans les affaires et le monde

Il y a un grand besoin de technologie de traduction améliorée. Les entreprises peuvent se développer à l'échelle mondiale aussi rapidement qu'elles disposent des ressources nécessaires pour prendre en charge chaque nouveau pays ou chaque

nouvelle langue. Pour de nombreuses entreprises, grandes et petites, le temps et l'argent nécessaires à la localisation peuvent constituer un facteur d'interdiction.

L'importance d'une bonne traduction pour une entreprise

La traduction n'est pas un travail de traduction de mots : il y a beaucoup plus. Il y a un sens de mot, il y a une signification de phrase et il y a un message cohérent pour tout le document (un catalogue, une proposition, un document juridique, une application logicielle, une page de l'internet à visiter par des centaines ou des milliers de personnes). La signification ne se limite pas à lier des mots, et transmettre des messages complets signifie même recréer le sentiment pour votre public cible – ce n'est pas une affaire facile.

On dit que lorsque vous avez besoin d'une traduction en langue étrangère, vous avez besoin d'un traducteur qui est le locuteur natif de la langue cible, mais le traducteur doit également comprendre parfaitement l'original afin de transmettre parfaitement le sens de l'original. Pour les locuteurs d'autres langues, une langue étrangère est un labyrinthe de nouveaux sons, un labyrinthe de subtilités et de nouveaux concepts et expressions.

La plupart des acheteurs et des utilisateurs des services de traduction oublient souvent qu'un résultat parfait sera obtenu grâce à une équipe au travail. Cela signifie que le client sait exactement ce qu'il attend de la traduction, qui sont les lecteurs cibles, le budget et le temps.

La traduction nous fournit de différentes connaissances. Par la traduction, nous pouvons savoir les idées et les sentiments des autres peuples, car le vocabulaire s'intéresse à la lexicologie et non pas à la traduction.

(Le vocabulaire : Ensemble des mots ayant la valeur d'une dénomination et formant le lexique d'une communauté, d'une activité humaine.)(1)

Le traducteur doit posséder une large connaissance de base concernant sa langue maternelle et la langue dont il traduit.

M. Enrico nous dit que (le drame de la traduction : Signification "sémantique et le lexique " et le contexte.) (2)

Ainsi, pour traduire, il faut trouver les deux éléments ensemble. L'un ne sépare de l'autre, car le mot a une signification et une valeur qui varie selon le contexte. (Plusieurs grandes théories linguistiques modernes ont donc approfondi l'analyse des

(1) Jean – Pierre Mével, Geneviève Chauveau, Sylvie Hudelot, Cloude Sobotka-kannas et Dorine Morel, "Larousse, dictionnaire de la langue française " op. Cit., Page 2019.

(2) Enrico Arcani, "principes de linguistiques appliquées ", paris, Payot, 1972, Page 275.

relations exactes entre l'énoncé linguistique formel et la signification de cet énoncé, elles ont aussi essayé, pour des raisons de méthode, d'atteindre à une définition des systèmes de relations qui constituent les langues, sans recourir à la notion de sens. Elles n'éliminent pas, ce faisant, l'asémantisme de la linguistique générale, mais seulement de la linguistique descriptive : elles s'interdisent seulement de s'appuyer "théoriquement " sur la sémantique considérée comme étant la partie la moins scientifiquement constituée de la linguistique actuelle.) (1)

La signification joue un rôle très important dans la traduction. (La signification est le procès qui associe un objet, un être, une notion, un événement à un signe susceptible de les évoquer.) (2)

Toutes ces règles aident le traducteur à achever un excellent travail.

Pierre Guiraud nous dit que : (les mots n'ont pas de sens, ils n'ont que des emplois) (3)

Mais il faut déterminer ce qu'il comporte de sens de base avant d'aborder l'emploi du mot parce que (chaque mot a un sens de

(1) Georges Mounin "problèmes théoriques de la traduction ", préface de Dominique Aury, op. Cit., Page 39.

(2) Pierre Guiraud, "La sémantique ", Paris, puf, 1970, page 11.

(3) Ibid., page 22.

base et un sens contextuelle...le sens contextuelle, au mot dans son contexte correspond à une seule image conceptuelle.) (1)

Après cela vient le problème de la civilisation (un autre fait marque également combien peu la connaissance distincte de la civilisation étrangère est aperçue comme une des deux conditions de base de la traduction : c'est la manière dont est définie l'étude de cette civilisation étrangère dans les instructions officielles et dans les programmes de l'enseignement des langues vivantes.) (2)

Chaque mot traduit d'une certaine langue exprime un traduit de civilisation (tout vocabulaire exprime une civilisation. Si l'on a, dans une large mesure, une idée précise du vocabulaire français, c'est qu'on est informé sur l'histoire de la civilisation en France.) (3)

En fin, cette connaissance implique une communication entre le traducteur et le monde qu'il fréquente avec la traduction. (Nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé.)(4)

(1) Pierre Guiraud, "La sémantique ", Op. Cit., 30 & 31.

(2) Georges Mounin, "Les problèmes théoriques de la traduction " op. Cit., Page 236.

(3) Meillet, A, " Linguistique historique et linguistique générale "tome II, paris, champion, 1926, Page 145.

(4) Georges Mounin, " problèmes théoriques de la traduction "Op. Cit., Page 272.

Ainsi, (nous avoir posé le problème dans tout son ampleur, langue, vision du monde, culture, étymologie, contenu subjectif, communication, objectives.) (1)

Georges Mounin nous dit que (au lieu de dire, comme les anciens praticiens de la traduction, que la traduction est toujours possible ou toujours impossible, toujours totale ou toujours incomplète, la linguistique contemporaine aboutit à définir la traduction comme une opération, relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu'elle atteint. La traduction, dit Nida, consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ. [...] A travers la recherche de situations communes et la multiplication des contacts susceptibles d'éclairer, sans doute la communication par la traduction n'est-elle jamais vraiment finie, ce qui signifie en même temps qu'elle n'est jamais inexorablement impossible.) (2)

Le traducteur doit être fidèle et honnête en traduisant, le traducteur doit posséder des diverses lectures et il doit aussi posséder une large connaissance dans sa langue principale et aussi la langue qu'il traduit.

(1) Enrico Arcani, "Principes de linguistique appliquée" op. Cit., Page 279.

(2) Georges Mounin, "problèmes théoriques de la traduction " Op. Cit., Page 278, 279

Chapitre II

Les théories de la traduction

Les fondements théoriques de la recherche sur la traduction

À partir des années soixante, l'intérêt pour les phénomènes de traduction occupe une place croissante dans le monde scientifique, surtout dans la culture anglo-saxonne, où commencent à apparaître de vastes recherches succédant aux études dont le caractère intuitif a toujours distingué ce secteur. En particulier, des chercheurs en linguistique manifestent leur forte implication dans ce domaine comme en témoignent les travaux d'Eugène Nida (1964), de John Cunnison Catford (1965), et d'Eugène Nida et Charles Taber (1969).

Les premiers modèles linguistiques de la traduction illustrés par la théorie de Catford et Nida ont souvent été définis comme prescriptifs, quant à leur intention de définir la traduction et le processus de traduction de façon indiscutable et d'établir les règles qui caractérisent la façon correcte de traduire, quels que soient les exemples concrets observés dans la réalité¹.

Dans les années soixante-dix, commence à émerger une insatisfaction croissante à l'égard de ces modèles, considérés aujourd'hui comme abstraits et incapables de décrire la réalité traductive. Aux théories prescriptives s'opposent de nouvelles approches descriptives qui se développent au sein d'un mouvement – défini à posteriori Manipulation School² – se réunissant autour de la proposition de James Holmes (1988) qui

entend ouvrir un espace disciplinaire autonome de la recherche sur la traduction, la libérant de sa dépendance de la linguistique. Le terme Translation Studies attribuable à Holmes reflète un changement d'orientation des études et des recherches dans le domaine de la traduction. L'évolution des Translation Studies consiste initialement en un renforcement du secteur descriptif au détriment des secteurs théorique et appliqué. Le chercheur qui se consacre davantage à la promotion de la section descriptive est sans aucun doute Gideon Toury, représentant de l'école de Tel Aviv. L'intérêt marqué de Toury (1995) pour le secteur descriptif et la dépendance postulée entre les secteurs théorique et descriptif, que l'on peut clairement déduire de sa méthode d'analyse, sont les conditions nécessaires au développement des Translation Studies à partir des années quatre-vingt. Il faut remarquer toutefois que ses réflexions concernent uniquement la traduction littéraire, sans exclure des applications à d'autres réalités traductives. Un élément qui pourrait expliquer la partialité de Toury à l'égard des phénomènes traductifs de nature littéraire/culturelle est la grande influence exercée sur son travail par les théories du sémiologue israélien Itamar Even-Zohar dans les années 1970-1980. Le modèle proposé par ce dernier inscrit au centre de la scène culturelle les phénomènes traductifs, il leur attribue un rôle principal dans l'évolution diachronique de systèmes culturels entiers. Dans cette optique, la traduction n'est plus soumise à une comparaison normative avec l'original,

mais elle est considérée comme une catégorie textuelle partiellement autonome, douée de caractéristiques propres que l'on peut relever non seulement au niveau linguistique ou textuel, mais aussi sur le plan de la réception. L'importance de la théorie du polysystème pour la recherche en traduction est indéniable : non seulement elle offre une méthodologie heuristique et un modèle de recherche à la fois systématique et flexible, mais elle met aussi au premier plan la dimension culturelle de la traduction dans le sens le plus large du terme. Toutefois, c'est seulement à la fin des années quatre-vingt que les théoriciens de la traduction ont reconnu la centralité de la nature purement culturelle de la traduction, grâce aux recherches de Susan Bassnett et surtout grâce à la publication du volume de Snell-Hornby *Translation Studies : An integrated Approach* (1994), dans lequel émerge une nouvelle prise de conscience de la traduction comme processus de transfert interculturel. Au cours des années quatre-vingt-dix, l'attention suscitée par la portée culturelle des phénomènes traductifs ne cesse de croître, fruit du travail de quelques spécialistes qui passent peu à peu d'une perspective littéraire traditionnelle à une autre, se rapprochant ainsi davantage des intérêts et des modèles des Cultural Studies. André Lefevere (1992) explore des processus de traduction sur les plans historique et culturel et propose d'élargir la définition du terme « traduction », en la remplaçant par le *rewriting*. Lefevere est parmi les premiers experts de traduction

à manifester un grand intérêt pour les Cultural Studies. Il introduit dans ses réflexions théoriques l'apport humain à travers les concepts de parrainage et d'idéologie, ouvrant la voie à la considération des aspects sociologiques de la traduction, secteur en plein essor de nos jours. L'association des Translation Studies et des Cultural Studies est plus évidente chez l'Américain Lawrence Venuti. Il se montre particulièrement intéressé par les questions de nature éthique, politique, idéologique et économique, et adopte un point de vue historique et culturel qui, à certains égards, se rapproche de Lefevere, mais avec des finalités différentes. Venuti s'oppose à l'opinion traditionnelle qui considère la traduction comme un produit littéraire, ayant un statut inférieur à celui du texte original. Il condamne la pratique de la traduction « naturalisante » et lui oppose la pratique aliénante qui adopte un point de vue éthique à propos du travail du traducteur et des rapports entre littératures et cultures différentes. L'originalité de sa pensée consiste dans l'effort de concilier la protection de l'altérité de l'original avec les revendications sur le statut de la traduction et sur celui des traducteurs professionnels. Toutefois, il est très difficile de concilier ces deux positions sans paraître incohérent, comme le sont parfois les conceptions du théoricien américain. Mais si le point de vue historique et culturel de *The Translator Invisibility : A History of Translation* n'arrive pas à résoudre ces incohérences, les recherches successives (1998) explorent

davantage les relations entre la traduction éthique et la traduction idéologique, à travers l'analyse des méthodes et des institutions (droit d'auteur, marché de l'édition, etc...) qui dominent l'activité de la traduction. Le modèle de Venuti peut être considéré comme une ligne de partage permettant d'évaluer l'évolution de la théorie de la traduction au cours d'une quarantaine d'années. Les premières théories des années 60, suivies de l'avènement de la perspective et du déplacement de l'attention sur la culture d'arrivée – qui avait caractérisé la naissance des Translation Studies – ont été mises en discussion.

L'intérêt pour la traduction, comprise à la fois comme processus et comme produit, a considérablement augmenté au cours de ces dernières années : la tendance est diffuse au niveau international, en témoignent la prolifération des publications dans ce domaine, les nombreux débats et colloques mais aussi l'offre en matière de formation universitaire.

Dans le même temps, le sens de ce terme recouvre une multitude de nouvelles facettes, devenant ainsi une unité de plus en plus complexe. La distinction fondamentale entre la traduction écrite et orale a été suivie par une fragmentation progressive dans des domaines de plus en plus spécialisés : littéraire, technique et / ou scientifique, multimédia, etc. Face aux dimensions de plus en plus macroscopiques engendrées par ce

phénomène, on peut se demander si et comment la sectorisation progressive de la traduction représente une évolution positive par rapport à une activité qui joue un rôle clé dans la réalité moderne, toutefois trop rarement valorisée.

Deux réponses possibles peuvent élucider cette problématique : d'une part, les sceptiques qui s'alignent, niant à cette discipline une dimension ontologique. Ils soutiennent qu'il ne s'agit là que d'une pratique auxiliaire, au service d'activités plus importantes dont ils indiquent les modalités et les caractéristiques – par exemple la traduction dite technique ou scientifique propre à certains domaines, comme la médecine, l'économie, le secteur juridique, mais aussi la traduction littéraire au service du monde de la littérature, et ainsi de suite. De l'autre côté des barricades, on trouve ceux qui lisent la fragmentation de la traduction comme un signe positif, indiquant non seulement une augmentation progressive de la visibilité des pratiques de traduction au sens strict dans la société contemporaine, mais aussi et surtout elle révèle le fait que le concept de traduction, en tant que symbole et métaphore de la dimension interculturelle, vient stimuler une grande variété de phénomènes d'aujourd'hui³. Ces deux réponses ont un impact significatif auprès de la communauté scientifique internationale, car elles contemplant son statut disciplinaire : est-il légitime de considérer la traduction comme un secteur à part entière, ou la diversification croissante de cette activité doit-elle être comprise

comme le signal sans équivoque de sa nature hybride et secondaire par rapport aux disciplines fondamentales, comme la linguistique, la littérature, les études sociologiques, etc...?

Cette problématique revient en effet souvent dans la littérature spécialisée et représente la question centrale par excellence dans les discussions concernant l'appareil théorique.

*

*

*

NAISSANCE ET DÉFINITION DE LA TRADUCTOLOGIE

La traductologie est une discipline universitaire et scientifique relativement récente, ce qui se manifeste entre autre par le fait qu'un grand nombre de membres de la communauté universitaire ne savent pas très exactement ce qu'est la traductologie. Il est assez courant, même parmi les spécialistes des disciplines voisines (linguistique, théorie et histoire littéraire) de confondre la traductologie avec la pratique de la traduction.

Les traductologues eux-mêmes définissent la traductologie comme la discipline universitaire étudiant la traduction, voire parfois comme la science de la traduction, puisqu'ils aimeraient que la traductologie soit associée à une « discipline scientifique ayant la traduction comme objet de recherche » (les Translation Studies selon James Holmes, la *Übersetzungswissenschaft* en allemand).

L'approche scientifique de la traduction est assez récente (elle date des années 1950-1960), tandis que l'approche littéraire peut profiter d'une tradition déjà ancienne (la réflexion sur la traduction littéraire date dès l'Antiquité).

La nature de la traductologie est loin d'être évidente même dans le cadre des milieux universitaires. Il s'agit d'une discipline étudiant la traduction sous ses aspects les plus variés ; certains

spécialistes de la traduction, praticiens, traducteurs ou interprètes, la conçoivent surtout comme une discipline d'étude, donc ils accentuent ses objectifs pédagogiques, d'autres, les chercheurs traductologues mettent en relief le côté théorique, conceptuel, et aspirent à ce que la traductologie soit reconnue comme une science humaine.

La réflexion sur la traduction d'avant la traductologie et la périodisation de la discipline

La réflexion sur la traduction existe dès l'Antiquité, avec des textes de Cicéron, d'Horace, de Sénèque, de Pline le Jeune, de Quintilien, suivis, du Moyen Âge et jusqu'au XIXe siècle, des textes émanant des personnalités religieuses, philosophiques et littéraires telles que saint Jérôme, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Érasme, Martin Luther, Étienne Dolet, Joachim du Bellay, John Dryden, Gottfried Wilhelm von Leibniz, Alexandre Pope, Samuel Johnson, Novalis, Goethe, Friedrich von Schleiermacher, Wilhelm von Humboldt, Shelley, Arthur Schopenhauer, Friedrich Nietzsche. La plupart des écrits de ces personnalités sont des essais prescriptifs sur la manière de traduire.

George Steiner dans son œuvre *After Babel* (1975) divise l'histoire de la littérature sur la traduction en Occident en quatre périodes. La première, période de réflexion fondée sur la

pratique de la traduction, part des préceptes de Cicéron et Horace et va jusqu'à l'essai sur les principes de la traduction d'Alexander Fraser Tytler (1791). La deuxième période va jusqu'à la publication du livre *Sous l'invocation de saint Jérôme* de Valéry Larbaud (1946), et se caractérise par son orientation herméneutique et philosophique. La troisième commence par les premières publications sur la traduction automatique dans les années quarante du vingtième siècle, et se termine à l'époque de l'essor de la linguistique structuraliste et de la théorie de la communication dans les années soixante ; la quatrième étape commence dans les années soixante et à l'époque de la parution de l'œuvre de Steiner en 1975, elle continue par un retour de l'herméneutique (Gile, 2005 : 237 ; voir aussi Bassnett, 1992 : 40). Voici les quatre périodes de la réflexion sur la traduction en Occident, présentées par George Steiner dans son œuvre *After Babel* (1975, trad. fr. 1998) :

Après 1945 commence la période moderne de la traductologie. Les premiers articles sur la traduction automatique circulent autour des années 1940. Les chercheurs et les critiques russes et tchèques, héritiers du formalisme, appliquent la théorie linguistique et la méthode statistique à la traduction.

La linguistique structurale et la théorie de l'information influencent l'analyse des échanges interlinguaux. Les traducteurs professionnels créent des associations

internationales et les revues spécialisées se multiplient.» (Steiner, 1998 : 327-330) Cette troisième phase n'était pas encore terminée en 1975 (parution d'After Babel de Steiner), l'époque où les méthodes de la logique formelle, de la théorie de l'information, de la théorie du jeu, de la linguistique contrastive, de l'interprétation littéraire, de la sémantique, se développaient toujours.

« Mais depuis le début des années 1960, l'accent s'est déplacé. La «découverte» de l'article de Walter Benjamin, Die Aufgabe des Übersetzers, paru pour la première fois en 1923, ajoutée à l'influence de Heidegger et de Hans-Georg Gadamer, a encouragé les interrogations herméneutiques sur la traduction et l'interprétation. De plus, vers la fin des années 1960, on assiste à une perte de confiance en des vertus de la traduction automatique par rapport aux années 1950 et début des années 1960. La théorie et la pratique de la traduction se développent à la charnière de disciplines telles que la linguistique, la psychologie, l'anthropologie, la sociologie, et des disciplines frontalières comme l'ethnolinguistique et la sociolinguistique. » (Steiner, 1998 : 327-330)

Ce n'est que dans les années 1950 et 1960 que l'on commence à s'intéresser à la traduction comme objet de recherche. Les premiers à le faire ont été des linguistes, dont les plus connus sont Roman Jakobson (1959) et John C. Catford

(1965) ; parmi les linguistes francophones, c'était Georges Mounin (Les « belles infidèles », 1955, Les problèmes théoriques de la traduction, 1963), Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (La stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction, 1958). Ils étudiaient en particulier les rapports entre langue de départ et langue d'arrivée et entre les langues et la réalité que celles-ci désignent, mais ni l'acte de communication ni la personne du traducteur n'ont occupé de véritable place dans leur réflexion. Ces aspects de la traduction intéressaient par contre beaucoup Eugene Nida, qui est considéré souvent comme le père de la traductologie moderne. Eugene Albert Nida, linguiste, mais aussi anthropologue, était recruté par l'American Bible Society pour aider les traducteurs à améliorer leur travail de traduction. Nida a été le premier linguiste qui a formulé explicitement dans sa théorie l'importance de l'objectif de communication de la traduction en fonction de récepteurs précis. Comme il savait que parmi les destinataires des traductions de la Bible, il y avait des groupes de locuteurs vivant dans un environnement polaire et d'autres vivant sous les tropiques, et que les références géographiques et culturelles de la société proche-orientale, abondantes dans les textes bibliques, risquaient de ne pas assurer une transmission efficace des messages, il a défini deux concepts d'équivalence entre le texte de départ et le texte d'arrivée : l'équivalence formelle, qui cherche à reproduire la forme du texte de départ, et

l'équivalence dynamique, qui cherche à répondre aux besoins du destinataire (Nida, *Toward a Science of Translating*, Leiden, 1964). L'innovation résidait non pas dans la prise de conscience de la nécessité d'une adaptation aux besoins de lecteurs, mais dans l'introduction de ces nouveaux concepts dans une théorisation formelle de la traduction. (Gile, 2005 : 237-238)

La traductologie : l'émergence d'une discipline

En 1972, James Holmes (1924-1986) rédige un article fondateur *The Name and Nature of Translation Studies* (publié seulement en 1988), qui marque le début de la discipline consacrée spécifiquement à la traduction. Holmes cherche au début de cet article une désignation anglaise pour la nouvelle discipline et lance le nom de *Translation Studies* (correspondant à la traductologie en français, *traductología* en espagnol, *Übersetzungswissenschaft* en allemand), qui sera adopté par la communauté traductologique internationale anglophone. Holmes est l'auteur non seulement de la désignation de la nouvelle discipline, mais aussi de sa taxinomie et de la définition de ses objectifs qui devraient consister 1) à décrire les phénomènes traductionnels, et 2) à proposer des théories explicatives et prédictives pour rendre compte des phénomènes traductionnels. Quant à sa taxonomie de la traductologie, il la divise en deux branches, la traductologie pure (la recherche fondamentale), et

la traductologie appliquée. Dans la traductologie pure, il place la traductologie descriptive (Descriptive Translation Studies), qui étudie la traduction sur le terrain, et qui se divise à son tour en traductologie orientée produit (qui se concentre sur les résultats du processus traductionnel), en traductologie orientée fonction (qui étudie la fonction des textes traduits dans la société d'arrivée, donc la réception des textes), et en traductologie orientée processus (qui s'intéresse aux processus cognitifs permettant l'acte de la traduction). À côté de la traductologie descriptive, Holmes définit la traductologie théorique, dont la tâche consiste à élaborer des théories à partir des résultats de la traductologie descriptive et des apports des disciplines voisines. Dans la traductologie appliquée, il place la didactique de la traduction et les outils (lexicologiques, terminologiques, grammaticaux), la politique de la traduction au sens socioculturel (politique de l'édition) et la critique de la traduction. (Gile, 2005 : 239-240) Daniel Gile, en réagissant à la taxonomie présentée par Holmes, propose sa propre taxonomie de la traductologie : il fait d'abord la distinction entre la traduction écrite et l'interprétation ; la traduction écrite peut ensuite se diviser en traduction littéraire et en traduction non littéraire, et l'interprétation à son tour peut comprendre l'interprétation de conférence, l'interprétation auprès des tribunaux (l'interprétation assermentée, juridique), l'interprétation de service public. Dans chacune de ces branches, on peut pratiquer la recherche

fondamentale aussi bien que la recherche appliquée. (Gile, 2005 : 241) Malgré les reproches que l'on peut formuler à propos de sa taxinomie de la traductologie, James Holmes est considéré en général comme le premier qui a présenté la traductologie comme une discipline scientifique autonome dont on peut définir les traits principaux de la manière suivante :

1/ La traductologie en tant que discipline universitaire se focalise sur la traduction en prenant en compte la communication, la langue, la sémiotique, la culture.

2/ La traductologie est pratiquée par un groupe (au sens sociologique du terme) de chercheurs qui se définissent comme traductologues, même si leur formation d'origine ou le département dans lequel ils exercent leurs fonctions universitaires sont ceux des disciplines correspondantes.

3/ La traductologie est une interdiscipline, ce qui signifie qu'elle se place à la charnière de plusieurs disciplines et méthodes d'investigation. Les disciplines qui entrent en contact étroit dans la traductologie sont la linguistique (notamment la linguistique contrastive, la linguistique textuelle et la pragmatique), la littérature comparée, les études culturelles (Cultural Studies), la psychologie cognitive (pour les études sur l'interprétation simultanée) et la sociologie.

4/ La traductologie est très hétérogène en raison de la variété des domaines étudiés (traduction littéraire, traduction scientifique et technique, traduction pour les médias,

interprétation de conférence, etc.) et des phénomènes qu'elle étudie (le produit, le processus, l'apprentissage, les difficultés, la réception par les destinataires, l'organisation professionnelle, etc.).

5/ Contrairement aux linguistes, psychologues, biologistes, physiciens, historiens, la grande majorité des traductologues appartiennent à des départements universitaires qui ne portent pas le nom de leur discipline. Ils sont pour la plupart enseignants-chercheurs dans des départements de littérature ou de littérature comparée, de langues vivantes, d'études culturelles. Dans de nombreux pays, dont la France, il n'existe pas de départements universitaires de traduction. L'assise institutionnelle spécifique de la traduction à l'université se situe surtout dans les programmes de formation à la traduction professionnelle et dans les écoles de traduction et d'interprétation. Depuis les années 1980, avec les changements géopolitiques survenus en Europe et en Asie et avec la multiplication des échanges internationaux, on assiste à une rapide multiplication des programmes de formation à la traduction dans les universités. On voit ainsi apparaître des départements de traduction, des chaires de traduction, et mêmes des facultés de traduction (notamment en Espagne). (Gile, 2005 : 242-244)

Diverses orientations de la traductologie dans la deuxième moitié du vingtième siècle

Dès l'après 1945, la traduction a intéressé avant tout les linguistes qui l'abordaient par le biais des langues, et par conséquent, ils se concentraient sur la traduction comme produit. Dans le fameux livre *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, les auteurs J.-P. Vinay et J. Darbelnet (1958) font une analyse comparée en se concentrant sur les différences (shifts en anglais) entre textes de départ et textes d'arrivée. (Gile, 2005 : 246) Peu de traductologues cherchent aujourd'hui à étudier uniquement les correspondances et différences entre les systèmes linguistiques. Certains traductologues, et particulièrement Danica Seleskovitch et ses disciples à l'ESIT (École Supérieure d'Interprète et de traducteurs, fondée en 1957, Paris 3 – Sorbonne Nouvelle), ont rejeté la linguistique parce qu'elle s'occupait de la langue en dehors de tout contexte de communication. Pourtant, on trouve en général chez les traductologues un assez grand intérêt à l'égard de la linguistique textuelle et de la pragmatique.

C'est également dans une vision de la traduction comme un acte du traducteur que Gideon Toury (*Descriptive Translation Studies – and Beyond*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 1995) a mis au centre de la réflexion traductologique la notion sociologique de normes de traduction. Pour lui, la

traduction se définit non pas par des critères absolus, mais par des normes. Le traducteur fait des choix individuels qui sont guidés en grande partie par les normes en vigueur dans l'espace social dans lequel il vit et travaille. Des éléments idéologiques, politiques et religieux l'orientent vers telle stratégie, telle décision devant un choix. Une partie de la traductologie de l'école appelée DTS (Descriptive Translation Studies), qui se réclame de Gideon Toury, recherche et analyse les normes sous-jacentes à l'activité traductionnelle dans différentes sociétés et à différents moments de leur histoire. Dans le même courant d'idée appartiennent les travaux de l'Américain Lawrence Venuti qui part de l'hypothèse (polysystémique) qu'il développe dans ses travaux, selon laquelle les textes émanant d'une culture faible et traduits vers une culture forte ont tendance à être naturalisés (domesticated), c'est-à-dire rédigés de manière à paraître naturels aux lecteurs appartenant à cette culture, alors que les textes émanant d'une culture forte et traduits vers une culture faible ont tendance à être exotisés (foreignized) de manière à garder des caractéristiques de la langue et de la culture de départ. Venuti développe cette hypothèse en essayant de la vérifier sur un corpus de traductions ; il condamne à la fois cette situation, introduisant ainsi un élément idéologique dans sa réflexion (et se détachant ainsi du descriptivisme pur et objectif des DTS dans la conception de G. Toury). Les travaux de Lawrence Venuti font

partie de ce que l'on a appelé le cultural turn (le tournant culturel), virage vers des préoccupations plus globales en matière de traduction. (Gile, 2005 : 248-250)

D'après la Canadienne Sherry Simon (*Gender in Translation : Cultural Identity and the Politics of Transmission*, London and New York, 1996), traductologue féministe, la traduction n'est pas un simple transfert, mais une véritable création et une diffusion de sens dans un ensemble de textes et de discours au sein de la société.

D'autres traductologues de la même orientation soulignent que la traduction joue un rôle actif dans la société et la politique. Elle est considérée par eux comme un discours politique au sens large du terme, et sert d'outil pour examiner des questions historiques, politiques, idéologiques, identitaires, notamment dans le contexte du post-colonialisme. Paul Bandia (2000), de l'Université Concordia de Montréal, s'intéresse à l'impact de la traduction sur la culture colonisée. (Gile, 2005 : 250)

L'attention des traductologues se tourne dans les dernières décennies aussi vers les universaux, c.-à-d. vers les tendances qui reflètent des caractéristiques propres à la traduction, indépendamment des couples de langues concernées. L'un de ces universaux potentiels est l'hypothèse d'explicitation de Shoshana BlumKulka (1986), selon laquelle la traduction tend à être plus explicite que l'original. Un autre universel potentiel est

l'hypothèse d'une normalisation linguistique de la traduction par rapport à l'original, avec un emploi plus fréquent par le traducteur des structures standard et une plus faible fréquence de structures plus originales, par rapport à l'auteur d'un texte original. Un troisième universel est l'hypothèse de la retraduction, d'après laquelle une deuxième traduction d'un même texte a tendance à être moins naturalisante que la première. (Gile, 2005 : 250-253)

La reconnaissance de la traduction en tant que métier et en tant que discipline scientifique

Au XXe siècle, En France, le traducteur sort en France (comme ailleurs) de son isolement et le métier commence à être reconnu publiquement comme participant activement aux progrès de la société moderne. Le grand rôle culturel est reconnu à la traduction littéraire : celle-ci constituait en 1972 le gros des traductions éditées dans le monde (plus de 40 000 titres), tandis qu'en 2000, le nombre total de traductions dans le monde était 73 840, dont 34 540, soit 47 %, de traductions littéraires. En France, la traduction littéraire occupait plus de 50 % des traductions publiées sous forme de livre en 2000, soit 5065 titres sur un total de 9502 livres traduits.

À partir de 1937, la France crée le Prix Halpérine-Kaminsky en hommage du traducteur russe et médiateur important des

rapports culturels franco-russes. Ce prix est décerné en 1938 à Pierre-François Caillé, futur président de la Société Française des Traducteurs, pour sa traduction du roman *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell.

La reconnaissance publique du métier du traducteur prend aussi d'autres formes que la fondation des prix. L'organisation professionnelle des traducteurs est mise sur pied dès la fin de la Seconde guerre mondiale. En France, la Société Française des Traducteurs (SFT) est fondée en 1947 ; elle est ouverte à toutes les catégories professionnelles (traducteurs littéraires ou techniques, fonctionnaires ou indépendants, traducteurs jurés, etc.). Depuis 1954, la SFT publie une revue trimestrielle sous le titre *Traduire*. En 1953, la Fédération Internationale des Traducteurs (FIT) est fondée à Paris par Pierre-François Caillé. C'est actuellement le plus important groupement international de traducteurs, d'interprètes et de terminologues comptant plus de 120 associations professionnelles et institutions de formation affiliées issues de 60 pays. La FIT représente les intérêts de plus de 80 000 traducteurs, interprètes et terminologues à travers le monde. La fédération s'engage à promouvoir le professionnalisme au sein du métier de traducteur et d'interprète et à améliorer les conditions d'exercice de la profession. Elle défend les droits et la liberté d'expression des traducteurs, interprètes et terminologues dans le monde. En 1973, les

traducteurs littéraires se séparent de la SFT pour créer l'Association des Traducteurs littéraires de France.

Les traducteurs français ont désormais leurs propres manifestations : en 1970, une Journée de la Traduction est organisée à Lille ; en 1972, un colloque sur le thème « L'auteur et son traducteur » a lieu à Nice ; en 1974, la SFT collabore avec la Fédération Internationale des Traducteurs (FIT) au 7e Congrès Mondial de la Traduction à Nice ; 1977, la SFT fête son 30e anniversaire et le 20e de l'École Supérieure d'Interprètes et Traducteurs (ESIT) par deux tables rondes consacrées au rôle de l'interprète de conférences et du traducteur ; en 1978 sont instituées en Arles les Premières Assises de la Traduction littéraire et en 1988, on assiste à la création dans cette même ville d'un Collège international de Traducteurs. (Van Hoof, 1991 : 116) Le volet professionnel de la traductologie est représenté non seulement par les activités d'associations telles que la SFT et la FIT, mais aussi par la publication des revues spécialisées telles que Babel, Traduire (de la SFT), Target, META, ou Lebende Sprachen, et par des livres pratiques sur l'exercice de la traduction et son enseignement d'auteurs tels que Jean Maillot, Daniel Gouadec, Daniel Gile, Danica Seleskovitch, Marianne Lederer, Michel Ballard, et d'autres. (Gile, 2005 : 234-235)

En République tchèque (et en Tchécoslovaquie avant 1993), il existe aussi une organisation professionnelle des traducteurs.

L'association Jednota tlumočnicků a překladatelů (JTP, l' « Association des interprètes et des traducteurs »), fondée en 1990, qui publie une revue Tlumočení - překlad (ToP), réunit tous les traducteurs qui veulent y adhérer et qui remplissent les critères d'adhésion (les traducteurs littéraires et techniques, les traducteurs jurés, les interprètes, les enseignants universitaires de la traductologie, etc.). La JTP fait partie de la Fédération Internationale des Traducteurs. Il y a une autre association réservée aux traducteurs littéraires seulement, Obec překladatelů (la « Cité des traducteurs ») qui décerne plusieurs prix. Le Prix Josef Jungmann est réservé à la meilleure traduction littéraire éditée dans l'année. L'Anti-Prix Skřípec est par contre un prix critique qui met en relief les défauts les plus saillants d'une oeuvre littéraire publiée dans l'année et dont l'objectif est d'améliorer la qualité générale des livres traduits. L'association Obec překladatelů organise aussi chaque année un concours portant le nom de Jiří Levý (Soutěž Jiřího Levého, en hommage au plus grand traductologue tchèque, décédé prématurément en 1967), ouvert à tous les jeunes traducteurs de moins de 35 ans. La meilleure traduction qui gagne le concours a beaucoup de chances d'être éditée, et le jeune traducteur devient ainsi « visible » aux yeux des éditeurs. L'association Obec překladatelů fait partie du CEATL (Conseil Européen des Associations des Traducteurs Littéraires).

La reconnaissance de l'activité des traducteurs comme métier à part entière se manifeste aussi par la création d'un enseignement universitaire pour les interprètes et les traducteurs. L'augmentation du nombre des traductions et les exigences de plus en plus grandes quant à la qualité des traductions ont posé, en France comme ailleurs dans le monde, le problème de la formation des traducteurs, notamment depuis les années quarante du vingtième siècle. Les débuts d'un enseignement professionnel pour les traducteurs sont liés avec l'université de Genève, qui créa en 1941 une École de Traduction et d'Interprétation (où l'accent était mis surtout sur l'interprétation). En France, l'École des Hautes Études Commerciales de Paris installa en 1949 une section de traduction et d'interprétation, imitée en 1957 par la Sorbonne qui fonda l'École Supérieure d'Interprètes et Traducteurs, et par l'Institut Catholique de Paris, qui fonda son Institut Supérieur d'Interprétariat et de Traduction. (Van Hoof, 1991 : 116) La traductologie de l'interprétation a commencé par un volet professionnel de manuels pratiques et de réflexions sur le métier d'interprète, dans les années 1950 et 1960. Puis, pendant une dizaine d'années, quelques psychologues cognitives et psycholinguistes se sont penchés sur les mécanismes de l'interprétation simultanée. Les premiers chercheurs se sont intéressés à l'emploi par les interprètes des pauses de l'orateur pour réduire éventuellement la simultanéité de l'écoute et de la

production du discours d'arrivée, et au décalage temporel de leur discours par rapport au discours original. La quinzaine d'années suivante a été marquée par un vif intérêt traductologique pour l'interprétation, sous l'impulsion de Danica Seleskovitch de l'ESIT. En Europe de l'Est, et plus spécialement en Union soviétique et en Tchécoslovaquie, la recherche empirique et interdisciplinaire sur l'interprétation se développait sans cesse, mais elle était méconnue dans les pays occidentaux. (Gile, 2005 : 256-257)

La reconnaissance de la traduction comme discipline scientifique autonome suit d'assez près la reconnaissance publique du métier du traducteur (avec pourtant une trentaine d'années de retard), puisque la fondation des chaires universitaires de formation des traducteurs a favorisé la recherche universitaire sur la théorie de la traduction de différentes orientations (voir le sous chapitre précédent). L'autonomisation de la traductologie dans la deuxième moitié du vingtième siècle est sanctionnée entre autre par la rédaction des livres consacrés à l'histoire de la traduction, ce qui confère une légitimité plus grande à l'existence de la traductologie en tant que discipline scientifique. Citons parmi les titres les plus significatifs dans le monde francophone et anglophone les suivants :

Edmond Cary : La traduction dans le monde moderne, Genève, 1956, livre consacré à l'histoire de la traduction en

général, de même qu'un autre titre publié dans les années cinquante, en anglais : R. A. Brower : On Translation, Cambridge, 1959. Parmi les œuvres portant sur l'histoire de la traduction en Occident, il faut citer avant tout Louis Kelly : The True Interpreter : A History of Translation Theory and Practice in the West, New York, 1979, et une œuvre rédigée en français de Henri Van Hoof : Histoire de la traduction en Occident : France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas, Paris, 1991. Lieven D'Hulst est auteur d'une publication consacrée à l'histoire des théories de la traduction en France : Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847), Lille, 1990, et Michel Ballard celui du livre De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions, Lille, 1992, portant sur le développement de la réflexion traductologique en Europe occidentale (notamment en France, en Angleterre et en Allemagne, mais aussi en Italie), dès l'Antiquité jusqu'au début du vingtième siècle. En Tchécoslovaquie, c'est le théoricien littéraire et traductologue Jiří Levý qui fait paraître dans les années cinquante l'œuvre České theorie překladau, Praha, 1957, donnant aperçu historique des théories tchèques de la traduction littéraire dès le Moyen Âge jusqu'en 1945. Notons enfin que la plupart des oeuvres susmentionnées traitent de la traduction littéraire, la traduction technique n'étant mentionnées que marginalement (seulement Van Hoof lui consacre des chapitres entiers dans son ouvrage).

LES THÉORIES DE LA TRADUCTION

A. La réflexion sur la traduction - survol historique

A.I. Traductions de la Bible - le Moyen Âge, la Renaissance

Pendant toute la période du Moyen Âge et de la Renaissance, c'est la traduction de la Bible et des textes liturgiques qui constituait une partie non négligeable de la production des textes traduits en Europe. Les premières traductions en langue romane (parlée sur le territoire de la France actuelle) sont des traductions de textes religieux du latin : La Cantilène de saint Eulalie (883), Le Poème de saint Alexis (1050). (Oseki-Dépré, 2011 : 23)

Saint-Jérôme (347-419), le patron des traducteurs de nos jours, est connu en tant qu'auteur principal de la Vulgate, traduction de la Bible en latin, qui consistait en une révision des traductions déjà existantes (l'Itala et la Vetus latina) du Nouveau Testament, et en une traduction intégrale de l'Ancien Testament à partir des originaux araméen et hébraïque. À cause de sa traduction de la Bible, il était accusé d'hérésie, notamment parce qu'il avait traduit certains passages de manière différente par rapport à des traductions précédentes, jusque-là usitées. Par exemple saint Augustin, ne connaissant cependant pas l'hébreu et seulement un peu le grec, contestait la traduction de la Bible

de saint Jérôme. Celui-ci réagit à ses critiques en rédigeant en 395 ou 396 sa lettre adressée à Pammaque (Pamachus, sénateur romain, mort au Ve s.) *De optimo genere interpretandi*, dans laquelle il défend ses principes et méthodes de traduire, pour se justifier contre les accusations d'avoir falsifié et modifié les Écritures, en ne les traduisant pas mot à mot. Dans son approche méthodologique, saint Jérôme s'appuie sur les réflexions des orateurs romains Cicéron et Horace, exprimées respectivement dans *De optimo genere oratorum* et dans *Ars poetica*. Saint Jérôme résume ainsi ses expériences avec la traduction : « Si je traduis mot à mot, cela rend un son absurde ; si, par nécessité, je modifie si peu que ce soit la construction ou le style, j'aurai l'air de désertier le devoir de traducteur. » (Ballard, 1992 : 48) Saint Jérôme conclut qu'il faut *non verbum e verbo, sed sensum exprimere de sensu*, soit traduire « le sens plutôt que les mots du texte ». Il modifie le texte original là où il considère que celui-ci nécessite des clarifications ou des explications. (Ballard, 1992 : 45-50) Les mêmes critères seront d'ailleurs appliquées par Martin Luther en sa version allemande de la Bible, réalisée entre 1521 et 1534.

Avec la Réforme protestante, la traduction de la Bible revêt une importance particulière ; la traduction n'est pas une simple affaire de transfert entre deux langues et cultures, mais devient une affaire religieuse, idéologique et politique.

Martin Luther (1483-1546) «L'affaire des Indulgences provoque la réaction de Luther. Ses 95 thèses affichées sur les portes de l'église du château de Wittenberg marquent le début de la Réforme. L'édit de Worms fait de Luther un hors-la-loi. Réfugié au château de Wartburg, en 1521, il traduit en quelques mois le Nouveau Testament en allemand. Il continuera sa traduction de l'Ancien Testament jusqu'en 1534.» (Ballard, 1992 : 139) «Dès 1530, il compose Ein Sendbrief vom Dolmetschen, où il accorde en général une importance prépondérante à la langue cible même s'il préfère parfois, pour assurer la qualité de sa traduction, coller au texte source. C'est pour adapter son texte au public de la langue cible qu'il est amené à créer divers aménagements qu'on lui a reprochés. Son objectif est de ne pas latiniser l'allemand, mais au contraire d'écrire dans cette langue de façon naturelle ou idiomatique. » Luther souligne que c'est la langue d'arrivée (LA) qui doit guider le travail du traducteur, non pas la langue de départ (LD), son objectif est de créer un équilibre entre les deux langues. (Ballard, 1992 : 140)

«Luther s'est expliqué sur la méthode dans son Épître sur l'art de traduire et sur l'intercession des saints (1530). Ce petit traité fut envoyé par lui, le 12 septembre 1530, à Wenceslas Link, sous forme de lettre. Le destinataire était chargé de le publier sous son titre d'origine, ce qu'il fit la même année. Luther donne cette lettre comme une réponse à la double question qui lui aurait été posée par un ami au sujet de sa traduction des

Romains (3 : 28) et de l'intercession des saints. [...] L'Épître de Luther n'a rien d'un traité scientifique, c'est une réponse polémique à une attaque polémique, elle vise à défendre une manière de traduire, à affirmer les positions d'un réformateur....» (Ballard, 1992 : 140)

«Il y expose entre autre les principes de la traduction dynamique, fondée sur le respect de l'usage de la langue d'arrivée et le fait que cet usage génère des termes qui n'apparaissent pas dans le texte de départ.» (Ballard, 1992 : 142) «Car ce ne sont pas les lettres de la langue latine qu'il faut scruter pour savoir comment on doit parler allemand, comme le font les ânes ; mais il faut interroger la mère dans sa maison, les enfants dans les rues, l'homme du commun sur le marché, et considérer leur bouche pour savoir comme ils parlent, afin de traduire d'après cela ; alors ils comprennent et remarquent que l'on parle allemand avec eux.» (Luther, 1530, Oeuvres, t. IV, Genève, 1964 : 95, trad. Jean Bosc, cité par Ballard, 1992 : 142-143)

William Tyndale (1490-1536) était influencé par Luther et aussi par Érasme. En 1522, il commence à traduire aussi le Nouveau Testament (en anglais), en se servant comme base du texte grec et des notes d'Érasme. Il n'est pas soutenu par les milieux officiels ; il part pour l'Allemagne afin de rencontrer Luther et il publie sa traduction en 1525 à Cologne. C'est la

première traduction du Nouveau Testament en anglais. Cette traduction, envoyée en Angleterre en 1526, est cependant interdite par l'Église car elle est influencée par le protestantisme. Pourtant, Tyndale continue son travail de traduction de la Bible en anglais et dès 1530, il commence à publier sa traduction de l'Ancien Testament. En 1535, il est arrêté à Anvers, pendu et brûlé en 1536. (Ballard, 1992 : 145) Sa fin de vie tragique rappelle celle d'un autre traducteur, Étienne Dolet. La traduction de la Bible de William Tyndale servit de base à des traductions suivantes qui aboutirent à la Version Autorisée (1611), aussi connu sous le nom de la Bible du roi Jacques, parce que le projet de traduction était initié par le roi Jacques Ier d'Angleterre, qui fut la Bible officielle en Angleterre pendant presque trois cent ans. (Ballard, 1992 : 145-146)

A.II. L'Humanisme français (+ anglais, espagnol) - Clément Marot, Étienne Dolet, Jacques Amyot, François de Malherbe

Il est difficile d'évoquer la traduction en français avant la Renaissance. Il y avait bien sûr des traductions liturgiques ou administratives en ancien français, mais le latin garda son rang de langue cible des traductions jusqu'au XVI^e siècle au moins pour les textes littéraires et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle pour les textes scientifiques. Le tournant a eu lieu cependant au milieu du XVI^e siècle : en 1539, le roi de France décrète par l'Ordonnance de Villers-Cotterêts le français langue officielle, égale au latin, langue de savoir et de l'élite. Grâce à l'essor de l'imprimerie, les penseurs de l'humanisme profitaient du décret royal pour diffuser le savoir parmi le peuple en multipliant les traductions dans les langues vernaculaires, comprises par tout le monde. (Guidère, 2010 : 30)

«Le désir de s'approprier les œuvres de l'Antiquité a provoqué en France au XVI^e siècle une importante activité de traduction, souvent patronnée par les souverains. Autour de cette pratique se sont développées la recherche de documents originaux, l'étude des langues et la réflexion sur les problèmes et les options de traduction. Conscients des propriétés différentes des langues, les traducteurs, comme ceux du siècle précédent, rejettent le mot à mot et pratiquent une traduction

plus ou moins libre. Les traducteurs français de la Renaissance pratiquaient une forme d'étouffement presque systématique sous la forme de couples de synonymes tels que «la haine et la malveillance». Cet usage, sporadique au XIVe siècle, s'est généralisé au XVe siècle et faisait partie de la rhétorique du temps. Au point qu'un rhétoricien de l'époque, Pierre Fabri, dans un traité de 1521, érige cette pratique en précepte et montre comment l'on applique ce type d'amplification. C'est ainsi qu'au lieu de dire : «Jesuchrist naquit de Marie» on dira : «Notre sauveur et rédempteur Jésus pour notre salvation est né de la tressacrée et glorieuse Vierge Marie». L'amplification fait donc partie des procédés du «beau style» et aussi des processus d'éclaircissement du texte. Dans le même traité Pierre Fabri rappelle que l'on use d'un style concis pour les «clercs» et d'un style plus «allongé» et claire pour les «simples gens». » (Ballard, 1992 : 101)

« Jusque vers 1530 le monde des latinistes (Église, Université, Magistrature) maintient ses positions contre les innovateurs qui avaient pour eux le soutien du roi et le nombre croissant de nobles et de bourgeois appréciant de lire des ouvrages dans leur langue et notamment des traductions. La traduction ne prend véritablement son essor en France qu'aux alentours de 1530. Pour les premières publications, les imprimeurs utilisent d'abord, par un souci de rentabilité, des traductions déjà anciennes d'oeuvres qui ont fait leurs preuves.

C'est ainsi que vers la fin de XVe siècle, on voit paraître des traductions qui datent le plus souvent du XIVe siècle. Il y a une certaine continuité dans le refus du littéralisme. Les mots «traduire» et «traducteur» n'existent pas encore à la fin du XVe siècle, on dit que l'on «translate» ou «met en français». » (Ballard, 1992 : 103)

« C'est ainsi que, dès la fin du XVe siècle, tant par la reprise de traductions antérieures que la perpétuation de leur méthode, on s'achemine vers un style de traduction qui culminera avec Amyot et qui parfois annonce les libertés que Perrot d'Ablancourt prendra avec le texte pour le rendre accessible. La théorisation est générée essentiellement par la traduction de textes littéraires et historiques. Les préfaces s'occupent d'un certain nombre de problèmes mais on n'y rencontre pas de formulation théorique globale. C'est depuis 1510 et surtout sous le règne de François Ier que l'on voit s'accroître le nombre de publications et parmi elles de traduction. Après 1529 apparaît l'idée qu'il existe des règles pour traduire et que la traduction est un art. Vers 1540, les règles sont codifiées par Étienne Dolet. En même temps, on voit apparaître dans les préfaces un sentiment d'insatisfaction : les traducteurs considèrent leur tâche comme un travail ingrat et sans gloire. Joachim Du Bellay dans sa Défense et Illustration de la langue française (1549) semble mettre en lumière les causes de cette obscurité par rapport à l'auteur : l'absence d'originalité et de créativité. De façon

officielle, il relègue la traduction à un rang second, encourage la création originale et déconseille la traduction poétique. Par contre Jacques Amyot avec sa traduction des Vies parallèles des hommes illustres apporte la preuve que le traducteur peut redonner vie à une œuvre et la faire durer de façon neuve et originale.» (Ballard, 1992 : 125)

Étienne Dolet (1509, Orléans – 1546, Paris), écrivain, poète, imprimeur et humaniste français, qui serait, notamment selon Edmond Cary, le père fondateur de la traductologie française. L'un des théoriciens majeurs de la Renaissance, il forge les mots traducteur et traduction. Il écrit le premier traité sur la traduction : *La Manière de bien traduire d'une langue en l'autre* (1540, disponible sur le site de Gallica, Bibliothèque nationale de France, gallica.bnf.fr, p. 11-15 ; les passages explicatifs entre crochets sont ajoutés par nous) :

« La manière de bien traduire d'une langue en autre requiert principalement cinq choses. En premier lieu, il faut que le traducteur entende parfaitement le sens, & matière de l'auteur qu'il traduit : car par cette intelligence il ne sera jamais obscur en sa traduction : et si l'auteur, lequel il traduit, est aucunement scabreux, il le pourra rendre facile, & du tout intelligible....

La seconde chose, qui est requise en traduction, c'est que le traducteur ait parfaite connaissance de la langue de l'auteur qu'il traduit : & soit pareillement excellent en la langue en

laquelle il se met à traduire. Par ainsi, il ne violera, & n'amoindrira la majesté de l'une, & l'autre langue. ... Entends, chaque langue a ses propriétés, translations en diction, locutions, subtilités, véhémences à elle particulières. Lesquelles si le traducteur ignore, il fait tort à l'auteur qu'il traduit : aussi à la langue, en laquelle il le tourne : car il ne représente, & n'exprime la dignité et la richesse de ces deux langues, desquelles il prend le maniement.

Le tiers point est qu'en traduisant il ne se faut pas asservir jusques à la, que l'on rende mot pour mot. Et si aucun [quelqu'un] le fait, cela lui procède de pauvreté et défaut d'esprit. Car s'il a les qualités dessus-dites (lesquelles il est besoin d'être en un bon traducteur) sans avoir égard à l'ordre des mots, il s'arrêtera aux sentences et fera en sorte que l'intention de l'auteur sera exprimée, gardant curieusement la propriété de l'une et l'autre langue. Et par ainsi c'est superstition trop grande (dirais-je besterie ou ignorance) de commencer sa traduction au commencement de la clause [phrase] : mais si l'ordre des mots perverti [changé, modifié] tu exprimes l'intention de celui que tu traduis, aucun ne t'en peut reprendre [personne ne peut te le reprocher]. Je ne veux taire ici la folie d'aucuns [de certains] traducteurs : lesquels au lieu de liberté se soumettent à servitude. C'est à savoir qu'ils sont si sots qu'ils s'efforcent de rendre ligne pour ligne, ou vers pour vers. Par

laquelle erreur ils dépravent souvent le sens de l'auteur qu'ils traduisent, et perfection de l'une et l'autre langue. ...

La quatrième règle, ..., est plus à observer en langues non réduites en art qu'en autres. J'appelles langues non réduites encore en art certaines : comme est la Française, l'Italienne, l'Hespaignole, celle d'Allemagne, d'Angleterre, et autres vulgaires. S'il advient donc que tu traduises quelque Livre Latin en y celles [celles-ci] (même en la Française) il te faut garder d'usurper mots trop approchants du Latin et peu usités par le passé : mais contente-toi du commun, sans innover aucunes dictions follement, et par curiosité répréhensible. ... Pour cela n'entends pas que je dise que le traducteur s'abstienne totalement de mots qui sont hors de l'usage commun : car on sait bien que la langue Grecque ou Latine est trop plus riche en dictions que la Française. Qui nous contraint souvent d'user de mots peu fréquents. Mais cela se doit faire à l'extrême nécessité. ...

Venons maintenant à **la cinquième règle** que doit observer un bon traducteur. Laquelle est de si grand vertu que sans elle toute composition est lourde et mal plaisante. Mais qu'est-ce qu'elle contient. Rien autre chose que l'observation des nombres oratoires : c'est à savoir une liaison et assemblément des dictions avec telle douceur que non seulement l'âme s'en contente mais aussi les oreilles en sont toutes ravies, et ne se

fâchent jamais d'une telle harmonie de langage.» Résumé des principes de Dolet : 1. Comprendre bien le sens et l'intention de l'auteur de l'original, tout en ayant la liberté d'éclaircir les passages obscurs. 2. Posséder une connaissance parfaite de la langue de départ et de la langue d'arrivée. 3. Éviter de rendre mot pour mot. 4. Employer des expressions d'usage commun. 5. Choisir et organiser les mots de manière appropriée pour obtenir la tonalité optimale.

Les principes de Dolet soulignent l'importance de la compréhension du texte de départ. Le traducteur est plus qu'un linguiste compétent : la traduction exige une évaluation culturelle et intuitive du texte de départ et la prise en compte de la position que celle-ci devra occuper dans le système d'arrivée. (Bassnett, 2009 : 80)

Dans un article publié dans le premier numéro de la revue Babel, Edmond Cary rappelait les grands traits de la vie de Dolet et commentait une reproduction de son traité sur la traduction. Le traité de Dolet s'efforce de formuler des principes avec ordre. Il demande entre autre au traducteur de «comprendre» ; ajoutons que «comprendre pour traduire» demeure aujourd'hui encore la condition essentielle à l'effectuation de la traduction pour l'École de Paris (Ballard, 1992). On peut dire que Dolet est le premier théoricien de la traduction de la Renaissance qui a établi des règles pour bien traduire (Oseki-Dépré, 2011 : 24).

Edmond Cary a aussi beaucoup contribué à répandre l'image de Dolet comme traducteur martyr et père fondateur de la traductologie française (Ballard, 1992 : 112). Durant sa vie, Étienne Dolet devait affronter des ennemies qui l'accusait d'athéisme et d'hérésie, ce qui était causé en partie par le fait qu'il s'appliquait à traduire les Anciens (notamment Cicéron) dans leur expression authentique, païenne. Finalement, sa publication du Nouveau Testament en français et d'un Sommaire de la foi chrétienne le conduisent en prison (1542). Il est libéré en 1543, mais emprisonné de nouveau en 1544. (Oseki-Dépré, 2011 : 25). En 1544, l'Inquisition fait brûler à Paris, sur le parvis de Notre-Dame, les livres incriminés de Dolet. Celui-ci réussit à s'évader de la prison, vit quelque temps en Piémont mais revient en France pour voir sa famille et publier quelques travaux. Il est arrêté de nouveau à Troyes, transféré à Paris, à la Conciergerie. La Chambre ardente fait examiner par la Faculté de théologie les ouvrages publiés par Dolet, et la censure trouve que la traduction d'un dialogue entre Socrate et Platon, intitulé Axiochus, comportait un ajout répréhensible concernant l'immortalité de l'âme : «Par quoi elle (la mort) ne peut rien sur toi, car tu n'es pas encore prêt à décéder ; et quand tu seras décédé, elle n'y pourra rien aussi, attendu que tu ne seras plus rien du tout.» (Ballard, 1992 : 117)

À cause de la traduction de ce passage incriminé (et aussi à cause des problèmes avec les autorités religieuses), Dolet est

accusé de blasphème, sédition et exposition de livre prohibé et damné, et au bout d'un procès qui dura deux ans, il est brûlé avec ses livres sur la place Maubert à Paris (Ballard, 1992 : 117-118).

Edmond Cary, en parlant de Dolet, souligne l'importance de la traduction en France au XVI^e siècle : la « guerre de la traduction » sévissait durant toute la vie d'Étienne Dolet. La Réforme était surtout une dispute entre les traducteurs. La traduction est devenue une affaire d'État et de l'Église. La Sorbonne et le Roi y étaient également engagés. Les poètes et les écrivaines en discutaient ; La Défense et illustration de la Langue française de Joachim du Bellay est centrée sur les problèmes concernant la traduction. (Cary, 1963 : 7-8) Dans une atmosphère pareille dans laquelle un traducteur pouvait n'être exécuté rien que pour avoir traduit d'une manière particulière une phrase du texte, il n'est point étonnant que la dispute fût violente. (Bassnett, 2009 : 81)

L'une des caractéristiques majeures de l'époque est l'usage des idiomes et des styles contemporains (modernisation de langue se manifestait aussi dans de nombreuses traductions de la Bible). Un exemple en est notamment la traduction par **Thomas North** (1579) de Plutarque dans la langue courante (en anglais, et ce à partir de la version française de Jacques Amyot)

avec la fréquente substitution du discours indirect par un discours direct, ce qui apportait plus de vivacité.

Jacques Pelletier du Mans (1517-1582), poète et grammairien français, remarque dans son *Art poétique* (1555) que "les traducteurs sont en partie ceux grâce auxquels la France a pu commencer à apprécier de bonnes choses en matière de littérature". La traduction a aussi été traditionnellement considérée comme la meilleure école pour les écrivains créatifs. La traduction et sa fonction pédagogique n'a pas été limitée au seul rôle de préparation à l'écriture créative : des générations entières des écoliers européens ont appris les langues étrangères par la voie de la traduction, depuis 100 av. J. C. jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 46)

Jacques Amyot (1513-1593) « est certainement l'un des traducteurs français les plus connus, à tel point que ses traductions semblent lui appartenir comme des œuvres. Il est surtout connu pour ses traductions classiques à partir du grec ancien. François Ier l'encourage à traduire les *Vies parallèles* des hommes illustres de Plutarque, à laquelle il travaillera pendant dix-sept ans.» (Ballard, 1992 : 123) «Nous verrons la critique magistrale que Bachet de Méziriac fera de la traduction d'Amyot en 1635, et pourtant l'œuvre eut un succès immense.

Ce fut, avec son Daphnis et Chloë, l'une des plus célèbres belles infidèles.» (Ballard, 1992: 123) «Son livre allait nourrir des générations de capitaines et d'hommes d'État ... Et à travers l'Europe, il allait porter le rayonnement de la langue française associé à celui de l'auteur grec. C'est à Jacques Amyot, incontestablement que Plutarque doit d'avoir connu une deuxième vie inattendue et brillante.» (Cary, 1963 : 17, cité par Ballard, 1992 : 123)

Jacques Amyot né à Melun le 30 octobre 1513 et mort à Auxerre le 6 février 1593, est un prélat français et l'un des traducteurs les plus renommés de la Renaissance. Né de parents de condition modeste, il parvient à se rendre à l'université de Paris, où il se met au service de riches étudiants afin de subvenir à ses besoins. À 19 ans, il obtient sa licence à Paris, puis devient docteur en droit civil de l'université de Bourges. Par l'intermédiaire de Jacques Colure (ou Colin), abbé de Saint-Ambroix à Bourges, il obtient une place de précepteur dans la famille d'un secrétaire d'État. Recommandé à Marguerite de Valois, il est nommé professeur de latin et de grec à Bourges. Sa traduction de Théagène et Chariclée d'Héliodore, parue en 1547, lui vaut d'être récompensé par François Ier, qui lui octroie le bénéfice de l'abbaye de Bellozane. Il se rend alors en Italie pour étudier le texte de Plutarque conservé au Vatican. Il s'attelle à la traduction des Vies parallèles des hommes illustres (1559-1565). Sur le chemin du retour, il est chargé

d'une mission pour le concile de Trente. Rentré en France, il est nommé précepteur des fils d'Henri II. On lui doit la traduction de sept ouvrages de Diodore de Sicile (1554), les Amours pastorales de Daphnis et Chloë de Longus (1559) et les Œuvres morales de Plutarque (1572). Sa traduction vigoureuse et idiomatique des Vies des hommes illustres a été retraduite en anglais par Thomas North et a fourni à Shakespeare la matière de ses pièces romaines.

Amyot s'intéressa surtout à Plutarque. L'intérêt de son travail réside aujourd'hui surtout dans son style. Son ouvrage eut un immense succès et exerça une grande influence sur plusieurs générations d'écrivains français. Montaigne lui rend hommage dans ses Essais (Montaigne, 1865, Livre II : 46-47) : « le donne avec quel raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains François, non seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoi il surpasse tous autres, n'y pour la constance d'un si long travail, n'y pour la profondeur de son savoir, ayant peu développer si heureusement un auteur si épineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, ie n'entends rien au grec, mais je vois un sens si bien point et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraie de l'auteur, ou ayant, par longue conversation, planté vivement dans son âme une générale idée de celle de Plutarque, il ne l'y a au moins rien presté qui le démente ou qui le dédie) ; mais, sur tout, ie l'y sais bon gré d'avoir ce trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pais. Nous autres ignorants étions perdus, si

ce livre ne nous est relevés du borbier : sa mercy, nous osons à cette heure et parler et écrire ; les dames en régentent les maitres d'école ; c'est notre bréviaire ».

Clément Marot (1496-1544) a beaucoup traduit : Les Bucoliques de Virgile, Les Métamorphoses d'Ovide etc. En effet, deux grandes écoles s'opposent tout au cours du XVIe siècle : l'école "marotique" (de Clément Marot) qui considère la version comme un genre littéraire et un moyen de décorer la langue ; d'autre part, le groupe de la Pléiade qui veut enrichir le français en empruntant aux Anciens, aux patois et aux langues de métier, mais aussi le défend contre les traductions parce qu'elles remplacent la création en langue vernaculaire.

Espagne, le XVIe siècle

Juan Luis Vives (1492-1540), humaniste espagnol et contemporain du théoricien français Étienne Dolet, il expose ses idées sur la traduction dans l'œuvre *Versiones seu Interpretationes* (1531) : « Les langues bénéficient de nouvelles figures de langue ou de style que les traducteurs importent des autres nations, si celles-ci ne sont pas trop éloignées des coutumes et de la manière de vivre des autochtones. Les traducteurs peuvent aussi enrichir leur propre langue en imitant la langue originale, en l'utilisant comme une sorte de matrice, et en inventant de nouvelles formes verbales (de nouveaux mots). » (Bassnett, Lefevere, 1992 : 50)

A.III. Le classicisme français - François de Malherbe, Claude Gaspard Bachet de Méziriac, Nicolas Perrot d'Ablancourt, Pierre-Daniel Huet, Gaspard de Tende.

Le dix-septième siècle français est plein d'admiration pour les langues et les cultures classiques de l'Antiquité d'un côté, et convaincu d'avoir atteint le niveau plus élevé de la civilisation de l'autre. Les Français de cette époque sont donc influencés par l'idéalisation de l'Antiquité et le sens de leur propre supériorité culturelle. D'où la tendance à privilégier les traductions qui sont adaptées aux critères stylistiques de l'époque, c'est-à-dire des traductions élégantes, agréables, qui n'offensent les délicatesses de la langue française, ceci ayant pour conséquence inévitable la transformation des oeuvres originales.

L'un des représentants de ce type de traduction que l'on nomme les belles infidèles fut Nicolas Perrot d'Ablancourt, traducteur de Tacite et de Lucien, qui s'exprima ainsi sur sa pratique traduisante : „Je ne cherche pas toujours à reproduire les mots de l'auteur, ni ses pensées. Mon objectif est d'obtenir le même effet que l'auteur avait en esprit et donc adapter l'effet selon le goût de notre temps“. (Nicolas Perrot d'Ablancourt, De la traduction, 1709, cité par Nergaard, 1993 : 38)

Les "belles infidèles" et la naissance de la traductologie :

Selon Michel Ballard (1992 : 276), la véritable naissance de la traductologie ne survint qu'au XVIIe siècle, avec le « discours » de Claude Gaspard Bachet de Méziriac qui constitue la première étude d'erreurs systématique et avec les « Règles » de Gaspard de Tende, première méthode de traduction à caractère contrastiviste et stylistique. Le genre se précise et prend de l'ampleur à la fin du XVIIIe siècle avec un traité comme celui de Alexander Tytler qui s'occupe des problèmes stylistiques, sans délaisser l'approche contrastiviste.

On estime généralement que les XVIIe et XVIIIe siècles furent en France (comme ailleurs) l'âge d'or d'un type de traduction qui fut appelé « la belle infidèle ». La métaphore provient de Gilles Ménage, qui l'employa en parlant d'une traduction de Perrot d'Ablancourt. (Ballard, 1992 : 147)

Andréi Fédorov considère que ce phénomène, dont l'épicentre fut la France, est caractéristique de l'Europe des XVIIe et XVIIIe siècles : « Le XVIIe siècle offre un phénomène particulier : la prédominance, dans les littératures européennes, de traductions ayant pour effet d'adapter complètement les textes originaux aux exigences esthétiques de l'époque, aux normes classiques. Les écrivains et traducteurs 28 français n'aspiraient qu'à subordonner les littératures étrangères à leurs

propres canons en la matière. » (Fédorov, 1968, cité par Ballard, 1992 : 148)

Pour Edmond Cary, les grands traducteurs français sont : Etienne Dolet, Jacques Amyot, Madame Dacier etc., dont tous ont traduit en créateurs soucieux de plaire au public de leur époque. En même temps, il y avait aussi au XVIIe siècle les tenants de la fidélité, auxquels nous reviendrons plus loin. La façon de traduire que l'on a nommée celle des « belles infidèles » est justifiée par sa capacité à plaire et par un déterminisme socio-traductologique : « Qu'il l'accepte ou qu'il s'en défende, le traducteur subit la pression de sa société, et il lui échappe d'autant moins qu'il s' imagine de la défier. » (Cary, 1963 : 34)

François de Malherbe (1555-1628), poète français né à Caen en 1555, mort à Paris en 1628. Il a contribué à réformer la langue française. Procédant à une épuration de la langue française, il dictait par là-même la manière d'écrire et donc aussi de traduire pendant la période classique. On peut le considérer comme le premier théoricien de l'art classique. Malherbe exprimait un désir de simplification des formes poétiques et de la prose. Il était très hostile à la manière d'écrire de la Pléiade. Il manifestait aussi une grande sévérité à l'égard du maniérisme et du baroque de certains poètes, notamment de Philippe Desportes.

Il travaillait à l'élaboration d'une langue simple, claire, débarrassée d'archaïsmes et d'emprunts, dans laquelle seraient rédigées les traductions de l'époque. Cette langue serait travaillée encore par les stylistes tels que Guez de Balzac mais par Malherbe qu'elle a été formée.

Malherbe a traduit Les Questions naturelles, Le traité des bienfaits, les Epîtres de Sénèque et le XXXIIIe Livre de Tite-Live (1616), qui est sans doute son oeuvre la plus connue dans ce domaine parce qu'elle comprend un Avertissement dans lequel Malherbe expose ses principes de traduction. Il traite d'abord de problèmes d'interprétation et surtout du droit à rectifier le texte lorsque l'original latin semble corrompu ou qu'il s'éloigne de la réalité ou de la vérité historique. Pour ce qui est de la réécriture du texte en français, il indique : 1e , qu'il a parfois procédé à des ajouts « pour éclaircir des obscurités, qui eussent donné de la peine à des gens qui n'en veulent point » ; 2e , qu'il a parfois « retranché quelque chose pour ne pas tomber en des répétitions, ou autres impertinences, dont sans doute un esprit délicat se fut offensé »; 3e et enfin sa stratégie générale en matière de réécriture est régie par le désir de plaire.

Voici donc une option de traduction clairement annoncée. De la Renaissance et des humanistes sont hérités le souci de l'établissement du texte et la recherche de la vérité des faits ; on a également conservé le désir de plaire au public. Mais par

rapport à ces exigences préservées on voit se dessiner un style nouveau dont Malherbe et son école furent les artisans:

- 1) les critères du beau sont plus typiquement français, on se détache de l'influence de l'Antiquité et de l'abus des allusions mythologiques. C'est sans doute l'origine d'un type de traduction qui va accentuer l'adaptation des textes anciens aux canons de l'époque ;
- 2) la poésie se rapproche de la prose par ce qu'elle perd en liberté et les deux modes d'écriture tendent vers une formalisation plus rigoureuse, plus normative.

Pour juger de la continuité de la doctrine traductologique de Malherbe, il est intéressant de lire le Discours sur les oeuvres de M. Malherbe, réalisé en 1630 par Antoine Godeau, futur académicien. Voici en les passages significatifs (reformulés par Michel Ballard) :

- 1) La traduction n'est pas un art mineur par rapport aux activités de création.
- 2) La traduction est la mère des littératures.
- 3) La traduction peut être aussi bonne que l'original.
- 4) La traduction sert à répandre la culture.
- 5) La traduction est difficile, elle repose sur une prise de conscience des différences linguistiques.
- 6) La façon d'écrire des Latins est moins soignée que celle des Français du XVIIe siècle. C'est un renversement de position total par rapport à l'attitude traditionnellement complexée des

auteurs ou des traducteurs face aux Anciens. Ce passage illustre bien l'état d'esprit qui est à la source de l'attitude des traducteurs de l'époque qui s'autorisent toutes sortes d' « améliorations » d'un texte qui ne leur semble pas sacré sur le plan stylistique (p. ex. Perrot d'Ablancourt).

7) Pour ce qui est de la fidélité, ce sont le sens et l'effet du texte qui constituent les critères supérieurs (cf. l'équivalence dynamique, le fonctionnalisme moderne).

8) Suit une critique du style de Sénèque, qui est à ranger dans la catégorie évoquée en 6), soit une attitude de « moderne » conscient de la valeur et des capacités de sa langue. Des défauts de Sénèque justifient toutes les modifications apportées par Malherbe.

Antoine Godeau était ami de Valentin Conrart. C'est chez ce dernier que se réunissait le cénacle de lettrés qui donna en partie naissance à l'Académie française. Entre 1635 et 1640, Conrart est au centre de l'activité de traducteurs. Que ce soit en raison de son ignorance des langues anciennes ou de son prédilection pour l'examen grammatical, Conrart encourage les traductions de Gryllus, de d'Ablancourt (appelés par Roger Zuber la « nouvelle vague » des 30 traducteurs). Ils traduisent moins de littérature d'imagination et davantage de littérature d'idées (des textes d'apologétique ou d'éloquence).

Avec la fondation de l'Académie française est lié un événement qui a un rapport avec le cercle de traducteurs de cette époque. Il s'agit de la lecture du discours intitulé De la Traduction de Gaspard Bachet de Méziriac, le 10 décembre 1635.

Claude-Gaspard Bachet de Méziriac (1581-1638), mathématicien, poète et traducteur, connaisseur de plusieurs langues, dont l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol. Bachet fut aussi membre de l'ordre des Jésuites. Il enseigna d'abord au collège jésuite de Milan avant de renoncer à prononcer ses vœux et de se consacrer à la traduction de poètes latins et de mathématiciens grecs. Bachet fut parmi les premiers admis à l'Académie française en 1635. Et lorsque cette assemblée décida au début de 1635 que chaque membre devrait faire un discours sur la matière qui lui convient, de Méziriac, ne pouvant venir, envoya sa contribution à M. de Vaugelas qui la lut lors de la séance du 10 décembre 1635.

Dans son discours De la Traduction, Méziriac analyse et critique la traduction de Vies des hommes illustres de Plutarque, faite par Jacques Amyot.

Méziriac proclame entre autre : « La beauté du langage ne suffit pas pour faire estimer une traduction excellente. Il n'y a personne qui n'avoue que la qualité la plus essentielle à un bon traducteur, c'est la fidélité. » Le traducteur infidèle est comparé

au peintre qui fait un beau portrait ne représentant pas les traits du modèle. Vient ensuite un classement ordonné et justifié des erreurs d'Amyot. Il s'agit d'un travail scientifique rigoureux, l'une des premières analyses d'erreur systématiquement présentées. Méziriac remarque les étoffements redondants ou sémantiquement érronnés, mais aussi utiles, les omissions et les erreurs concernant l'interprétation du sens et des formes.

La nouveauté et aussi le scandale du discours de Méziriac consiste à mettre en question un mode de traduction hérité de certains courants de la Renaissance et qui est en train de reprendre vigueur et de se transformer. Le discours de Méziriac rompt avec les nombreuses préfaces jusqu'ici publiées en tête des traductions. Au lieu de simples considérations générales ou de remarques ponctuelles, Méziriac propose un catalogue ordonné, illustré par de nombreux exemples (il a relevé deux mille passages érronnés) de ce qu'il ne faut pas faire et de ce qu'il faut essayer de faire en traduction. Voici un effort de donner des règles à la traduction en ce qui concerne le principe de fidélité à l'original. Le discours de Méziriac est selon M. Ballard un des textes fondateurs de la traductologie, grâce à sa précision linguistique et didactique.

Mais Méziriac reste isolé au sein des académiciens puisque, dans le domaine historique en particulier, se développe un type de traduction hérité de la manière d'Amyot, favorisé par Conrart, et dont le représentant le plus célèbre est Perrot d'Ablancourt. Il

s'agit d'une conception de la traduction littéraire qui vise à être une forme de re-création, un exercice de style destiné à créer une belle prose en favorisant la « belle expression » en langue cible et en favorisant l'adaptation de l'original à la civilisation cible.

Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664)

En 1637, il est élu membre de l'Académie française et se consacre tout entier aux lettres. Entre 1637 et 1662, il publie de très nombreuses traductions du grec et du latin : Arrien, Jules César, Cicéron, Homère, Minucius Felix, Plutarque, Polyen, Tacite, Thucydide et Hénophon.

Il traduit aussi de l'espagnol L'Afrique de Luis del Marmol y Carvajal, traduction revue après son décès par César-Pierre Richelet.

Perrot d'Ablancourt a exposé ses principes de traduction dans les préfaces de ses ouvrages. Il fait partie de ceux qui n'hésitent pas à modifier les formulations contenues dans un texte en langue étrangère et à les moderniser en vue de les acclimater aux règles d'élégance, d'harmonie et de bon goût selon lesquelles la langue française se construit désormais. Ces principes seront bien sûr contestés. Vers 1654, Gilles Ménage observe malicieusement que telle traduction de Perrot d'Ablancourt lui rappelle une femme qu'il aima autrefois « et qui

était belle mais infidèle ». L'expression, reprise par Huygens dès 1666, se répandra dans toute l'Europe. Aussi, selon Voltaire, Perrot d'Ablancourt est-il un « traducteur élégant et dont on appela chaque traduction la belle infidèle. »

Van Hoof écrit fort justement que Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt « n'a pas volé son titre de chef de file de la traduction libre, c'est-à-dire élégante et inexacte. » Sous prétexte d'améliorer l'original, d'Ablancourt se permet toutes les libertés. Dans la préface à sa traduction d'Arien, il déclare que « cet auteur est sujet à des répétitions fréquentes et inutiles, que ma langue ny mon stile ne peuvent souffrir ». Cependant, il précise à propos de sa version française de Lucien qu'elle « ne peut porter le nom de traduction qu'improprement ». On voit qu'il est conscient de la démarche qu'il adopte en traduisant, car il insiste d'ailleurs sur ce point: « Que l'on ne croit pas que je veuille faire passer pour des règles de traduction les libertés que j'ai prises. » (Van Hoof, 1991 : 49)

Dans l'introduction à sa traduction de Lucien, N. Perrot d'Ablancourt explique pourquoi il supprima certains passages de l'original ainsi : « Toutes les comparaisons liées avec l'amour font allusion à l'amour entre garçons, une habitude non point étrange entre les Grecs [anciens], mais qui paraît comme très choquante à nous. »

Les traducteurs doivent trouver un équilibre entre l'univers du discours (le complexe entier de concepts, idéologies, personnes et objets appartenant à une culture particulière, le concept de Lefevere, 1992) acceptable dans l'époque de l'auteur original et celui qui est acceptable et familier pour le traducteur et son public. Souvent, au XVIIe siècle, c'est l'adaptation au goût du public d'accueil qui oriente les décisions du traducteur. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 35)

À peu près à la même époque traduisait et théorisait sur la traduction Lemaistre de Sacy (1613-1684), membre de la communauté religieuse de l'abbaye de Port-Royal, qui est loin d'être un défenseur du littéralisme absolu. Bien que dans l'ensemble les traducteurs de l'abbaye de Port-Royal soient particulièrement sensibles aux convenances morales, ils sont également assez habiles pour rester fidèles à l'original. De Sacy adhère en matière de fidélité à une position médiane qu'il explicite en 1647 dans son avant-propos au Poème de Saint Prosper contre les Ingrats :

« J'ai taché autant qu'il m'a été possible d'entrer dans l'esprit de ce grand Saint (...) de rendre en quelque sorte beauté pour beauté, et figure pour figure, lorsqu'il est arrivé que les mêmes grâces ne se rencontraient pas dans les deux langues. C'est en cette manière que je me suis efforcé d'éviter également les deux extrémités, ou tombent aisément ceux qui traduisent, dont l'une est une liberté qui dégénère en license (...) et l'autre est un

assujettissement qui dégénère en servitude. » (Cité selon Ballard, 1992 : 175)

www.mshs.univ-poitiers.fr/Forell/CC/1Chapitre3.rtf, le 1er septembre 2011 :

Pierre-Daniel Huet a rédigé le traité *De interpretatione libri duo, quorum prior est de optimo genere interpretandi, alter de claris interpretibus* (1661 : 80), qui, selon G. Steiner, est l'un des comptes rendus les plus complets et pertinents sur la nature et les problèmes du traduire qui ait jamais été proposé. Pierre-Daniel Huet se distingue de la tradition de son époque en matière de traduction, celle des belles infidèles, en retenant que le traducteur devrait avant tout rester humble devant le texte et l'auteur, donc qu'il devrait respecter l'intention de l'auteur et son style personnel. La fidélité ne permet ni omissions ni ajouts, la traduction devant faire émerger le texte original dans sa complexité. (Nergaard, 1993 : 39) Il va jusqu'à recommander une chose qui est en général refusée par les traducteurs modernes : « Le traducteur ne doit pas inventer une locution équivalente, mais se borner à donner en marge ou en note la signification des mots intraduisibles. » (Ballard, 1992 : 186) Mais il faut préciser le contexte dans lequel Huet recommande cette démarche : il s'agit de textes scientifiques, dans 33 lesquels le traducteur peut se heurter à des locutions techniques qui échappent à l'interprétation unique et indiscutable. Dans ce cas, conseille Huet, le mieux est de conserver telle quelle

l'expression originale et de suggérer en marge plusieurs lectures et explications possibles.

Mais si, en France, le travail de Pierre-Daniel Huet (1630-1721) est loin d'être négligeable, c'est néanmoins à Gaspard de Tende (1618-1697), qui publie Règles de la traduction ou moyens d'apprendre à traduire de latin en français en 1660, que revient le mérite d'avoir rédigé « le premier traité véritable de traduction ». C'est donc à ce moment clef que Ballard situe la « fondation effective » de la traductologie. Selon Ballard, la position de Gaspard de Tende est contrastiviste, ce qui l'intéresse c'est l'étude de la traduction et à travers elle, l'étude contrastive des langues. Gaspard de Tende http://scholarworks.umass.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1093&context=french_translators&sei-redir=1#search=%22gaspard%20de%20tende%22 De la traduction, ou Regles pour apprendre à traduire la langue latine en langue françoise. Gaspard de Tende, sieur de l'Estang, 1660 (Ballard, 1992 : 186-197)

L'œuvre est composée de trois livres. Le premier part de formes simples comme le nom et le pronom pour étudier comment on peut les traduire. Il traite de l'usage de la synonymie en traduction et du phénomène que l'on désigne aujourd'hui du terme de transposition ; il faut ajouter à cela l'étude de la dépronominalisation. Le second livre se propose de

traiter du style et de l'aspect esthétique des traductions. Le troisième livre traite des liaisons, de la longueur et de la grâce des périodes.

« Il faut couper les périodes latines lorsqu'elles sont trop longues, à cause que notre langue étant encore plus étendue, tiendrait trop en suspens l'esprit qui attend toujours avec impatience la fin de ce qu'on lui veut dire. »

Le livre I est le plus construit des trois. Il commence par établir la distinction entre traduction littérale et oblique. (Nous donnons la terminologie moderne de Ballard en italique). Le calque existe en traduction et il faut autant que possible s'y tenir, les procédés obliques ne sont là que pour rendre la traduction plus belle et plus intelligible. Tende aborde également l'étouffement stylistique et sémantique, l'effacement, la métonymie du contenant au contenu, le changement de paradigme (un adverbe traduit par un adjectif), l'explicitation, la concentration, la segmentation, l'acclimatation etc.

(Voici le texte entier de Gasparde de Tende, avec nos remarques ajoutées entre crochets) :

«**La première Règle**, selon Monsieur de Vaugelas, est de bien entendre les deux Langues, mais sur toute la langue Latine; de bien entrer dans la pensée de l'Auteur qu'on traduit, & de ne pas s'assujettir trop basement aux paroles; parce qu'il suffit de rendre le sens avec un soin très exact, & une fidélité toute

entière, sans laisser aucune des beautés ni des figures qui sont dans le Latin.

La seconde, selon l'Auteur de la Traduction du Poème de S. Prosper [Le Maistre de Sacy], est de ne garder pas seulement une fidélité & une exactitude toute entière à rendre les sentiments de l'Auteur, mais de tascher à marquer ses prop[r]es paroles, lorsqu'elles sont importantes & nécessaires.

//[xi]// **La troisième**, selon Monsieur de Vaugelas, est de conserver l'esprit & le génie de l'Auteur qu'on traduit, en considérant si le style en est ou simple ou pompeux ; si c'est un style de Harangue ou un style de Narration. Car comme il ne serait pas à propos de traduire en un genre sublime & élevé, un Livre dont le discours serait bas & simple, comme celui de la sainte Ecriture, ou de l'Imitation de JESUS CHRIST; à cause que la simplicité est elle-même une beauté dans certaines matières de dévotion: De même il ne serait pas convenable de traduire en un style précis & coupé, les Harangues qui doivent être étendues; ni en un style étendu, les Narrations qui doivent être courtes & précises. En effet, qui voudrait mettre en un style pompeux, le style simple de l'Ecriture Sainte, ferait une copie bien différente de ce saint Original. Car ainsi qu'un excellent peintre doit donner à une copie tous les traits & toute la ressemblance de //[xii]// l'original qu'il s'est proposé de copier ; de même un excellent Traducteur doit faire remarquer dans sa

Traduction, l'esprit & le génie de l'Auteur qu'il a traduit. Et comme une copie, pour être bien faite, ne doit point paraître une copie, mais un véritable original ; de même une Traduction, pour être excellente, ne doit point paraître une Traduction, mais un ouvrage naturel, & une production toute pure de notre esprit.

La quatrième, selon l'Auteur de la Dissertation [il s'agit du Grand Arnault, Antoine, coauteur avec Claude Lancelot, de la Grammaire générale et raisonnée, 1660, et auteur de la Dissertation selon la Méthode des Géomètres] est de faire parler & agir un chacun selon ses mœurs & son naturel, & d'exprimer le sens & les paroles de l'Auteur en des termes qui soient en usage, & convenables à la nature des choses qu'on traduit. Par exemple, ayant à traduire ces paroles de l'Écriture, *ex adipe frumenti*, il ne faudrait pas les traduire pas la graisse de froment, encore que le mot de graisse soit la signification naturelle du mot Latin *adipe*; parce qu'outre que le mot de graisse // [xiii] // n'est pas un terme qui convienne à la nature du froment, l'usage veut encore qu'on die; la fleur de froment, ou le pur froment. Tout de même il ne faudrait pas faire parler en homme civil & poly, un barbare ni un villageois, parce que 35 cela ne convient point aux mœurs, & au naturel de l'un ni de l'autre. D'où il s'ensuit que pour bien traduire, il faut non seulement faire parler un chacun selon ses mœurs & ses inclinations, mais il faut encore que les expressions soient en des termes simples & naturels, que l'usage ait déjà reçus; sans se servir néanmoins de ces façons

de parler qui, pour ainsi dire, ne sont encore que de naitre, parce qu'il y a des façons de parler qui ne sont pas toujours bonnes à écrire, & qui peuvent le devenir par le temps.

La cinquième, selon l'Auteur de la Traduction du Poème de S. Prosper [Lemaistre de Sacy], est de s'efforcer de rendre beauté pour beauté, & figure pour figure ; lors qu'il arrive //[xiv]// que les mêmes grâces ne se rencontrent pas dans les deux Langues, comme il arrive bien souvent, & qu'on ne saurait exprimer les mêmes figures, & les mêmes beautés.

La sixième, selon l'Auteur d'une Traduction de quelques lettres de Cicéron, est de ne pas user de longs tours, si ce n'est seulement pour rendre le sens plus intelligible, & la Traduction plus élégante. Car il y en a, dit cet Auteur, qui ne pouvant rendre les choses en peu de mots, & en termes propres & significatifs, se servent d'un grand tour de paroles superflues, & prennent des licences qui ne seraient pas permises aux plus petits écoliers. Ainsi en allongeant, comme ils font, les paroles qu'ils traduisent, ils énervent bien souvent toute la force des termes Latins, & altèrent même quelquefois le sens & les paroles de l'Auteur. C'est pour cette raison que les expressions les plus courtes & les plus naturelles, sont les plus belles & //[xv]// les meilleures : Etant à désirer qu'on puisse rendre vers pour vers, & que la Traduction soit aussi courte que l'original qu'on traduit.

La septième, selon Monsieur de Vaugelas, est de tendre toujours à une plus grande netteté dans le discours. Et c'est pour cette raison sans doute que les plus excellents Traducteurs ont reconnu la nécessité qu'il y avait de couper ou de partager les périodes ; parce que le discours qui est si lié & si étendu est beaucoup moins intelligible que celui qui est plus court & plus précis. C'est pourquoi il faut couper les périodes Latines, lorsqu'elles sont trop longues, A cause que notre Langue étant encore plus étendue, tiendrait trop en suspens l'esprit qui attend toujours avec impatience la fin de ce qu'on ly veut dire.

La huitième, est de joindre ensemble les périodes qui sont trop courtes, lorsqu'on traduit un Auteur dont le style est // [xvi] // précis & coupé. De sorte que comme il faut quelques couper les périodes trop longues ; il faut de même joindre bien souvent celles qui sont trop courtes, en tenant dans ces deux rencontres un juste tempérament, & une médiocrité raisonnable, & le faisant avec beaucoup de discrétions.

La neuvième & la dernière Règle, est de ne rechercher pas seulement la pureté des mots & des phrases, comme font beaucoup de personnes, mais de tacher encore d'embellir la 36 Traduction par des grâces & des figures qui sont bien souvent cachées, & qu'on ne découvre qu'avec grand soin. Car il est bien juste & bien raisonnable, que non seulement on rende en François les beautés qui sont visibles dans le Latin ; mais même

qu'on s'efforce de découvrir toutes ces beautés lors qu'elles sont cachées. Ainsi quand un seul mot Latin fait comme une espèce d'Opposition à un autre mot qui est dans la // [xvii] // même période, il faut rendre cette Opposition par deux mots en François. ... Voilà certainement des Règles pour former un excellent Traducteur. C'est par ces Règles qu'on peut exprimer d'une manière noble & relevée, un sens qui étant tout simple, serait trop bas & trop languissant, s'il était rendu dans toute sa simplicité. C'est par ces Règles qu'on peut apprendre à suivre la fidélité du sens, sans blesser l'élégance des paroles, & à imiter l'élégance sans blesser la fidélité. C'est pas ces Règles qu'on peut embellir une Traduction, & rendre en quelque // [xviii] // sorte la copie plus belle que l'original. Et enfin c'est par ces Règles qu'on peut enrichir notre Langue, & étaler ses beautés, & que ceux qui n'entendent pas le Latin peuvent même apprendre à mieux parler & à mieux écrire.

Jacques Delille (1738-1813), poète et traducteur français.

Dans la préface à sa traduction des Géorgiques de Virgile (1769), il écrit : « J'ai toujours envisagé la traduction comme une voie servant à enrichir la langue [cible]. » Delille est convaincu qu'il faut traduire la poésie en vers et non en prose, et qu'il n'est pas nécessaire de comparer chaque ligne de la traduction avec

le passage correspondant de l'original, mais qu'il faut comparer l'œuvre entière avec l'original. 37

Il se prononce également pour la compensation - la traduction devrait comprendre le même nombre de beaux passages que l'original, mais pas nécessairement au même endroit. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 37)

Antoine Prévost (1697-1763), romancier et traducteur français. Il a traduit le roman Pamela de Samuel Richardson en français en 1760. Dans la préface à cette traduction, il écrit : « J'ai supprimé certains coutumes anglais qui pourraient choquer d'autres nations, ou je les ai fait conformes aux us et coutumes prévalant dans le reste de l'Europe. » « Je n'ai pas changé l'intention de l'auteur ni trop la manière d'exprimer cette intention ; j'ai seulement supprimé certaines descriptions excessives, certaines conversations inutiles... ». Le résultat : sept volumes anglais étaient ainsi réduits en quatre dans la traduction française. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 39)

A.IV. Le classicisme anglais - George Chapman, John Dryden, Alexander Pope, Alexander Fraser Tytler

En Angleterre, les théories de la traduction datent notamment de la moitié du XVII^e siècle et sont influencées par la tradition française des belles infidèles. En Angleterre, ainsi que dans plusieurs pays européens de l'époque continue la traduction des œuvres importantes (entre lesquelles notamment la Bible et les classiques antiques) en langues nationales.

Les idées de Dolet étaient reprises par George Chapman (1559-1634), grand traducteur d'Homère. On peut lire dans la dédicace de *Seven Books* (1598) : Un bon traducteur doit observer les phrases, les figures et les formes proposées par l'auteur, ainsi que le sens profond et le beau style, et les orner avec les figures et formes rhétoriques adaptées à la langue d'arrivée.

La théorie de Chapman est exposée plus clairement encore dans son *Épître au Lecteur* de sa traduction de l'Illiade. Selon Champan, le traducteur doit :

1. Éviter de rendre le texte mot pour mot.
2. Chercher à saisir l'esprit de l'original.
3. Éviter les traductions trop libres, en s'appuyant sur l'étude d'autres versions et gloses existantes.

La doctrine platonique de l' inspiration divine de la poésie eut des répercussions importantes sur l'activité des traducteurs : l'esprit et la tonalité du texte original pouvaient être recréés dans un autre contexte culturel. Le traducteur effectue une transposition du texte original, tout en ayant la responsabilité envers l'écrivain de l'original et envers le public d'arrivée. (Bassnett, 2009 : 80-81)

La traduction des auteurs classiques s'est développée en France notamment entre 1625 et 1660, période du grand classicisme français et de l'essor du théâtre français basé sur les trois unités aristotéliennes. Les écrivains et théoriciens français étaient à leur tour traduits en anglais.

John Dryden (1631-1700), poète et traducteur des classiques (Virgile, Ovide), domine dans l'introduction des modèles traductifs, exposés soit par ses traductions, soit par les préfaces de celles-ci qui sont lieu privilégié pour les réflexions théoriques sur la traduction. Les pensées essentielles de Dryden sont précisées dans sa préface aux Epîtres d'Ovide (1680), dans laquelle il distingue trois modèles de traduction :

1. La métaphore : l'auteur est rendu mot pour mot et ligne pour ligne, d'une langue à l'autre.
2. La paraphrase ou « traduction avec largeur » : traduction selon le sens proposée par Cicéron.

3. L'imitation : le traducteur s'éloigne du texte original de manière qu'il juge utile. Dryden préfère personnellement la paraphrase qu'il considère comme le modèle le plus équilibré. Le traducteur doit en plus correspondre à plusieurs critères : pour traduire poésie, il faut être poète, comprendre les deux langues, comprendre l'esprit et les spécificités de l'auteur de départ, et enfin se conformer aux canons esthétiques de sa propre époque. Dryden propose la métaphore du traducteur-peintre portraitiste, qui a eu beaucoup de succès à son époque, au XVIIIe siècle, et selon laquelle le peintre a le devoir d'exécuter un portrait ressemblant à l'original. Dans son Dédicace d'Énéïs (1697), Dryden affirme d'avoir suivi le critère de la modération et de s'être maintenu « entre les deux extrêmes, la paraphrase et la traduction littérale ». Pourtant, suivant en cela les modèles français, il déclare d'avoir aussi modernisé la langue du texte de départ : « Je me suis efforcé de faire parler Virgile un anglais que lui-même aurait parlé s'il était né en Angleterre de notre époque. » (Bassnett, 2009 : 86- 87) Dryden reprend essentiellement le thème du latin considéré comme langue supérieure à l'anglais. Il situe dans cette supériorité les difficultés qu'il a eues à résoudre et qui sont essentiellement d'ordre lexical et phonologique. Le latin lui est apparu comme beaucoup plus riche que l'anglais, et à cela est associé le problème de redondances. Il a été frappé par la beauté des sonorités latines et des rythmes, qu'il estime ne pas

avoir pu préserver. C'est pourquoi il est allé parfois jusqu'à emprunter des mots et à latiniser son anglais, justifiant son action par une image qui a son origine dans les préoccupations des humanistes : le traducteur fait commerce avec les vivants et les morts pour l'enrichissement de sa langue. (On croirait déjà entendre certains théoriciens allemands de l'époque romantique.)

À la même tradition de pensée que Dryden appartient Alexander Pope (1688-1744, traducteur d'Homère, *Illiade* en anglais), adepte de la voie moyenne, qui souligne l'importance d'une lecture attentive du texte de départ pour repérer les détails du style, et pour pouvoir maintenir le « feu » du poème, et Alexander Fraser Tytler (1747-1813, d'origine écossaise, qui a formulé des pensées semblables dans son *Essai on the Principales of Translation* , 1791), cité par Susan Bassnett (1980) comme la première étude systématique en anglais du processus de traduction. (Nergaard, 1993 : 40) Tytler estime que le traducteur doit respecter le style de l'auteur, mais a le droit de corriger l'original quand sa formulation lui semble incorrecte ou inexacte. Le traducteur doit éclaircir le sens. Si l'auteur faiblit, le traducteur doit le redresser, lui redonner le souffle.

Voici trois principes fondamentaux formulés par Tytler : *Essay on the Principles of Translation* (1791) :

1. La traduction devrait être une transcription / reproduction complète des idées de l'œuvre originale.
2. Le style de l'écriture de la traduction devrait être du même caractère que celui de l'original.
3. La traduction devrait avoir le caractère aussi naturelle que l'œuvre/ la composition originale.

Tytler lui aussi compare le traducteur au peintre qui, ne pouvant utiliser les mêmes couleurs de l'original, doit quand même donner à son tableau la même force et la possibilité de produire le même effet.

Dr Johnson (1709-1784) dans son œuvre *Life of Pope* (1779-1780), en discutant la question des ajouts en traduction, commente le problème de la manière suivante : les ajouts sont souhaitables si l'on gagne ainsi en élégance. «L'objectif de l'écrivain est d'être lu». Dr Johnson dit à propos de Pope qu'il a écrit pour son époque et pour sa propre nation. (Bassnett, 1992 : 61)

La théorie de la traduction de Dryden à Tytler s'occupe notamment du problème de la recréation de l'esprit essentiel, de la nature de l'oeuvre d'art. (Bassnett, 2009 : 90-91)

Certains théoriciens et praticiens anglais du XVIIIe siècle mettent l'accent sur l'identification avec l'auteur et sur la part de recréation intervenant dans toute traduction littéraire réussie. (Ballard, 1992 : 123)

Vers la fin du dix-huitième siècle et notamment au début du siècle suivant apparaît, dans le domaine de la traduction littéraire et philosophique, l'approche herméneutique. Celle-ci est caractéristique pour les grands traducteurs romantiques anglais (et allemands) et est liée en partie avec le changement du concept du rôle de l'individu dans la société à l'époque du romantisme. (Bassnett, 1992 : 39)

A.V. Le classicisme et le romantisme allemand - Johann Christoph Gottsched, Johann Wolfgang Goethe, Wilhelm von Humboldt, Friedrich von Schleiermacher

L'Allemagne au XVIIe siècle semble poursuivre encore la tradition établie par Luther qui est d'acclimater le texte de départ à la langue d'arrivée. Dans le prolongement de la tradition de la Renaissance, la traduction est considérée comme un enrichissement culturel et linguistique, mais il faut se garder des emprunts et des calques. Il ne faut pas que la langue étrangère perce au travers de la langue maternelle, celle-ci doit s'améliorer de l'intérieur.

Au XVIIIe siècle Johann Christoph Gottsched (1700-1766), théoricien littéraire et traducteur allemand, professeur de poésie à l'université de Leipzig, il est sans doute l'un des derniers représentants de l'influence française. Il voulait épurer la littérature allemande en s'inspirant de la littérature française. Son texte de 1751 est une réflexion à partir de sa traduction de l'Art poétique d'Horace. Il analyse ses difficultés : la syntaxe emphatique du latin, le style souvent elliptique, les mots se référant à des objets et des situations d'une autre époque. Il note avec précision la différence de concentration existant entre les deux textes : sept cents vers allemands pour cinq cents vers latins.

Dans son traité *Kritische Dichtkunst* (l'Art poétique critique, 1743), il expose les bienfaits de la traduction : « Traduire signifie [pour l'écrivain] la même chose que copier un modèle pour un débutant en peinture. Les grandes œuvres des plus grands maîtres sont copiées volontairement par des artistes médiocres ou par les débutants [...]. Pendant qu'ils copient l'image, ils observent avec une grande attention tous les détails de l'original [...]. Ainsi, ils font des centaines de brouillons [...] et ils apprennent des centaines de techniques, de manières de faire, qu'ils n'auraient autrement jamais découvert par eux-mêmes. Leur main devient ainsi assez habile pour pouvoir guider le pinceau avec plus de confiance. La même chose vaut pour le traducteur. » (Bassnett, Lefevre, 1992 : 57)

La traduction représente pour l'écriture ce que les copies des modèles représentent pour les peintres. La copie est l'occasion d'une étude détaillée de l'art ainsi que d'une observation des règles et des techniques que l'étudiant aurait sans cela laissé passer à une simple lecture. La traduction accroît la perception des mots. Pour se former il est conseillé de prendre des traductions réalisées par les érudits, de les observer et de les comparer avec les originaux en fonction des principes énoncés.

Au milieu du XVIIIe siècle se dessine une réaction contre le type de traduction française classique : naturalisation du texte de

départ par son adaptation aux normes de la civilisation et 42 de la langue d'arrivée. Selon Antoine Berman, la théorie allemande de la traduction se construit consciemment contre les traductions à la française.

Goethe (1749-1832) parle de trois sortes de la traduction (correspondant chacune plus ou moins à une époque d'évolution culturelle nationale) dans le *West-Östlicher Diwan* (1819) :

1) La première manière de traduire [aujourd'hui, on aurait plutôt dit une stratégie globale du traducteur] nous permet de faire la connaissance des pays étrangers en nos propres termes. Une simple traduction prosaïque est la meilleure solution dans cette perspective. Si la prose efface toutes les particularités dans toute sorte d'art poétique, elle rend le plus grand service au début en nous surprenant par l'excellence étrangère et en nous touchant au fond de notre existence quotidienne, autochtone. La traduction de la Bible en allemand par Luther peut produire cet effet toujours.

2) La deuxième époque/ manière de traduire est celle dans laquelle le traducteur cherche seulement à s'appropriier le contenu étranger et à le reproduire selon sa propre raison, par ses propres paroles. C'est ce qu'on peut appeler l'époque parodistique parce que les traducteurs d'une telle époque

s'approprient par la substitution les œuvres étrangères, ils absorbent leur contenu mais le reproduisent ensuite par leurs propres mots. P. ex. les Français [contemporains de Goethe] utilisent cette méthode dans leurs traductions de toutes sortes d'œuvres poétiques (Delille), en Allemagne, ce sont les traductions de Wieland. C'est le souci de plaire à ses contemporains, de s'approprier l'étranger qui caractérise cette manière de traduire.

3) La troisième époque / manière de traduire, la dernière et la plus élevée est caractérisée par l'effort d'atteindre l'identité parfaite entre le texte original et le texte traduit, qui doit se réaliser au moyen de la fusion entre l'unicité (l'originalité) du texte source et la nouvelle forme et structure (celle de la langue cible). L'exemple de cette étape est selon Goethe Voss et sa traduction d'Homère. Ce type de traduction avait à surmonter la plus grande résistance (des lecteurs), parce que le traducteur qui s'attache à son original abandonne plus ou moins l'originalité de sa propre nation ; il faut que le goût du public [cible] s'y habitue d'abord afin que ce type de traduction soit accepté par la majorité des lecteurs. P. ex. Voss n'a pas pu satisfaire le public quand il commença à traduire, mais grâce à ses traductions, le public est petit-à-petit devenu réceptif à ce genre de traductions. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 75-77)

Dans ses *Écrits sur la littérature* (*Schriften zur Literatur*, 1824), Goethe dit : « le traducteur est un médiateur dans le commerce spirituel général » ; « le traducteur a choisi cette tâche pour faire avancer cet échange d'idées dans l'humanité ».

« Souvent, les traducteurs utilisent leurs traductions pour influencer l'évolution de la poétique de leur époque. » Selon Schlegel, « nos meilleurs œuvres dramatiques [œuvres allemandes] étaient écrites complètement en suivant les modèles français » et il recommande de « s'inspirer de Shakespeare comme d'un antidote pour le théâtre allemand ». L'autre tendance, l'acculturation, était celle pratiquée par les Français de l'époque : par exemple Antoine Houdar de la Motte réduisit les vingt-quatre livres de l'Illiade en douze dans sa traduction de 1714 ; selon Goethe, c'était la conséquence du fait qu'il lut l'original sous l'optique du genre dominant à son époque, à savoir la tragédie. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 25- 26)

L'Allemagne entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, en tant qu'époque d'un grand essor philosophique et littéraire, constitue un terrain particulièrement propice à la réflexion sur la traduction. Celle-ci est abordée comme un problème herméneutique et philosophicologique. Les écrivains, philosophes et poètes allemands réalisent à cette époque un nombre considérable de traductions de classiques : Friedrich Schleiermacher (1768-1834) traduit Platon, August Wilhelm

Schlegel (1767-1845) traduit Shakespeare, Cervantes et Pétrarque, Wilhelm von Humboldt (1767-1835) traduit Sophocle. Selon Friedrich Schlegel (1772-1829), la traduction est plutôt une catégorie de pensée, au lieu de représenter une simple activité liée au langage et à la littérature. La traduction est perçue en général comme source de croissance et d'enrichissement de la langue et de la culture nationale [allemande]. La traduction est présentée comme une rencontre entre langues et cultures, une rencontre dans laquelle le lecteur devrait faire un effort pour aller à l'encontre de la diversité du texte et de la langue étrangère. La tâche du traducteur est donc d'orienter sa propre langue vers la langue étrangère, vers le caractère idiomatique et le style de l'original. Pour Humboldt, la traduction a le sens lorsqu'elle réussit à « faire acquérir à la langue et à l'esprit de la nation ce qu'elle ne possède pas ou ce qu'elle possède d'une manière différente. » (Nergaard, 1993 : 41-42)

Selon Friedrich Schleiermacher, il peut y avoir deux attitudes par rapport au texte à traduire : « soit le traducteur laisse l'auteur de l'original le plus tranquille possible et oblige le lecteur d'aller à l'encontre de l'étrangéité du texte original, soit le traducteur laisse le lecteur le plus tranquille possible en approchant le texte étranger à la langue et au style du contexte d'arrivée ». Seulement la première démarche est authentique selon Schleiermacher. Étant donné que les traductions ont pour

la culture allemande de l'époque la tâche d'importer les styles et les genres qui pourrait être imités, il semble naturel que domine l'attitude de fidélité au caractère profond de l'original, où l'auteur est laissé en paix.

La traduction est traitée non seulement comme une transposition de mots et de phrases, mais de cultures, dont chacune représente sa propre vision du monde. Le concept même de la vision du monde est en soi très important chez Humboldt : « La parole est l'organe constitutif de la pensée ». Traduire signifie pour Wilhelm von Humboldt « passer d'un territoire dotée d'une conception ou image déterminées du monde à une autre, qui est caractérisée différemment ». (Nergaard, 1993 : 42-43)

Cette idée de l'influence réciproque du langage sur les opinions et des opinions sur le langage, qui n'a pas été beaucoup discutée comme problème particulier pour la traduction jusqu'à la moitié du XVIIIe siècle, deviendra dorénavant très à la mode, et aura pour conséquence une autre idée, celle de l'intraduisibilité : ou bien, l'idée que la transposition de ces différents mondes soit impossible entre les langues différentes. Pourtant, l'idée que la diversité entre les langues comporte aussi une diversité radicale entre les façons de voir le monde, thèse soutenue par les théoriciens romantiques allemands et ensuite par des linguistes «

relativistes » tels que Edward Sapir et Benjamin Whorf, personne d'entre eux n'a pas tiré de cette thèse la conclusion radicale de l'impossibilité de la traduction. Nous assistons cependant, dès ce moment, à la naissance de l'opinion que la différence irréductible des langues est la condition nécessaire de l'existence de la traduction.

L'incommensurabilité des langues est interprétée d'une manière optimiste par Walter Benjamin ou par Roman Jakobson qui, dans son célèbre essai sur la traduction soutient l'idée que « les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles doivent exprimer, et non pas par ce qu'elles peuvent exprimer » (Jakobson, 1963 : 84).

Humboldt lui-même attribuait une valeur positive à la différence substantielle entre les langues, en trouvant en son maintien à travers la transposition, la raison d'être de la traduction : « La traduction a atteint ses fins ultimes si elle fait sentir l'étranger ». (Nergaard, 1993 : 44-45)

August Wilhelm Schlegel (1767-1845), critique, traducteur, historien littéraire allemand, réfléchit ainsi sur la traduction, dans sa lettre à Monsieur Reimer (1828) : « Quel est l'objectif de la recreation poétique ? Je pense qu'elle doit procurer à ceux qui n'ont pas l'accès à l'original, l'appréciation de celui-ci aussi pure et ininterrompue que possible. Le traducteur ne devrait pas

ressusciter en notes les problèmes qu'ils avaient déjà résolus dans le texte. » « Il est également utile d'accompagner la traduction qui risque de dépayser beaucoup le lecteur, d'une introduction, comme par exemple la traduction de Roméo et Juliette de Shakespeare en 45 allemand par Schlegel ; dans chaque pièce de Shakespeare, le lecteur est transporté dans un monde étranger, auquel il doit s'acclimater d'abord. » (Bassnett, Lefevere, 1992 : 66)

Wilhelm von Humboldt (1767-1835)

Après des études scientifiques, ainsi que de grec et de français, il reçoit une introduction à la philosophie et en administration. Il étudie durant trois semestres la philologie et les sciences à l'université de Göttingen avec Georg Christoph Lichtenberg et lit Emmanuel Kant, dont la première des trois critiques, la Critique de la raison pure inspirera sa pensée grammaticale, la deuxième et la troisième son anthropologie et son esthétique. Humboldt était l'ami de Goethe et surtout de Friedrich Schiller. Ces deux poètes lui inspirèrent des réflexions esthétiques souvent novatrices.

De 1797 à 1799, Humboldt vécut à Paris. À la fin de son séjour parisien, il voyage en Espagne et surtout au Pays basque. Il découvre ainsi la langue et la culture basques. C'est pour lui l'occasion de mettre en place, avec cent cinquante ans

d'avance, les principes de la description linguistique moderne : l'étude des langues en synchronie, l'étude descriptive et non prescriptive, l'importance du corpus et des informateurs ainsi que l'importance de catégories grammaticales décrivant précisément les phénomènes propres à la langue étudiée, ce qui le conduit à rejeter la pertinence des catégories de la grammaire latine pour une langue comme le basque. Plus tard (1827-1829), il tentera de repenser dans toute sa généralité la grammaire universelle.

De ses travaux, on a principalement retenu sa philosophie de la langue, qui est mise en avant par Ernst Cassirer dans sa philosophie des formes symboliques, mais aussi ce que l'on a appelé l'hypothèse humboldtienne, qui se rejoint avec l'hypothèse Sapir-Whorf, laquelle veut que les catégories de la langue parlée prédéterminent nos catégories de pensée. Chaque langue renfermerait une vision du monde irréductible. Humboldt s'intéressait particulièrement à la dimension universelle du langage. Ce n'est que dans la langue que la pensée peut prendre conscience d'elle-même. Le mot confère à la pensée l'objectivité, sans pourtant se séparer des forces de la subjectivité, puisque le mot n'existe que dans la mesure où il est compris. On met également souvent l'accent sur sa typologie des langues (langues à flexion - sanscrit, grec, latin, russe, allemand ; langues agglutinantes - basque, turc, finnois,

hongrois ; langues incorporantes - nahuatl ; et langues isolantes - chinois).

Friedrich Schleiermacher (1768-1834), théologien protestant et philosophe allemand, traducteur de Platon, auteur de l'essai Des différentes méthodes du traduire (Conférence lue le 46 24 juin 1813 à l'Académie Royale Des Sciences de Berlin.), traduit par Antoine Berman, Éd. du Seuil, 1999, pp. 31-57, cité à partir du site :

http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Schleiermacher_MethodesDuTraduire.htm

Tout homme forme la langue

N'avons-nous pas souvent besoin de traduire le discours d'une autre personne tout à fait semblable à nous mais dont la sensibilité et le tempérament sont différents? [...] Plus encore : nous devons nous-mêmes traduire parfois nos propres discours au bout de quelque temps si nous voulons de nouveau nous les approprier convenablement. [...]

[Mais] restons-en aux traductions d'une langue étrangère vers la nôtre. [...] nous pouvons distinguer deux domaines différents [...] L'interprète, [qui] exerce son office dans le domaine des affaires [et] le véritable traducteur essentiellement dans le domaine de la science et de l'art. [...] Dans la vie des

affaires, [...] la traduction est une activité quasiment mécanique [...] mais en ce qui concerne les produits de la science et de l'art, il faut, si l'on veut les transplanter d'une langue à l'autre, tenir compte de deux choses qui changent complètement le rapport. [...] plus les langues sont distantes par leur origine et le temps, plus il devient difficile de trouver dans une langue un mot auquel corresponde exactement un mot d'une autre langue, et aucun type de flexion d'une langue ne recouvre exactement la même multiplicité de rapports que l'autre. [...] La situation est tout autre dans le domaine de l'art et de la science, et partout où domine la pensée, qui est une avec le discours, et non la chose, pour laquelle le mot est peut-être un signe arbitraire, mais fermement établi. [...].

La seconde chose qui fait du traduire authentique une tout autre affaire que la simple transposition orale est la suivante. Partout où le discours n'est pas totalement lié à des objets visibles ou à des faits extérieurs qu'il suffit d'énoncer, partout où celui qui parle pense de manière plus ou moins indépendante, et veut par conséquent s'exprimer, il se trouve vis-à-vis de la langue dans un rapport double, et son discours n'est correctement compris que dans la mesure où ce rapport l'est aussi. Chaque homme, pour une part, est dominé par la langue qu'il parle ; lui et sa pensée sont un produit de celle-ci. Il ne peut rien penser avec une totale précision qui soit hors de ses limites ; la forme de ses concepts, le mode et les limites de leur combinabilité sont tracés au préalable par la langue dans

laquelle il est né et a été élevé ; notre entendement et notre fantaisie sont liés à celle-ci. Mais, par ailleurs, tout homme pensant librement, de manière indépendante, contribue à former la langue. [...] C'est pourquoi tout discours libre et supérieur demande à être saisi sur un double mode, d'une part à partir de l'esprit de la langue dont les éléments le composent, comme une exposition marquée et conditionnée par cet esprit, engendrée et vivifiée par lui dans l'être parlant ; d'autre part il demande à être saisi à partir de la sensibilité de celui qui le produit comme une œuvre sienne, qui ne peut surgir et s'expliquer qu'à partir de sa manière d'être.

Paraphraser, imiter ou traduire véritablement

Ainsi considérée, la traduction n'apparaît-elle pas comme une entreprise un peu folle? C'est pourquoi, désespérant d'atteindre ce but, ou, si l'on veut, avant même d'être parvenu à le penser clairement, on a inventé, non par véritable sens de l'art de la langue, mais par nécessité spirituelle et par habileté intellectuelle, deux autres manières de connaître les oeuvres des langues étrangères, qui tantôt se débarrassent violemment de ces difficultés, tantôt les contournent, mais en abandonnant complètement l'idée de la traduction ici proposée ; ce sont **la paraphrase et l'imitation**. **La paraphrase** veut éliminer l'irrationalité des langues, mais de façon purement mécanique. [...]

L'imitation, en revanche, se plie à l'irrationalité des langues ; [mais] n'est plus l'œuvre même, l'esprit de la langue d'origine n'y est plus présenté et agissant [...].

La paraphrase est davantage utilisée dans le domaine des sciences, l'imitation dans celui des beaux-arts [...] aucun des deux, à cause de la distorsion même de ce concept qu'il représente, ne peut être examiné ici plus en détail ; ils ne figurent ici que comme des points limites du domaine qui nous concerne.

Mais alors, quels chemins [...] prendre [...] ? À mon avis, il n'y n'en a que deux. Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre. [...] La première traduction est parfaite en son genre quand l'on peut dire que, si l'auteur avait appris l'allemand aussi bien que le traducteur le latin, il aurait traduit son œuvre, originellement rédigée en latin, comme l'a réellement fait le traducteur. L'autre, en revanche, ne montrant pas comment l'auteur aurait traduit, mais comment il aurait écrit originellement en allemand et en tant qu'Allemand [...]. Suivent cette méthode, évidemment, tous ceux qui utilisent la formule selon laquelle on doit traduire un auteur comme il aurait lui-même écrit en allemand.

[...] La première est une compréhension scolaire qui s'ouvre un passage gauchement, laborieusement et presque avec répugnance, à travers chaque phrase, et pour cette raison ne parvient jamais à la claire intuition du tout, à la vivante compréhension de l'ensemble. [...] Mais il y a encore une autre compréhension qu'aucun traducteur n'est capable de reproduire [...] [Nous] Pensons à ces hommes [qui] se situent complètement du point de vue de la vie de l'esprit, à l'intérieur d'une autre langue et de ses produits, et, lorsqu'ils se livrent à l'étude d'un monde autre, laissent leur propre monde et leur propre langue leur devenir complètement étrangers [...]. La traduction est donc liée à un état des choses qui se trouve à mi-chemin entre les deux, et le traducteur doit se donner pour but de fournir à son lecteur une image et un plaisir semblables à ceux que la lecture de l'œuvre dans la langue d'origine procure à l'homme cultivé [...] et qui [...] continue à percevoir la différence entre la langue dans laquelle elle est écrite et sa langue maternelle.

A.VI. Angleterre, Allemagne, Espagne, France, XIXe siècle - première moitié du XXe siècle ; Walter Benjamin, José Ortega y Gasset, Valéry Larbaud Angleterre

Deux tendances opposées peuvent être remarquées au début du XIXe siècle :

1) la traduction vue comme catégorie de pensée, avec le traducteur considéré comme un génie créateur qui est en contact direct avec le génie de l'original, et qui sert à enrichir sa littérature et sa langue nationales, et 2) la traduction vue comme une activité mécanique dont la fonction est de "faire connaître" un auteur ou un texte. Vers la fin du XIXe siècle, l'attention des traducteurs se déplace vers l'exactitude technique. (Bassnett, 1992 : 65-66)

Selon **John Hookham Frere** (1769-1846), diplomate et traducteur britannique, « la langue de la traduction devrait être, dans la mesure du possible, un élément pur, impalpable et invisible, le médium de pensée et de sentiment, et rien de plus » ; « la langue ne devrait jamais attirer l'attention sur elle-même ». C'est ce que Hookham exprime dans la préface à sa traduction d'Aristophane (1840). (Bassnett, Lefevere, 1992 : 40-41) Cette opinion est en opposition directe avec les romantiques et post-romantiques allemands et britanniques :

Le postromantisme : Friedrich Schleiermacher a proposé la création d'un sous-langage spécial à l'usage des traducteurs ; cette idée fut suivie et partagée par quelques traducteurs anglais, comme F. W. Newman, Thomas Carlyle, ou **William Morris**. (Bassnett, 1992 : 67) Les traductions de William Morris (1834-1896), traducteur de l'Odyssée d'Homère ou de l'Énéïde de Virgile, se caractérisent par un langage archaïsant, difficile à lire. Le lecteur est invité à rencontrer, à connaître à travers l'étrangéité du texte traduit, l'étrangéité de la société dont émane le texte original.

Voici d'autres traducteurs anglais de la période victorienne :

Thomas Carlyle (1795-1881) a beaucoup employé les structures syntaxiques élaborées typiques pour l'allemand, dans ses traductions de l'allemand.

Dante Gabriel Rossetti (1828-1882) dans sa Préface de *Early Italian Poets* (1861) déclare que « le seul motif valable pour mettre un poète en une langue moderne doit être de doter une nation moderne, dans la mesure du possible, d'une beauté supplémentaire », même lorsque les originaux ont été souvent obscurs et imparfaits. (Cela justifierait les « améliorations » du texte de la part du traducteur.)

Les traducteurs anglais de cette époque-là se caractérisent par le respect de l'original. Ils font des traductions souvent archaïsantes, destinées à une minorité de lecteurs. D'où la conception de la traduction comme d'une activité pouvant intéresser peu de monde.

Ces traducteurs partagent en général une attitude élitiste envers la traduction : le traducteur est celui qui enrichit la littérature et la langue cible, il aide le lecteur à comprendre le texte source. La traduction est censée servir d'instrument pouvant faciliter la lecture de l'original : le style, l'élégance de l'écriture du traducteur sont considérés comme étant de moindre importance, ce qui mènerait paradoxalement à une certaine dévalorisation de la traduction (au sein de la culture anglaise de l'époque, mais aussi probablement des époques suivantes).

Henry Wadsworth Longfellow (1807-1881) ajoute une autre dimension à la réflexion traductologique : le traducteur doit reporter ce que l'auteur dit et aussi comment il le dit, mais sa tâche n'est pas d'expliquer ce que l'auteur veut dire (cela est le rôle du commentateur) ; il est donc partisan de la traduction fidèle, adéquate. (Bassnett, 1992 : 68)

Allemagne

Walter Benjamin (1892-1940)

Philosophe, historien de l'art, critique littéraire, critique d'art et traducteur (notamment de Balzac, Baudelaire et Proust) allemand de la première moitié du XXe siècle, rattaché à l'école de Francfort.

<http://www.erudit.org/revue/meta/2000/v45/n4/002221ar.pdf>:

«Écrit en 1921 et publié en 1923 comme préface à la traduction allemande des Tableaux parisiens de Baudelaire, l'essai sur la traduction de Walter Benjamin (Die Aufgabe des Übersetzers) figure sans conteste parmi les textes phares en épistémologie de la traduction. Jusqu'à la publication des retraductions anglaise et française qui paraissent dans le numéro spécial de la revue Meta, (XLV, 4, 2000) consacré à Benjamin et à son célèbre essai (ce numéro spécial était aussi dédié à la mémoire de Robert Larose, 1951-1997, co-fondateur de TTR, auteur des Théories contemporaines de la traduction, 1989, et professeur de traduction à l'Université de Montréal), le public français avait surtout eu accès à la traduction de Maurice de Gandillac (« La tâche du traducteur », 1971).

Plutôt que d'être associé à la traduction de Baudelaire avec laquelle il était d'abord publié, on a souvent fait lien entre ce texte et un autre essai de Benjamin, Sur le langage en général

et sur le langage humain (1916), où il pose le langage comme expression d'une essence spirituelle qui se communique dans le langage mais n'est pas le langage même, qui se distingue de lui. (Ballard, 1992 : 253)

Il s'agit d'un texte très complexe, d'une lecture et d'une interprétation difficile, et qui a été beaucoup commenté par la suite. L'essai a suscité surtout un grand intérêt des poststructuralistes qui en sont restés assez influencés. La réflexion poststructuraliste sur la 51^e traduction s'est constituée, avant tout dans les travaux des déconstructionnistes tels que Jacques Derrida ou Paul De Man (1979, 1986), comme un commentaire de ce texte de Walter Benjamin.

Pour l'interprétation, et donc aussi pour la traduction d'une œuvre, Benjamin refuse complètement l'esthétique de la réception : l'œuvre artistique n'est pas adressée à celui qui la reçoit et une traduction n'est jamais adressée aux lecteurs qui ne sont pas capables de comprendre l'original. Benjamin pose donc l'inutilité de prendre en compte un récepteur, fût-il idéal. (Ballard, 1992 : 255) La transmission de l'information est donc sans importance selon le philosophe allemand : une traduction doit saisir l'essence de l'œuvre, la faire survivre, la faire durer dans le temps. En saisissant l'essence, le traducteur peut libérer cette langue qui est renfermée et présente primordialement en chaque langue, et qu'il appelle le pur langage.

Il semble que Benjamin ait rêvé d'une langue paradisiaque, soit d'une langue originale perdue après l'écroulement de la Tour de Babel. La tâche du traducteur est de reconstruire, recréer La langue. La traduction a donc un rôle important car à travers elle, on peut refaire l'unité entre les langues, qui sont comme morceaux d'un seul vase, qui appartiennent toutes à une autre langue plus grande. (Nergaard, 1993 : 48-49)

Réécriture de La Tâche du traducteur par Jacques Derrida :

"Psyché, Inventions de l'autre (tome 1)", Ed. Galilée, 1987, p. 224 - Les tours de Babel, <http://www.idixa.net/Pixa/pagixa1006211837.html> :

«Les langues ne sont pas étrangères les unes aux autres. Abstraction faite de leurs relations historiques, elles sont toutes, a priori, apparentées. Il y a entre elles un rapport intime, dissimulé, qu'aucune traduction ne peut révéler complètement mais dont témoigne la traductibilité des textes. Dans ce rapport se cache le vrai ou pur langage. Il est impossible de le créer, mais il est possible de le représenter en germe.

Une traduction doit attester de la façon la plus exacte possible de la parenté entre les langues. Elle n'a pas de prétention à l'objectivité, elle ne reflète pas l'original, ne lui ressemble pas. Elle est une mutation, un renouveau du vivant,

une modification de l'original même, qui continue à mûrir à travers elle. De génération en génération, les mots changent de sens, les subjectivités évoluent. En traduisant l'œuvre, on tient compte de ce processus historique et fécond. Ce ne sont pas deux langues mortes qui sont mises en relation, c'est la parole de l'écrivain qui poursuit son enfantement. L'enjeu de la traduction est moins la réception ou la reproduction du texte que sa survie.

Quelle est la tâche du traducteur ? Ce n'est pas d'adapter le contenu d'une œuvre à de nouveaux lecteurs, ceux qui ne comprennent pas la langue d'origine, car l'œuvre elle-même 52 (l'original) ne s'adresse pas aux lecteurs. C'est de s'acquitter d'une dette. Restituer le sens de l'œuvre ne suffit pas. Il faut exhiber le langage dans sa pureté magique, mystérieuse. Ce n'est pas une transposition dans une autre langue, c'est une création.

Toute traduction étant imparfaite, il en faut toujours d'autres : autant de langues, autant de traductions, autant de différenciations. Contrairement au serpent de la bible, dont la connaissance est sans nom, l'homme peut imiter le verbe créateur de manière créative. S'il suit le chemin proposé par le serpent, il commet une faute : faire du langage un système de signes ou de jugements purement imitatif.

(Par la traduction, le langage humain fait passer le langage des choses, anonyme et muet, en noms et paroles)

Quelle est la tâche du traducteur ? Pour éveiller dans une autre langue l'écho de l'original, il doit découvrir l'intention cachée dans le texte. Il ne s'agit pas de l'intention naïve et intuitive de l'écrivain, mais de celle qui est inscrite sous forme ultime, dérivée, idéale, dans l'œuvre singulière. Elle ne se situe pas dans la langue de l'original, dans les phrases et jugements pris un par un, mais dehors, dans le langage vrai. Toute pensée s'efforce de révéler l'ultime secret de ce langage, qui lui-même est silencieux.

Tout doit tendre à la restitution du sens. Pour y accéder, la fidélité et la liberté sont tous deux nécessaires. Apparemment, elles sont contradictoires. Une traduction littérale peut trahir le sens, et une liberté débridée peut être incompatible avec sa restitution. Ce qui compte est la visée : rendre reconnaissable le texte comme fragment d'un langage plus grand, exprimer le désir d'une complémentarité des langues, laisser passer l'incommunicable qui est en toute œuvre et en toute langue. S'il n'y a pas que du langagier ou du communicable dans l'œuvre, il faut exercer sa liberté pour transposer le pur langage qui y est captif, et le libérer dans sa propre langue, dont les barrières sont brisées.

(Dans les traductions se cache le langage vrai, qui n'est pas l'original mais le lieu où toutes les langues tombent d'accord, même si les phrases ne parviennent pas à s'entendre)

Les mauvaises traductions ont deux caractéristiques : elles cherchent à transmettre un message, et elles prétendent servir le lecteur. Mais si l'œuvre est traductible, ce n'est pas pour être communiquée. C'est du fait de son essence, de son exigence intérieure, qui ne dépend pas du lecteur. La traductibilité tient à la vie et à la survie de l'œuvre. Elle n'est pas la conséquence de sa popularité, ni de la plus ou moins grande facilité de la traduction. 53 Elle tient à la traductibilité de principe des œuvres, qui est leur loi, même si en pratique elles ne sont jamais traduites.

Si l'on peut traduire, c'est parce qu'il y a entre toutes les langues une parenté. Cette parenté ne tient pas à une ressemblance, mais à des intentions complémentaires, une visée commune aux différentes langues. C'est cette visée commune que Benjamin appelle le pur langage (ou le vrai langage), cette pensée de Dieu qui garantit la correspondance entre les langues. Quand deux langues désignent la même chose, elles ne le font pas exactement de la même façon, elles se complètent. Si l'on pouvait savoir à quelle distance se trouve chaque langue de ce langage pur, si l'on pouvait trouver un lieu où les langues se réconcilient et s'accomplissent, on atteindrait le terme messianique de l'histoire linguistique, celui qui

permettrait la survie éternelle des œuvres et la renaissance indéfinie des langues. Dans l'immédiat, une telle solution est refusée aux hommes. Il reste toujours, dans une œuvre, un intouchable non transmissible.

(Une œuvre littéraire est traductible par essence, car elle vise le langage pur, jusqu'alors dissimulé dans les langues)

Pour connaître une œuvre, la connaissance du spectateur ne sert à rien. Il ne faut tenir compte ni d'un public déterminé, ni d'un récepteur "idéal", ni des conditions de la réception, mais seulement de l'essence de l'œuvre, et accessoirement de l'essence de l'homme en général. Seules les mauvaises traductions cherchent à servir le lecteur. Les "bonnes" traductions ne visent que le contenu de l'œuvre.

(Aucune œuvre ou forme d'art ne s'adresse à quelque lecteur, spectateur ou auditeur que ce soit, car une œuvre n'est ni un message, ni une communication)

Traduire, ce n'est ni recevoir, ni communiquer, ni représenter, ni reproduire. C'est un engagement, une responsabilité. Il faut s'acquitter d'une dette. Laquelle ? Le traducteur est un héritier. On lui a fait don d'une semence, et il doit la rendre. Pour cela, il ne peut en rester à la restitution d'un sens [car cette restitution est impossible], son obligation va plus loin : il doit contribuer à la maturation de l'œuvre, la faire vivre plus et mieux.

(La traduction n'est ni une réception, ni une communication, ni une reproduction d'un texte dans une autre langue : c'est une opération destinée à assurer sa survie comme œuvre)

L'œuvre [si c'est une œuvre] exige de survivre. Il ne s'agit pas de se reproduire à l'identique, mais de laisser grandir et développer son héritage. Pour s'étendre vers d'autres langues [mais aussi pour se renouveler dans sa langue d'origine], il lui faut un traducteur à la fois fidèle et inventif, un traducteur dont la fonction ne serait pas [seulement] de rendre le 54 sens de l'original, mais de le faire fructifier, d'agrandir et d'altérer les deux langues, d'accomplir à partir de l'œuvre un nouvel ensemble. On peut comparer cette tâche au contrat de mariage. Il promet la naissance d'un enfant, irréductible à une simple reproduction de ses parents, qui sera source lui-même d'invention et d'histoire. »

Espagne

José Ortega y Gasset (1883-1955) philosophe, sociologue, essayiste, homme de presse et homme politique espagnol. Il a consacré à la traduction l'essai *Miseria y Esplendor de la traducción* (1937), pendant son exil en Argentine. Ce texte a été publié dans un premier temps par « épisodes » dans le quotidien *La Nación* de Buenos Aires, et ensuite, en version intégrale, dans les œuvres complètes de l'auteur (J. Ortega y Gasset, «

Miseria y esplendor de la traducción », Obras completas, Madrid, Revista de Occidente, 1961, Tome V, 433-452.)

« Traduire n'est-il pas un désir irrémédiablement utopique ? Je m'approche chaque jours de plus de l'idée que tout ce que l'homme fait est une utopie. [...] Dans le champ intellectuel, il n'y n'a pas de tâche plus humble (que celle du traducteur) et malgré cela, plus immense. [...] Que fera le traducteur avec le texte rebelle ? Il renfermera l'écrivain traduit dans la prison du langage normal, donc il le trahira. Traduttore, traditore. » (Nergaard, 1993 : 181-183)

France

Valéry Larbaud (1881-1957), écrivain français, poète, romancier, essayiste, connaissant anglais, allemand, italien et espagnol. Il fit connaître les grandes œuvres étrangères en France. Il a consacré au métier de traducteur, que lui-même exerça avec assiduité, un livre volumineux *Sous l'invocation de saint Jérôme* (Paris, Gallimard, 1946, 341 pp.).

Selon Mathieu Guidère, les traductologues français les plus marquants du XXe siècle sont : Georges Mounin (1910-1993), Antoine Berman (1947-1991), Danica Seleskovitch (1921- 2001), Henri Meschonnic, Jean-René LADMIRAL, Marianne Lederer, Michel Ballard (Université d'Artois, Arras), Daniel Gile. (Guidère, 2010 : 30)

Chapitre III

**Théories contemporaines de la
traduction (XX^e siècle)**

Théories contemporaines de la traduction (XX^e siècle)

José Ortega y Gasset (1883-1955) philosophe, sociologue, essayiste, homme de presse et homme politique espagnol. Il a consacré à la traduction l'essai *Miseria y Esplendor de la traducción* (1937), pendant son exil en Argentine. Ce texte a été publié dans un premier temps par « épisodes » dans le quotidien *La Nación* de Buenos Aires, et ensuite, en version intégrale, dans les œuvres complètes de l'auteur (J. Ortega y Gasset, « *Miseria y esplendor de la traducción* », *Obras completas*, Madrid, *Revista de Occidente*, 1961, Tome V, pp. 433-452.) « Traduire n'est-il pas un désir irrémédiablement utopique ? Je m'approche chaque jours de plus de l'idée que tout ce que l'homme fait est une utopie. Dans le champs intellectuel, il n'y a pas de tâche plus humble (que celle du traducteur) et malgré cela, plus immense. Que fera le traducteur avec le texte rebelle ? Il renfermera l'écrivain traduit dans la prison du langage normal, donc il le trahira. Traduttore, traditore. » (NERGAARD, Siri, 1993, p. 181-183)

Approches et modèles de la traduction (GUIDÈRE, 2010)

1/ Les approches linguistiques

a) approche „stylistique comparée“

Jean Darbelnet (1904-1990) Professeur émérite de l'Université Laval, Docteur honoris causa de l'Université

d'Ottawa, Jean Darbelnet a consacré sa vie à l'étude comparée du français et de l'anglais. Auteur de plusieurs ouvrages et de très nombreux articles dans ce domaine, coauteur de la célèbre Stylistique comparée du français et de l'anglais, il a jeté les bases d'un champ de recherches et de réflexions théoriques et pratiques utiles à tous les traducteurs.

Jean-Paul Vinay (1910-1999) Phonéticien, linguiste, polyglotte, pédagogue, dessinateur, musicien et aussi traducteur, Jean-Paul Vinay était fort connu dans le monde universitaire de la traduction. Il a dirigé pendant de nombreuses années la section de linguistique, puis le département de linguistique de l'Université de Montréal où il a mis en place, outre un programme de formation en linguistique, des cours de traduction et d'interprétation. Ses préoccupations théoriques et pratiques en linguistique et en traduction l'ont tout naturellement amené à vouloir mieux « structurer » l'enseignement, à promouvoir la formation permanente et à participer à l'organisation de la profession de traducteur au Canada. En 1958, paraît aux éditions Didier à Paris et Beauchemin à Montréal, la Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction de Jean-Paul Vinay et de Jean Darbelnet. Ce livre, bien connu dans tous les pays (l'ouvrage vient d'être traduit en anglais), est encore utilisé de nos jours. Il a connu plusieurs rééditions et révisions et a servi souvent de « manuel » de base à des générations d'étudiants en linguistique et en

traduction. Inspiré des travaux de Charles Bally et d'Albert Malblanc, ce manuel a mis en valeur la nécessité de passer de « l'art » à la « systématisation » dans l'enseignement de la traduction. On ne peut que souligner à nouveau l'apport de ce manuel à la progression de la réflexion dans ce domaine que l'on appelle de nos jours la traductologie (Übersetzungswissenschaft).

En octobre 1955, paraissait à Montréal le premier numéro du bulletin de l'Association canadienne des traducteurs diplômés, the Canadian Association of Certified Translators, ayant comme titre Journal des Traducteurs/Translators' Journal. Dès le numéro 5 du premier volume, en octobre 1956, Jean-Paul Vinay, pour promouvoir les études de traduction et donner aussi au bulletin la stabilité voulue, en assure la direction et transporte le secrétariat à la section de linguistique de l'Université de Montréal. Pendant plus de dix ans, il a dirigé et animé cette revue. La revue a grandi, a changé et elle a pris, en 1966, avec le volume 11, le nom de META. En septembre 1966, Jean-Paul Vinay a abandonné la direction de la revue. Il a cependant, jusqu'à la veille de sa mort, gardé le contact et a joué le rôle de membre correspondant.

La Stylistique comparée du français et de l'anglais (1958) de Jean-Paul Vinay (1910-1999) et Jean Darbelnet (1904-1990) est l'un des ouvrages qui « a le plus marqué les études de

traduction » (selon Robert Larose, *Théories contemporaines de la traducton*, Québec, 1989). Dans cet ouvrage, les auteurs canadiens revendiquent le rattachement de la traductologie à la linguistique, mais en même temps ils complètent leur approche de la traduction en faisant appel à d'autres disciplines telles que la stylistique, la rhétorique ou la psychologie. À l'époque, l'approche comparative constitue une innovation majeure dans le domaine des études traductologiques, parce qu'elle propose des principes généraux pour traduire ; il s'agit d'une véritable « méthode de traduction » (sous-titre de l'œuvre de Vinay et Darbelnet). L'objectif des auteurs est de dégager « une théorie de la traduction reposant à la fois sur la structure linguistique et sur la psychologie des sujets parlants » (Vinay et Darbelnet, 1958 : 26). Ils s'efforcent alors de « reconnaître les voies que suit l'esprit, consciemment ou inconsciemment, quand il passe d'une langue à l'autre ». À partir d'exemples, ils procèdent à l'étude des attitudes mentales, sociales et culturelles qui donnent lieu à des procédés de traduction.

Afin d'établir ces procédés, Vinay et Darbelnet définissent des critères de base qui leur permettent d'analyser les traductions : 1) servitude et option ; 2) traduction et surtraduction ; 3) bon usage et langue vulgaire.

L'application des critères leur permet de distinguer sept procédés techniques de traduction : trois procédés directs

(l'emprunt, le calque, la traduction littérale) et quatre procédés obliques (la transposition, la modulation, l'équivalence, l'adaptation).

Vinay et Darbelnet innoveront en définissant comme objet d'analyse de ces procédés la notion d'unité de traduction, qui comprend trois volets : le lexique, l'agencement et le message. Mais la nature et la portée de ces unités vont susciter de nombreuses critiques.

Vinay et Darbelnet définissent l'unité de traduction comme « le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément ». À partir de cette définition, ils distinguent quatre types d'unités de traduction : 1) les unités fonctionnelles, qui ont les mêmes fonctions grammaticales dans les deux langues ; 2) les unités sémantiques, qui possèdent le même sens ; 3) les unités dialectiques, qui procèdent du même raisonnement ; 4) les unités prosodiques, qui impliquent la même intonation.

Larose (1989) critique sur le plan méthodologique ces unités de traduction : seulement les unités 2, 3, et 4 sont des unités véritables au sens que leur attribuent Vinay et Darbelnet, c'est-à-dire des syntagmes qui fonctionnent comme autant de lexèmes au singulier. Les unités fonctionnelles semblent plutôt correspondre au découpage syntagmatique traditionnel en grammaire structurale. Il s'étonne de constater qu'un élément

linguistique puisse appartenir à plus d'une catégorie à la fois. La conjonction car, par exemple, serait tout aussi bien une unité fonctionnelle qu'une unité dialectique.

Malgré ces critiques, Larose reconnaît l'importance de l'unité de traduction en tant que concept opératoire en traductologie : « bien que la traduction se ramène rarement au mot à mot, il est nécessaire de reconnaître les micro-unités textuelles (le mot ? la phrase ? etc.) et les macro-unités qui serviront d'éléments de mesure des textes traduits. Dans la pratique, il est plutôt question de traduction "phrase à phrase" dont l'objectif est de parvenir, à une traduction "texte à texte". En général, on peut dire que plus l'unité de traduction est grande, plus la traduction tend à être "libre", tandis que lorsque les micro-unités sont traduites pour elles-mêmes, la traduction est "littérale"».

Les sept procédés de traduction définis par Vinay et Darbelnet ont connu leur heure de gloire, mais ils ont également fait l'objet de nombreuses critiques, Par exemple, pour ce qui est des procédés obliques, L'admiral (1979) fait remarquer que «l'équivalence n'est pas autre chose qu'une modulation lexicalisée», que «le concept d'équivalence a une validité extrêmement générale et qu'il tend à désigner toute opération de traduction», et enfin que «l'adaptation n'est déjà plus une traduction ».

Pour pallier les lacunes de cette approche, Larose (1989 : 26) propose le sémiotème comme unité de traduction : « On ne traduit pas des unités d'une langue par des unités d'une autre langue mais, comme le fait remarquer Jakobson (1963 : 80), des messages d'une langue en des messages d'une autre langue. ... Et bien qu'au niveau lexical l'analyse componentielle permette de résoudre de nombreux problèmes, c'est plutôt vers la découverte d'unités sémiotiques, de "sémiotèmes" pourrait-on dire, qu'il faudrait se tourner»

Bref, l'approche "stylistique comparée" a été abandonnée parce qu'elle était orientée vers le transcodage, c'est-à-dire vers des correspondances virtuelles de mots au lieu de rechercher des équivalences de messages.

b) approche linguistique théorique

Dans Les Problèmes théoriques de la traduction (1963), Georges Mounin (1910-1993) consacre la linguistique comme cadre conceptuel de référence pour l'étude de la traduction. Le point de départ de sa réflexion est que la traduction est "un contact de langues, un fait de bilinguisme". Son souci premier est la scientificité de la discipline, ce qui le conduit à poser une question obsédante à l'époque : "l'étude scientifique de l'opération traduisante doit-elle être une branche de la

linguistique ?" Mounin lui-même précise dans sa thèse de doctorat (soutenue en 1963) qu'il étudie les problèmes généraux de la traduction dans le cadre de la linguistique générale contemporaine, essentiellement structuraliste. Cela se comprend facilement si l'on se rend compte qu'à l'époque, la linguistique est une science dominante parmi les sciences humaines. Mounin est persuadé que les questions concernant la possibilité ou l'impossibilité de l'opération traduisante ne peuvent être éclairées que dans le cadre de la science linguistique.

L'objectif de Mounin est en réalité de faire accéder la traductologie au rang de "science", et comme il ne voit pas d'autre possibilité que de passer par la linguistique, il revendique pour l'étude scientifique de la traduction le droit de devenir une branche de la linguistique.

Dans cette optique, son ouvrage *Les Problèmes théoriques de la traduction* est structuré suivant des distinctions binaires qui relèvent de la linguistique théorique : 1) Linguistique et traduction, 2) Les obstacles linguistiques, 3) Lexique et traduction, 4) Visions du monde et traduction, 5) Civilisations multiples et traduction, 6) Syntaxe et traduction.

Pour traiter ces aspects, Mounin (*Linguistique et traduction*, Bruxelles, 1976) passe en revue les principales théories linguistiques de l'époque (Saussure, Bloomfield, Harris,

Hjelmslev) pour affirmer la légitimité d'une étude scientifique de la traduction.

La question de l'intraduisible occupe une place importante dans la réflexion de Mounin, mais sa réponse est nuancée. Selon lui, "la traduction n'est pas toujours possible ... Elle ne l'est que dans une certaine mesure et dans certaines limites, mais au lieu de poser cette mesure comme éternelle et absolue, il faut dans chaque cas déterminer cette mesure, décrire exactement ces limites." (Mounin, 1963)

"La linguistique contemporaine aboutit à définir la traduction comme une opération, relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu'elle atteint." (1963 : 278) Cependant, quoique cette dernière définition soit parfois reprise comme une définition acceptable de la traduction, elle présente l'inconvénient de faire sortir la traduction du champ de la linguistique pour la faire rattacher à celui de la communication (qui connaît aujourd'hui un essor équivalent à celui de la linguistique dans les années 1950 et 1960).

c) approche linguistique appliquée

La linguistique appliquée est une branche de la linguistique qui s'intéresse davantage aux applications pratiques de la langue qu'aux théories générales sur le langage. Pendant

longtemps, la traduction a été perçue comme un champ d'investigation privilégié de la linguistique appliquée. L'exemple type de cette approche est le livre de **John Catford (1917-2009)** intitulé *A Linguistic Theory of Translation* (1965), portant le sous-titre éloquent : *Essay in Applied Linguistics* (essai de linguistique appliquée). Catford affirme son intention de se concentrer sur "l'analyse de ce que la traduction est" afin de mettre en place une théorie qui soit suffisamment générale pour être applicable à tous les types de traductions. Catford veut étudier les "processus de traduction" en ayant recours à la linguistique appliquée, mais en même temps il estime que la traductologie doit être rattachée à la linguistique comparée, puisque la théorie de la traduction s'intéresse à des relations entre les langues.

Catford estime que la traduction n'est qu'un cas particulier de la théorie générale du langage : "La traduction est une opération réalisée sur les langues, un processus de substitution d'un texte dans une langue par un texte dans une autre langue".

Catford distingue divers types de traductions :

1) La traduction "intégrale" par opposition à la traduction "partielle", parce qu'elle s'effectue au niveau des syntagmes et non pas des mots simples.

2) La traduction "totale", par opposition à la traduction "restrictive", parce qu'elle concerne les niveaux du langage et non pas des usages particuliers.

Cette typologie est critiquée pour deux raisons notamment : d'une part, parce que les traductologues sont unanimes sur le fait que la traduction "totale" n'existe pas : en pratique, il n'y a que des traductions "partielles" ; d'autre part, parce qu'il s'agit davantage de correspondances formelles que d'équivalences proprement dites ; la traduction ne peut se réduire à la concordance de la forme au contenu des langues visées.

d) approche sociolinguistique

La sociolinguistique étudie la langue dans son contexte social à partir du langage concret. Apparue dans les années 1960 aux États-Unis sous l'impulsion de William Labov, Gumperz et Hymes, elle a bénéficié de l'apport de la sociologie pour l'étude du langage. Parmi ses centres d'intérêts, on trouve les différences socioculturelles et l'analyse des interactions, mais aussi les politiques linguistiques et l'économie de la traduction ; bref, tout ce qui a trait au traducteur et à l'activité de traduction dans son contexte social.

Dans *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction* (1978), Maurice Pergnier s'interroge sur la nature de la

traduction en mettant en relief le caractère ambigu du termemême. C'est pourquoi il distingue trois acceptions du terme de traduction :

- 1) Traduction comme "le texte traduit, le résultat, le produit fini"
- 2) Traduction comme "opération de reformulation mentale", "la manière de traduire"
- 3) Traduction comme "comparaison", "la mise en parallèle de deux idiomes" : les deux objets comparés sont des traductions.

Pour Maurice Pergnier, la traduction couvre le même champ de problématiques langagières que la linguistique avec, en plus, une ouverture sur d'autres disciplines : "C'est une linguistique qui se déploie dans toutes les directions que suggère son objet, jusqu'à ses confins où elle rejoint d'une part la sociologie et l'anthropologie, et à l'autre extrême, al neurologie et la biologie."

Il constate d'une manière implicite l'insuffisance des outils conceptuels de la linguistique pour l'analyse de la traduction et éprouve le besoin de faire appel à d'autres disciplines pour concevoir le phénomène traductologique.

Il arrive à la conclusion que "la traduction est la meilleure lecture qui puisse être faite d'un message".

e) approches fonctionnelles

Les approches fonctionnelles de la traduction sont essentiellement inspirées des travaux du linguiste britannique John Rupert Firth (1890-1960). On en trouve l'illustration en particulier dans l'ouvrage de John Catford : *A Linguistic Theory of Translation* (1965).

J. R. Firth rejetait la conception du langage comme un simple code servant à transmettre l'information - c'est le cadre de la théorie de la communication à l'époque - et définissait le sens en terme de fonction relative à un contexte particulier.

Dans la perspective fonctionnaliste, le contexte a une importance cruciale et renvoie à un certain nombre d'éléments tels que les actants, l'action, l'espace et le temps, qui doivent être pris en compte pour saisir le sens du message.

2/ Les approches communicationnelles - Jakobson, Nida, Cary

Roman Jakobson (1896-1982) est un des représentants de la linguistique structurale. Il est né en Russie où il fut membre, dès 1915, de l'école des Formalistes russes. La linguistique de l'époque est influencée par l'école des néogrammairiens, concentrée sur l'étude de l'histoire et le développement des mots au cours du temps. Jakobson, qui a eu connaissance des

travaux de Ferdinand de Saussure, se met à étudier la manière par laquelle la structure du langage elle-même permet de communiquer.

En 1920, Jacobson part pour Prague (suite aux bouleversements politiques en Russie) afin de poursuivre son doctorat. En 1926, avec Nikolai Troubetzkoï, Vilém Mathesius et d'autres linguistes et théoriciens littéraires, il fonde le Cercle linguistique de Prague.

Il enseignait depuis la Seconde guerre mondiale aux États-Unis. En 1949, il s'installe à l'université de Harvard, où il enseigne jusqu'à sa mort.

Au début des années 1960, il élargit ses travaux en une vue plus générale du langage et commence à publier sur l'ensemble des sciences de la communication. Il a donné une impulsion décisive à l'étude de différents domaines de la linguistique - théorie générale, phonologie, morphologie, sémantique, poétique, métrique, et a marqué de son influence aussi d'autres sciences de l'homme - ethnologie, mythologie, anthropologie, psychanalyse, études littéraires, théorie de la communication.

Il élabore un modèle de six fonctions langagières. (Voir Roman Jakobson : Essais de linguistique générale. 1. Les fondations du langage. Éditions de Minuit, 1963/2003, p. 209-221)

Jakobson distingue six fonction dans le langage :

1/ la fonction référentielle ou représentative, où l'énoncé donne l'état des choses. Elle est aussi dénommée sémiotique ou symbolique.

2/ la fonction expressive, où le sujet exprime son attitude propre à l'égard de ce dont il parle.

3/ la fonction conative, lorsque l'énoncé vise à agir sur l'interlocuteur

4/ la fonction phatique, où l'énoncé révèle les liens ou maintient les contacts entre le locuteur et l'interlocuteur

5/ la fonction métalinguistique ou métacommunicative, qui fait référence au code linguistique lui-même

6/ la fonction poétique, où l'énoncé est doté d'une valeur en tant que telle, valeur apportant un pouvoir créateur.

Chaque message relève de plusieurs de ces fonctions, mais l'une d'elle domine. On peut distinguer six facteurs constitutifs dans tout acte de communication verbale : le contexte, l'émetteur, le récepteur, le canal, le message, le code.

A chacune des six fonctions correspond un des six facteurs constitutifs de tout acte de communication verbale :

Le contexte - fonction dénotative ou référentielle

L'émetteur - fonction expressive

Le récepteur - fonction conative

Le canal - fonction phatique

Le message - fonction poétique

Le code - fonction métalinguistique

Dans son bref essai de 1959, Jakobson marque un tournant dans la théorie de la traduction. Il aborde la traduction comme un problème d'interprétation en démontrant que : „interpréter un élément sémiotique signifie le traduire en un autre élément (qui peut être un discours entier) et que par telle traduction l'élément interprété devient enrichi. “

La traduction comprend trois types d'interprétation d'un signe linguistique :

1/ la traduction intralinguistique,

2/ la traduction interlinguistique (ou traduction proprement dite)

3/la traduction intersémiotique ou transmutation.

La traduction intralinguistique a lieu à chaque fois quand un être humain reçoit un message verbal d'un autre être humain (Steiner, 1975, tr. it. 46). La traduction devient interlinguistique lorsqu'elle travaille sur les textes appartenant à deux systèmes linguistiques divers. Enfin, la traduction intersémiotique est une transformation entre deux ou plusieurs systèmes sémiotiques (cinéma, peinture, musique, livre).

Roman Jakobson écrit encore, dans son célèbre essai sur la traduction, que „les langues diffèrent essentiellement par ce

qu'elles doivent exprimer, et non pas par ce qu'elles peuvent exprimer" (1959, trad. it. 61). Un exemple en est la multitude de mots signifiant „la neige“ en langue esquimau, le nombre élevé de mots signifiant „chameau“ en arabe. (NERGAARD, Siri, 1995, p. 19-21)

Edmond Cary : La traduction dans le monde moderne, Genève, 1956, Les grands traducteurs français, Genève, 1963, Comment faut-il traduire, 1958, (1985, PUL, Lille, Introduction de M. Ballard).

Dans les années 1950 et 1960, à une époque où naissait la réflexion universitaire sur la traduction préparant le développement de la traductologie dans les années 1970, la pensée française en la matière fut très fortement marquée par un auteur d'origine russe, Edmond Cary, de son vrai nom Cyrille Znosko Borowsky, un interprète militant, mort dans un accident d'avion en 1966.

Edmond Cary fut, juste après Valéry Larbaud, qu'il admirait, le fondateur de la discipline qu'on allait appeler l'histoire de la traduction. Et Stelling-Michaud, l'historien administrateur de l'École de Genève, lui ouvrit les portes des publications de l'Université de Genève. Ainsi, Cary publia La traduction dans le monde moderne (1956), puis Les grands traducteurs français (1963).

Au-delà de la réflexion historique, Cary en vint à proposer une théorie complète de la traduction (Cary pourrait également figurer parmi les représentants des théories fonctionnalistes, voir chapitre IV/3). Rompant avec les théories linguistiques dominantes, pour ne pas dire seules existantes à l'époque, Cary fonde une théorie que l'on qualifiera plus tard de « théorie communicative axée sur le produit ».

Pour lui, la traduction est une discipline de communication, un art, et non une science ; il oppose donc la traduction à la « science » des linguistes.

Cary proposait une typologie des textes à traduire, des messages à communiquer et des exigences qui sont attachées à ce travail. Il a posé plusieurs questions importantes qui invitent les traducteurs à réfléchir sur leur activité :

"Que traduisez-vous ? On ne traduit pas de la même façon un classique et un roman policier."

"Où et quand traduisez-vous ? Chaque pays, chaque culture n'a pas la même attitude en face des divers mots, des parties du discours, de la syntaxe."

"Pour qui traduisez-vous ? Si le traducteur est appelé à bâtir une édition critique à l'usage d'un petit cercle de spécialistes, il travaillera dans un tout autre esprit que pour une édition commerciale."

Dans Comment faut-il traduire, un ouvrage dont l'origine était une série d'émissions radiophoniques et qui fut édité par Michel Ballard en 1985, il dit : "Traduit-on de la même plume Tacite, Tarzan ou Labiche ? Pareille question fait sourire. La réponse paraît évidente. Elle l'est, en effet, à condition que l'on admette la justesse du principe que nous avons énoncé selon lequel la traduction ne se réduit pas à une opération linguistique, mais que chaque genre possède ses règles propres. Si les critères linguistiques dominaient tous les genres ..., la traduction dans une langue donnée d'un texte d'une autre langue dépendrait par-dessus tout des rapports existant entre ces deux langues." (Cary, 1985 : 49)

Eugene Nida (1914-2011)

Conscient de la nécessité pour les traducteurs de disposer des meilleurs textes de base à partir desquels travailler, il dirige des projets importants concernant le Nouveau Testament grec et l'Ancien Testament hébreu. Ceux-ci donneront naissance au Greek New Testament de l'Alliance biblique universelle, principale édition du texte grec désormais utilisée par les biblistes et les traducteurs, et au Hebrew Old Testament Textual Project. Empruntant des concepts à la linguistique, aux études culturelles, aux sciences de la communication et à la

psychologie, Eugene Nida développe alors une approche pratique de la traduction qu'il a appelée « équivalence dynamique », dont l'objectif était de rendre la traduction claire et compréhensible autant que juste.

Nida est l'auteur qui a exercé une influence déterminante sur la discipline de traductologie (Translation Studies). Il est connu notamment en tant que traducteur de la Bible et linguiste s'occupant de problèmes pratiques liés à la traduction de la Bible dans les langues même très éloignée typologiquement et culturellement de l'hébreu et du grec. Dans son essai *Toward a Science of Translating* (1964) et *Linguistics and Ethnology in Translation-Problems* (1964), il aborde notamment les problèmes linguistiques que l'on peut rencontrer en traduisant la Bible, mais ces difficultés sont souvent liés aux différents contextes extralinguistiques (aux faits culturels différents) dans la société proche-orientale de la Bible et dans les sociétés africains contemporains p. ex au Cameroun ou au Congo. Mais il s'avère difficile de pouvoir généraliser p. ex. l'idée exprimée par Nida «qu'il y a des cas dans lesquels le traducteur doit expliciter les informations qui sont seulement implicites dans le message original.»

Dans son essai fondamental sur la traduction biblique *Toward a Science of Translating* (1964), Nida introduit deux concepts fondamentaux, ceux d'équivalence formelle et

d'équivalence dynamique. Il est évident qu'il attribue une valeur primordiale au sens communicatif, donc l'objectif est de créer un message claire et intelligible en n'importe quelle langue. „Traduire signifie produire en langue d'arrivée l'équivalence naturelle la plus proche du message de la langue de départ, d'abord en signifié, ensuite en style.“ (1964, 121, cité par NERGAARD, Siri, 1995, p. 29) Tous les types de traduction comportent 1/ une perte d'information 2/ un ajout d'information 3/ une déviation (modification) d'information, ce que l'on peut comprendre en adoptant une vision ethnolinguistique de la communication.

Le traducteur biblique a une tâche exégétique et non herméneutique, selon Nida ; son rôle n'est pas de transmettre la culture biblique (au lecteur contemporain), ma la valeur du message pour le mode actuel. Cela veut dire que la parole (de Dieu) doit devenir accessible à tout le monde. En quoi il est opposé à Henri Meschonnic qui n'est pas d'accord avec la division de Nida entre le „style“ et le „signifié“, qui ne sont pas deux entités d'un texte que l'on puisse dissocier, mais bien une seul entité qui doit être traduite en tant que telle. (NERGAARD, Siri, 1995, p. 30)

3/ Les approches sémiotiques - Peirce, Barthes, Greimas, Jacobson, Toury, Eco

La sémiotique est l'étude des signes et des systèmes de signification. Elle s'intéresse aux traits généraux qui caractérisent ces systèmes quelle que soit leur nature : verbale, picturale, plastique, musicale. Le terme "sémiotique" est perçu, en français, comme synonyme de "sémiologie", même si l'un se réfère à la tradition anglo-saxonne issue des travaux de Charles S. Peirce (1931), tandis que l'autre se rattache à la tradition francophone et française avec Ferdinand de Saussure, Roland Barthes (1964) et A. J. Greimas (1966). Le principe de base des deux traditions est qu'une comparaison des systèmes de signification peut contribuer à une meilleure compréhension du sens en général.

Jacobson avait défini trois types de traduction : intralinguistique, interlinguistique et intersémiotique.

La traduction intralinguistique est "l'interprétation de signes verbaux par le biais d'autres signes de même langage".

La traduction interlinguistique est "l'interprétation de signes verbaux par le biais de signes d'autres langues".

La traduction intersémiotique est "l'interprétation de signes verbaux par le biais de signes issus de systèmes de signification non verbaux".

Seul le deuxième type est considéré par Jacobson comme de la "traduction à proprement parler". Mais afin de préserver la cohérence générale de l'approche sémiotique de la traduction, Toury (1986) propose de modifier la typologie jacobsonienne en deux grands volets : d'une part, la traduction "intra sémiotique" qui porterait sur tous les types de traduction à l'intérieur de n'importe quel système de signification ; et d'autre part, la traduction "intersémiotique" qui serait subdivisée en traduction "interlinguistique" et en traduction "intralinguistique" (p. ex. la paraphrase).

La sémiotique textuelle offre des outils conceptuels intéressants pour traiter ces formes innovantes de signification. Le traducteur peut tirer profit notamment des distinctions suivantes :

1) La distinction entre le "texte", le "cotexte" et le "contexte" : le premier désigne les signes verbaux à traduire ; le deuxième, l'environnement immédiat de ces signes ; le troisième, l'arrière-plan socioculturel dans lequel s'inscrit l'ensemble.

2) La distinction entre "l'histoire", "l'intrigue" et le "discours" : le premier désigne les éléments du récit (ou fable) ; le deuxième, la

chronologie et l'arrangement des séquences (ou des événements) ; le troisième, la manière d'organiser verbalement le récit et les événements.

3) La distinction entre le "genre", le "type" et le "prototype" ; le premier désigne la catégorie générale à laquelle renvoie le texte (la traduction audiovisuelle p. ex.) ; le deuxième, la nature précise du texte à traduire (texte argumentatif, informatif, etc.) ; le troisième, le "modèle" qui sert de référence implicite au texte (Molière pour les textes de théâtre, autre genre intersémiotique).

L'approche sémiotique offre l'avantage de pouvoir traiter plusieurs "mondes" avec des outils conceptuels appropriés. Son intérêt réside dans l'élargissement de perspective qu'elle permet au traducteur en intégrant des signes issus de systèmes variés.

4/ L'approche textuelle - Robert Larose

L'approche textuelle part du postulat que tout discours peut être "mis en texte". Qu'il s'agisse d'une interaction orale ou écrite, le résultat est le même : c'est un "texte" qui possède des caractéristiques propres et un sens précis. Il en découle que toute traduction est censée être précédée d'une analyse textuelle, au moins au niveau typologique, pour assurer la validité de la compréhension, et donc de l'interprétation qui

s'ensuit. Mais il existe plusieurs perspectives d'étude du "texte", ce qui rend l'analyse traductologique compliquée :

- 1) Le type de texte détermine la nature et les modalités de la traduction ;
- 2) La fonction envisagée pour le texte détermine la traduction ;
- 3) La finalité du texte détermine la traduction ;
- 4) Le sens du texte détermine la traduction ;
- 5) Le contexte ou le cadre du texte détermine la traduction ;
- 6) L'idéologie du texte détermine la traduction.

En raison de la multiplicité des points de vue et de la diversité des perspectives textuelles, plusieurs traductologues se sont orientés vers une approche plus spécifiquement discursive de la traduction. L'analyse du discours offre un cadre d'étude plus rigoureux pour aborder les problèmes de traduction. Du point de vue de la linguistique, le terme "discours" recouvre non seulement la structure et l'organisation des productions langagières, les relations et les différences entre les séquences, mais aussi l'interprétation de ces séquences et la dimension sociale des interactions.

Dans cette perspective, Jean Delisle (1980) a proposé une méthode de traduction fondée sur l'analyse du discours, mais il s'est intéressé uniquement aux "textes pragmatiques" qu'il

définit ainsi : "Les écrits servant essentiellement à véhiculer une information et dont l'aspect littéraire n'est pas dominant."

À travers l'analyse du discours, Delisle vise l'autonomisation de la traduction et l'institution d'une théorie "textologique" centrée sur la dynamique traductionnelle, donc sur l'analyse du "processus cognitif de l'opération".

Du point de vue traductologique, l'analyse du discours permet en effet de se focaliser sur le "sens" en abordant deux niveaux principaux : le niveau du "genre" (cadres d'expressions linguistique et littéraire propres à une langue, p. ex. le "genre" "lettre de motivation", "roman policier" etc.), et le niveau du "texte" (des unités rhétoriques composées de séquences reliées et complémentaires : phrases, paragraphes).

C'est d'autant plus important qu'il existe des phénomènes textuels tels que l'intertextualité qui concerne les liens implicites ou explicites entre les textes, tels que la reprise, la parodie, la pastiche ou la citation. Le traducteur doit savoir reconnaître ces liens afin de ne pas traduire prosaïquement par exemple un vers célèbre de poésie.

Il est aussi important que le traducteur ait une sensibilité sociolinguistique, en particulier en ce qui concerne les formules de politesse selon les contextes et selon les cultures.

Dans les domaines de spécialité, l'analyse du discours sert à montrer le marquage culturel de la terminologie. Aussi les métaphores apparaissent comme des marqueurs de visions culturelles différentes par excellence.

5/ Les approches poétologiques - Baudelaire, Paul Valéry, Efim Etkind, Meschonnic

La poétique est l'étude de l'art littéraire en tant que création verbale. Ainsi, Tzvetan Todorov distingue trois grandes familles de théories de la poésie dans la tradition occidentale : le premier courant développe une conception rhétorique qui considère la poésie comme un ornement du discours, un "plus" ajouté au langage ordinaire ; le deuxième courant conçoit la poésie comme l'inverse du langage ordinaire, un moyen de communiquer ce que celui-ci ne saurait traduire ; le troisième met l'accent sur le jeu du langage poétique qui attire l'attention sur lui-même en tant que création davantage que sur le sens qu'il véhicule.

Dans cette perspective, la traduction de la poésie occupe une place centrale. Ainsi, dans *Un Art en crise* (1982), Efim Etkind estime que la traduction poétique passe par une crise profonde dont il essaie de comprendre les causes. Ce sont selon lui notamment la rationalisation systématique de l'original (ce qui est caractéristique de l'approche française dans la traduction de

la poésie), ensuite la défonctionnalisation (due à un nombre trop élevé de traduction publiée : les traducteurs traduisent parce qu'ils veulent publier des traductions à tout prix, et ainsi, ils ne font qu'augmenter la masse des versions sans fonction sociale). Etkind regrette aussi l'absence d'une véritable critique susceptible de juger les traductions réalisées.

Selon Etkind, il existe en matière de traduction poétique, deux grands courants représentés par deux poètes majeurs de la littérature française : Charles Baudelaire (1821-1867) et Paul Valéry (1871-1945).

Pour Baudelaire, il n'est pas possible de traduire la poésie autrement que par la prose rimée. À l'inverse, pour Valéry, il ne suffit pas de traduire le sens poétique : il faut tenter de rendre la forme jusque dans la prosodie. "S'agissant de poésie, la fidélité restreinte au sens est une manière de trahison. Un poème au sens moderne doit créer l'illusion d'une composition indissoluble de sons et de sens."

Etkind se place résolument du côté de Valéry.

6/ Les approches idéologiques - Andrei Fedorov, Antoine Berman, Henri Meschonnic

L'idéologie est un ensemble d'idées orientées vers l'action politique. L'approche idéologique a connu un essor important

dans le sillage du courant culturaliste, qui a mis les études sur les rapports de pouvoir au centre de ses préoccupations. Le domaine de la traduction a été maintes fois analysé suivant le paradigme idéologique. Plusieurs questions ont été posées : la traduction est-elle motivée idéologiquement ? Comment faire la différence entre "idéologie" et "culture" dans une traduction ? Comment séparer notre vision du monde de l'idéologie qui peut contaminer la traduction ?

Dans les réponses à ces questions apparaissent des considérations hétérogènes concernant des aspects différents, dont 1) la censure des traductions, 2) l'impérialisme culturel, 3) le colonialisme européen.

Les approches idéologiques apparaissent elles-mêmes comme marquées par l'idéologie. Antoine Berman fait par exemple distinction entre les traductions "ethnocentriques", qui mettent en avant le point de vue de la langue cible, et les traductions "hypertextuelles", qui privilégient les liens implicites entre les textes des différentes cultures.

André Lefevere (1992) écrit : "Lorsque les considérations linguistiques entrent en conflit avec des considérations d'ordre idéologique ou poétologiques, ces dernières ont tendance à l'emporter." Lefevere pensait notamment à la censure des œuvres "osées" dans certaines cultures.

Louis Kelly (1979) montre qu'il est possible de réinterpréter toute l'histoire de la traduction en adoptant un point de vue idéologique ou politique. L'auteur prend comme l'exemple le passage de la traduction à dominante "littérale" au Moyen Âge vers un mode de traduction plus "libre" à partir de la Renaissance. Dans le même état d'esprit, il ne semble pas étonnant que les traductions de l'époque romantique soient "romanticisées" ni que les traductions de l'époque communiste soient "révisées" selon les dogmes du communisme.

Certains théoriciens occidentaux ont été également critiqués pour leur approche de la traduction qui se voulait "objective" et "neutre" alors qu'elle dissimulait une dimension idéologique latente. C'est le cas d'Eugene Nida, promoteur du concept d'équivalence dynamique, qui a été accusé par Henri Meschonnic (1986) de "pseudo-pragmatisme" et par Edwin Gentzler (1993) de cacher son côté "protestant" derrière son approche linguistique.

7/ L'approche herméneutique - Friedrich von Schleiermacher, George Steine

Le mot "herméneutique" signifie à l'origine "comprendre, expliquer" (du grec), mais il a fini par désigner un courant et une méthode d'interprétation initiée par les auteurs romantiques

allemands. Le principal promoteur de cette méthode dans le domaine de la traduction est Friedrich Schleiermacher (1767-1834). Pour lui, la traduction doit être fondée sur un processus de compréhension de type emphatique, dans lequel l'interprétant se projette dans le contexte concerné et s' imagine à la place de l'auteur pour essayer de ressentir ce qu'il a senti et réfléchir comme lui. Le traducteur est invité à aborder le texte source de façon subjective et à adopter un point de vue interne pour être le plus proche possible de la "source". La métaphore-clé du courant herméneutique pourrait être "se mettre dans la peau de l'auteur".

L'herméneutique traductionnelle selon George Steiner

Dans *After Babel* (1975), George Steiner affirme que "comprendre, c'est traduire". C'est d'ailleurs le titre du premier chapitre de son livre. Le sous-titre de la traduction française du livre rend suffisamment compte de son programme philosophique : *Une Poétique du dire et de la traduction*. Pour mesurer la difficulté de l'interprétation en traduction, Steiner rappelle quelques évidences : "il n'est pas deux lectures, pas deux traductions identiques" ; "le travail de traduction est constant, toujours approximatif" ; " tout modèle de

communication est en même temps un modèle de traduction". Pour Steiner, les trois champs conceptuels que sont la traduction, le langage et la communication sont étroitement liés. Mais Steiner refuse la linguistique pour l'étude de la traduction à cause de son stade d'évolution encore peu avancé - "la linguistique est encore au stade des hypothèses mal formées en ce qui concerne les questions essentielles". C'est pourquoi Steiner propose son parcours herméneutique en quatre phases qui vise la "bonne traduction" et offre l'avantage de proposer un modèle dynamique.

Dans la première phase herméneutique, celle "d'un élan de confiance", le traducteur "se soumet" au texte source et lui "fait confiance" en se disant qu'il doit bien "signifier" quelque chose, malgré son caractère totalement "étranger" de prime abord. S'il ne place pas sa foi dans le texte, il ne pourra pas le traduire ou bien fera des traductions littérales et indigestes.

La deuxième phase est celle de "l'agression". Le traducteur s'attaque au texte, "fait une incursion" (envahissement, intrusion) pour extraire le sens qui l'intéresse. Il n'est plus dans une position passive mais active et conquérante.

La troisième phase est celle de "l'incorporation". Elle est encore plus agressive que la précédente, car le traducteur rentre chez lui - dans sa tribu - avec le butin conquis (= le sens qu'il a bien voulu extraire et emporter dans sa langue). Si le traducteur

s'arrête à cette étape, il produira des "traductions assimilatrices" qui gomment toute trace de l'origine étrangère.

La quatrième phase est celle de la "restitution" : ici, le traducteur retrouve la paix intérieure et recherche la fidélité au texte en se faisant exégète. Il rétablit l'équilibre des forces entre la source et la cible. Il "restitue" ce qu'il avait volé, répare ce qu'il avait détruit, par souci éthique.

Les deux phases centrales du processus, "l'agression" et "l'incorporation" ne laissent aucun doute quant au caractère conquérant de la traduction ni quant à la violence exacerbée qui l'accompagne. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs si le livre de Steiner a ouvert la voie aux études idéologiques sur la traduction, notamment de la traduction comme reflet de l'impérialisme et du colonialisme.

IV. Les théories de la traduction (GUIDÈRE, 2010)

À côté des approches qui désignent une orientation générale des études à partir d'un point de vue disciplinaire particulier (linguistique, sémiotique, pragmatique, communicationnel...), on trouve un certain nombre de théories spécifiques à la traduction. Les théories de la traduction sont des constructions conceptuelles qui servent à décrire, à expliquer ou à modéliser

le texte traduit ou le processus de traduction. Même si elles peuvent s'inspirer des cadres conceptuels existants, elles présentent la particularité d'être exclusives, c'est-à-dire de proposer une réflexion centrée uniquement sur la traduction. Tandis que les approches de la traduction tendent à rattacher la traduction à des disciplines instituées, ces théories veulent renforcer l'autonomie et l'indépendance de la traductologie. Il n'en demeure pas moins que la nature même de la traduction fait de cette discipline (traductologie) le champ des études interdisciplinaires.

1/ La théorie interprétative

La théorie interprétative de la traduction est connue sous la dénomination de «l'École de Paris» parce qu'elle a été développée au sein de l'École supérieure d'interprète et de traducteurs (ESIT, Paris, fondée en 1957). On doit cette théorie essentiellement à Danica Seleskovitch (1921-2001) et Marianne Lederer, mais elle compte aujourd'hui de nombreux adeptes et promoteurs en particulier dans le monde francophone.

À l'origine de cette théorie se trouve la pratique professionnelle de Danica Seleskovitch, qui s'est appuyée sur son expérience en tant qu'interprète de conférence pour mettre au point un modèle de traduction en trois temps : interprétation, déverbalisation, réexpression.

Ce modèle emprunte ses postulats théoriques aussi bien à la psychologie qu'aux sciences cognitives de son époque, avec un intérêt particulier pour le processus mental de la traduction. La préoccupation centrale de la théorie interprétative est la question du «sens». Celui-ci est de nature non verbale parce qu'il concerne aussi bien ce que le locuteur a dit (l'explicite) que ce qu'il a tu (l'implicite). Pour saisir ce «sens», le traducteur doit posséder un «bagage cognitif» qui englobe la connaissance du monde, la saisie du contexte et la compréhension du vouloirdire de l'auteur. À défaut de posséder ce bagage, le traducteur sera confronté au problème de l'ambiguïté et de la multiplicité des interprétations, lequel problème risque de paralyser son élan de traduction.

Pour Danica Seleskovitch, il s'agit avant tout d'un questionnement de la perception : la perception de l'outil linguistique (interne) et la perception de la réalité (externe). Cela signifie que le processus de traduction n'est pas direct, mais pas nécessairement par une étape intermédiaire, celle du sens qu'il faut déverbaliser. C'est un processus dynamique de compréhension puis de réexpression des idées.

Dans la lignée de Seleskovitch, Jean Delisle (1980) a formulé une version plus détaillée et plus didactique de la théorie interprétative de la traduction, en ayant recours à l'analyse du discours et à la linguistique textuelle. Il a étudié en particulier l'étape de conceptualisation dans le processus de transfert

interlinguistique. Pour lui, le processus de traduction se déploie en trois phases.

D'abord, la phase de compréhension qui consiste à décoder le texte source en analysant les relations sémantiques entre les mots et en déterminant le contenu conceptuel par le biais du contexte.

Ensuite, la phase de reformulation, qui implique la re-verbalisation des concepts du texte source dans une autre langue, en ayant recours au raisonnement et aux associations d'idées.

Enfin, la phase de vérification, qui vise à valider les choix faits par le traducteur en procédant à une analyse qualitative des équivalents, à la manière d'une rétro-traduction.

À partir de ces postulats, Lederer (1994 : 11) résume les principaux acquis de la théorie interprétative de la traduction : « la théorie interprétative ... a établi que le processus de traduction consistait à comprendre le texte original, à déverbaliser sa forme linguistique et à exprimer dans une autre langue les idées comprises et les sentiments ressentis. »

L'originalité de la théorie interprétative réside principalement dans la seconde phase, celle de déverbalisation.

Ce modèle remet en cause les approches traditionnelles fondées sur la distinction d'une étape de compréhension dans la

langue source, à laquelle succède une étape d'expression dans la langue cible.

Cette distinction (mots, phrases, textes) amène l'École de Paris à distinguer deux types de traduction : «J'englobe sous l'appellation traduction linguistique la traduction de mots et la traduction de phrases hors contexte, et je dénomme traduction interprétative, ou traduction tout court, la traduction des textes » (Lederer, 1994 : 15).

Pour Marianne Lederer, la véritable traduction n'est concevable que par rapport aux textes, c'est-à-dire dans le cadre d'un discours et en fonction d'un contexte : «La traduction interprétative est une traduction par équivalences, la traduction linguistique est une traduction par correspondances. La différence essentielle entre équivalences et correspondances est que les premières s'établissent entre textes, les secondes entre des éléments linguistiques » (Lederer, 1994 : 51).

Ces précisions terminologiques constituent un aspect essentiel de la théorie interprétative de la traduction. L'École de Paris définit rigoureusement les outils conceptuels qui lui permettent de penser le processus de traduction : le sens et le vouloir-dire occupent une place centrale dans son modèle : «Le sens d'une phrase c'est ce qu'un auteur veut délibérément exprimer, ce n'est pas la raison pour laquelle il parle, les causes ou les conséquences de qu'il dit » (Seleskovitch).

2/ La théorie du skopos et d'autres approches fonctionnalistes

a) Les approches fonctionnalistes - survol historique et la théorie du skopos **NORD, Christiane : La traduction : une activité ciblée, 2008, p. 15-26)**

Les approches fonctionnalistes de la traduction ne datent pas d'hier. Au cours de l'Histoire, on trouve des traducteurs, pour la plupart de textes littéraires ou de la Bible, qui ont affirmé que la traduction était fonction de la situation. Néanmoins, le concept de bonne traduction était souvent associé à une fidélité mot-à-mot au texte source, bien que le résultat ne soit pas toujours conforme à la finalité recherchée. Cicéron (106-43 av. J.-C.) explique ainsi le dilemme :

J'ai en effet traduit, des plus éloquents des Attiques, Eschine et Démosthène, les deux discours les plus célèbres ; et je les ai traduits non en interprète, mais en orateur, avec la même présentation des idées et des figures, en adaptant les mots à notre propre langue. Pour ceux-ci je n'ai pas jugé nécessaire de les rendre mot pour mot, mais j'ai conservé dans son entier le genre des expressions et leur valeur. Je n'ai pas cru en effet que je dusse en rendre au lecteur le nombre, mais en quelque sorte le poids. (Cicéron, L'Orateur. Du meilleur genre d'orateur. Paris, 1964, p. 114)

De nombreux traducteurs de la Bible sont d'avis que le processus de traduction doit comprendre les deux démarches :

d'une part, la reproduction fidèle des caractéristiques formelles du texte source et, de l'autre, l'adéquation aux lecteurs cibles. St Jérôme (348-420) et Martin Luther (1483-1546) estimaient que, pour certains passages de la Bible, le traducteur doit reproduire « jusqu'à l'ordre des mots » (St Jérôme, Lettre à Pammachius, lettre 48.21) ou s'en tenir « à la lettre » (Luther, Épître sur l'Art de Traduire et l'Intercession des Saints, 1530 – traduction fr. de Bosc, 1964). Pour d'autres passages, en revanche, il importait davantage de « rendre le sens » (St Jérôme) ou d'adapter le texte aux besoins et aux attentes des lecteurs cibles.

Que l'approche de Nida ait été accueillie à partir des implications linguistiques correspond à un contexte historique. Pendant les années 1950 et 1960, la linguistique représentait sans doute la discipline humaniste dominante. Les toutes premières expériences dans le domaine de la traduction automatique devaient nécessairement puiser dans les représentations contrastives des langues.

Dans un même temps, la linguistique structurale, s'appuyant sur l'idée du langage comme code et sur le concept des universaux du langage, avait encouragé l'illusion que le langage – et la traduction en tant qu'opération linguistique – pourrait faire l'objet de recherches strictement scientifiques, comme tout autre objet dans le domaine des sciences naturelles. La traduction

avait jusqu'alors été considérée comme un art ou une pratique professionnelle ; désormais, les traductologues se réjouissaient de voir leur domaine d'activité reconnu comme une science et admis dans le cercle restreint des recherches universitaires sous l'égide de la linguistique appliquée. C'est ainsi que, à cette époque, de nombreuses définitions de la traduction soulignent cet aspect linguistique :

La traduction peut se définir comme suit : le remplacement des éléments textuels dans une langue (langue source) par des éléments équivalents dans une autre langue (langue cible) (Catford, 1965 : 20).

Toutes ces approches linguistiques ne voyaient dans la traduction qu'une opération de transcodage. Au début des années 1970, grâce à une vision plus pragmatique, l'attention s'est déplacée du mot et de la phrase comme unité de traduction vers le texte, sans que toutefois l'orientation fondamentalement linguistique n'en soit modifiée. L'idée d'équivalence comme concept fondamental voire constitutif de la traduction n'a jamais vraiment été mise en question. Par exemple, pour Wilss :

La traduction part d'un texte en langue source pour mener à la production d'un texte en langue cible qui en soit l'équivalent le plus proche possible et qui présuppose une compréhension du contenu et du style du texte d'origine (Wolfram Wills, *Übersetzungswissenschaft. Probleme und Methoden*, Tübingen, 1977 : 70)

Les approches linguistiques fondées sur l'idée d'équivalence se concentraient donc sur le texte source, dont les caractéristiques devaient être préservées dans le texte cible.

De telles définitions étaient normatives. Elles présupposaient que tout texte cible qui ne saurait avoir un lien d'équivalence le plus proche possible ne serait pas une traduction. De nombreux chercheurs sont toujours de cet avis, bien que certains aient reconnu qu'il peut y avoir des cas de non-équivalence en traduction à cause des différences pragmatiques entre les cultures source et cible.

Les partisans de l'approche basée sur l'équivalence ont tendance à accepter plus facilement des procédures de traduction non-littérales dans le cas des textes pragmatiques (mode d'emploi, textes publicitaires) que pour les textes littéraires. Il existe ainsi de normes diverses, voire contradictoires, pour la traduction de différents genres ou types de textes, ce qui rend l'approche basée sur l'équivalence plutôt ambiguë.

Ceci pourrait expliquer pourquoi certains traductologues, dans les institutions de formation de traducteurs, ont commencé à privilégier l'approche fonctionnaliste par rapport aux approches basées sur l'équivalence.

b) La théorie du skopos (Guidère, 2010)

Les aspects fondamentaux de la théorie du skopos

Le mot grec skopos signifie la visée, le but ou la finalité (cf. lo scopo en italien). Il est employé en traductologie pour désigner la théorie initiée en Allemagne par Hans Vermeer à la fin des années 1970. Parmi ses promoteurs, on trouve également Christiane Nord (1988) et Margaret Ammann (1990). Du point de vue conceptuel, la théorie du skopos s'inscrit dans le même cadre épistémologique que la théorie actionnelle de la traduction, en ce sens qu'elle s'intéresse avant tout aux textes pragmatiques et à leurs fonctions dans la culture cible. La traduction est envisagée comme une activité humaine particulière (le transfert symbolique), ayant une finalité précise et un produit final qui lui est spécifique (le translatum).

Vermeer (1978) est parti du postulat que les méthodes et les stratégies de traduction sont déterminées essentiellement par le but ou la finalité du texte à traduire. La traduction se fait, en conséquence, en fonction du skopos. D'où le qualificatif de fonctionnelle attribué à cette théorie. Mais il ne s'agit pas de la fonction assignée par l'auteur du texte source ; bien au contraire, il s'agit d'une fonction prospective rattachée au texte cible et qui dépend du commanditaire de la traduction (du client). C'est le client qui fixe un but au traducteur en fonction de ses besoins et de sa stratégie de communication.

Pourtant, cela ne se fait pas en dehors de tout cadre méthodologique. Le traducteur doit respecter deux règles principales. D'une part, la règle de cohérence (intratextuelle) qui stipule que le texte cible (translatum) doit être suffisamment cohérente en interne pour être correctement appréhendé (compris) par le public cible, comme une partie de son monde de référence. D'autre part la règle de fidélité (cohérence intertextuelle) qui stipule que le texte cible doit maintenir un lien suffisant avec le texte source pour ne pas paraître comme une traduction trop libre.

Grâce à l'influence de Katharina Reiss (1984), Vermeer a précisé sa théorie en élargissant son cadre d'étude pour englober des cas spécifiques qui n'étaient pas pris en compte jusque-là. Il a intégré par exemple la problématique de typologie textuelle de Reiss. Si le traducteur parvient à rattacher le texte source à un type textuel ou à un genre discursif, cela l'aidera à mieux résoudre les problèmes qui se poseront à lui dans le processus de traduction. Vermeer prend en considération les types de textes définis par K. Reiss (informatifs, expressifs, opérationnels) pour mieux préciser les fonctions qu'il convient de préserver lors du transfert. Ainsi, le texte source est désormais conçu comme une offre d'information fait par un producteur en langue A à l'attention d'un récepteur de la même culture. La traduction est envisagée comme une offre secondaire d'information, puisqu'elle est censée transmettre plus ou moins

la même information, mais à des récepteurs de langue et de culture différentes. Dans cette optique, la sélection des informations et le but de la communication ne sont pas fixés au hasard ; ils dépendent des besoins et des attentes des récepteurs ciblés dans la culture d'accueil. C'est le skopos du texte.

Ce skopos peut être identique ou différent entre les deux langues concernées : s'il demeure identique, Vermeer et Reiss parlent de permanence fonctionnelle ; s'il varie, ils parlent de variance fonctionnelle. Dans un cas, le principe de la traduction est la cohérence intertextuelle, dans l'autre, l'adéquation au skopos.

La nouveauté de l'approche consiste dans le fait qu'elle laisse au traducteur le soin de décider quel statut accorder au texte source. En fonction du skopos, l'original peut être un simple point de départ pour une adaptation ou bien un modèle à transposer fidèlement. Cela signifie qu'un même texte peut avoir plusieurs traductions acceptables parce que chacune répond à un skopos particulier. Le skopos est le critère d'évaluation, et sans skopos, il n'est point de traduction valide.

Cette position extrême a été critiquée parce qu'elle rompt le lien originel existant entre le texte source et le texte cible au profit exclusif de la relation translatum (texte cible) – skopos (finalité). Mary Snell-Hornby (Université de Vienne en Autriche,

1990 : 84) estime que les textes littéraires – contrairement aux textes pragmatiques – ne peuvent pas être traduits seulement en fonction du skopos : selon elle, la fonction de la littérature dépasse largement le cadre pragmatique délimité par Vermeer et Reiss.

Peter Newmark (1916-2011, professeur britannique de traductologie, l'université de Surrey) (1991 : 106) critique la simplification excessive du processus de traduction et la mise en relief du skopos au détriment du sens en général.

Andrew Chesterman (1994 : 153) fait remarquer que la focalisation sur le skopos peut conduire à des choix inappropriés sur d'autres plans : le traducteur peut forcer ses choix lexicaux, syntaxique ou stylistiques, uniquement pour coller à son skopos.

Malgré ces quelques critiques, la théorie de Vermeer demeure l'un des cadres conceptuels les plus cohérents et les plus influents de la traductologie.

3/ La théorie de l'action

(Justa Holz-Mänttari) (GUIDÈRE, 2010)

La théorie actionnelle de la traduction a été développée en Allemagne par Justa Holz-Mänttari, traductrice professionnelle allemande vivant en Finlande (Translatorisches Handeln:

Theorie une Methode, Helsinki, 1984). Dans le cadre de cette théorie, la traduction est envisagée avant tout comme un processus de communication interculturelle visant à produire des textes appropriés à des situations spécifiques et à des contextes professionnels. Elle est considérée de ce fait comme un simple outil d'interaction entre des experts et des clients.

Pour développer cette conception toute pragmatique de la traduction, Holz-Mäntäri s'est appuyée sur la théorie de l'action et, dans une large mesure, sur la théorie de la communication. Elle a pu ainsi mettre en évidence les difficultés culturelles que le traducteur doit surmonter lorsqu'il intervient dans certains contextes professionnels.

L'objectif premier de la théorie actionnelle est de promouvoir une traduction fonctionnelle permettant de réduire les obstacles culturels qui empêchent la communication de se faire de façon efficace. Pour y parvenir, Holz-Mäntäri (1984 : 139) préconise tout d'abord une analyse minimale du texte source qui se limite à la construction et la fonction. Pour elle, le texte source est un simple outil pour la mise en oeuvre des fonctions de la communication interculturelle. Il n'a pas de valeur intrinsèque et est totalement tributaire de l'objectif communicationnel que se fixe le traducteur. La principale préoccupation du traducteur est le message qui doit être transmis au client. Avant de décider de l'équivalence à employer, le traducteur doit penser le message

dans la culture cible et évaluer à quel point le thème est acceptable dans le contexte culturel visé.

Ainsi par exemple, la théorie actionnelle de la traduction préconise le remplacement d'éléments culturels du texte source par d'autres éléments plus appropriés à la culture cible, même s'ils paraissent éloignés des éléments originaux. L'essentiel est de parvenir au même but recherché dans le cadre de la communication interculturelle. C'est l'action seule qui détermine, en définitive, la nature et les modalités de la traduction.

Le traducteur apparaît comme un chaînon principal qui relie l'émetteur original du message à son récepteur final. Il est l'interlocuteur privilégié du client, envers lequel il a d'ailleurs une responsabilité éthique majeure. Holz-Mänttari (1986 : 363) explique longuement les qualités professionnelles requises et les éléments de formation nécessaires pour développer ces qualités.

Ainsi conçue, la théorie actionnelle de la traduction est un simple cadre de production des textes professionnels en mode multilingue. L'action du traducteur est définie en référence à sa fonction et à son but. Le texte source est envisagé comme un contenant de composants communicationnels, et le produit final est évalué en référence au critère de la fonctionnalité. Un cahier de charges (la consigne de la traduction) précis définit les spécifications du produit qu'est la traduction finale : il précise le

but de la communication, le mode de réalisation, la rémunération prévue, les délais imposés, etc.

La fonction détermine alors l'ensemble du travail du traducteur qui doit prendre en compte les besoins humains dans la situation de communication visée et les rôles sociaux dans la culture d'arrivée. Holz-Mänttari (1984 : 17) distingue au moins sept rôles en fonction des situations : l'initiateur de la traduction, le commanditaire, le producteur du texte source, le traducteur, l'apporteur du texte cible, le récepteur final, le diffuseur.

Dans la succession de ces rôles, le traducteur est considéré comme un simple «transmetteur de messages» : il doit produire une communication particulière, à un moment donné et suivant un but précis. Mais il doit aussi agir en tant qu'expert en interculturalité en conseillant le client commanditaire et, au besoin, en négociant avec lui le meilleur moyen d'atteindre son but.

Selon Holz-Mänttari, le traducteur doit prendre toutes les mesures qu'il juge utiles pour surmonter les obstacles culturels qui empêchent d'atteindre le but recherché. De plus, il doit négocier avec le commanditaire le moment opportun ainsi que les conditions les plus favorables pour diffuser sa traduction. Bref, le traducteur est responsable du succès comme de l'échec de la communication dans la culture cible.

Cette théorie un peu radicale a été critiquée par plusieurs traductologues, y compris par les tenants de l'approche fonctionnelle comme Christiane Nord (Text Analysis in Translation, Amsterdam/ Atlanta, 1991 : 28). Ils lui reproche notamment de ne pas prendre en compte le fait qu'en réalité, le traducteur ne peut pas toujours décider de tout (il doit prendre de telles décisions qui soient conformes à la loyauté au client).

4/ La théorie du jeu (GUIDÈRE, 2010)

La théorie du jeu a été mise au point par le mathématicien John von Neumann pour décrire les relations d'intérêt conflictuelles qui ont un fondement rationnel. L'idée est de trouver la meilleure stratégie d'action dans une situation donnée, afin d'optimiser les gains et de minimiser les pertes : c'est la « stratégie minimax ». Cette théorie a été successivement appliquée à divers champs d'activité humaine, dont l'activité de traduction.

C'est l'idée d'optimisation qui a retenu l'attention des traductologues : comment aider le traducteur à optimiser le processus de décision sans perdre trop de temps ? Jiří Levý (1967) estime que la théorie du jeu peut y contribuer : «La théorie de la traduction a tendance à être normative : elle vise à apprendre aux traducteurs les solutions optimales. Mais le travail

effectif du traducteur est pragmatique. Le traducteur a recours à la solution qui offre le maximum d'effet pour un minimum d'effort déployé. Le traducteur recourt intuitivement à la stratégie minimax. »

Levy définit la traduction comme une situation dans laquelle le traducteur choisit parmi les instructions, c'est-à-dire des choix sémantiques et syntaxiques possibles afin d'atteindre la solution optimale.

Gorlée (1993) adopte la même approche mais en partant des postulats théoriques différents. S'inspirant de la notion de jeu de langage élaborée par Ludwig Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*, elle entreprend l'étude de ce qu'elle appelle le «jeu de la traduction». La traduction est comparée à un puzzle puis à un jeu d'échecs : «Le jeu de la traduction est un jeu de décision personnelle fondé sur des choix rationnels et réglés entre des solutions alternatives » (Gorlée, 1993 : 73).

La comparaison avec le jeu se justifie, selon Gorlée, par le fait qu'un jeu a toujours pour but de trouver la solution la plus adéquate en fonction de règles instituées pour le jeu en question. Ce rapprochement permet de mettre en lumière la dimension générique de la traduction. Comme le jeu, la traduction présente une part d'imprécision qui possède à la fois des avantages et des inconvénients. Par exemple, l'analogie

avec le jeu d'échecs permet de mettre en parallèle les règles qui le régissent avec celles qui déterminent le langage. Mais en traduction, il ne s'agit pas de gagner ni de perdre au jeu, mais de réussir ou d'échouer à trouver la solution optimale (Gorlée 1993 : 75).

La théorie du jeu ne prend pas en considération les facteurs émotionnels, psychologiques et idéologiques qui peuvent interférer dans le processus de traduction, en particulier pour certains types de textes. Elle ne prend pas non plus en compte les lacunes de formation et d'information qui peuvent affecter le traducteur ou le texte. Il s'agit d'une approche formelle et idéalisée de la traduction qui ne tient pas en compte des contraintes, parfois aléatoires, de la réalité professionnelle.

Par ailleurs, ce qui rend problématique l'application de la théorie du jeu à la traduction, c'est l'absence de la dimension ludique dans la traduction.

Mathieu Guidère estime que si l'objectif de la traduction selon la théorie du jeu est de rechercher systématiquement la solution optimale, il est plus pertinent de restreindre cette approche à la traduction pragmatique (soit de textes informatifs, scientifiques ou techniques). Enfin, Mathieu Guidère ajoute que le concept central de stratégie n'est pas applicable tel quel à la traduction parce que le traducteur ne maîtrise pas la totalité du

processus de traduction. Par exemple, il n'est pas l'auteur du texte source, et ce contenu original lui échappe totalement.

Le traducteur n'est pas non plus récepteur du texte traduit et l'interprétation de la traduction lui échappe en grande partie puisque chaque public se l'approprie à sa manière et suivant sa culture. Tout cela fait qu'il ne peut pas fixer une stratégie globale et l'appliquer rigoureusement, sans tenir compte des paramètres influents dans le système d'accueil.

5/ La théorie du polysystème (GUIDÈRE, 2010)

La théorie du polysystème désigne le cadre conceptuel développé dans les années 1970-1980 par Itamar Even-Zohar (1939, Tel Aviv, de langue maternelle hébraïque). Il est parti du concept de système initié par les formalistes russes tel que Tynjanov (1929) et l'a appliqué à l'étude de la littérature considérée comme un système de système, l'objectif étant d'analyser et de décrire le fonctionnement et l'évolution des systèmes littéraires en prenant comme exemple la littérature traduite en hébreu.

Par polysystème, Even-Zohar (1990) désigne un ensemble hétérogène et hiérarchisé de systèmes qui interagissent de façon dynamique au sein d'un système englobant (le

polysystème). Ainsi, la littérature traduite ne serait qu'un niveau parmi d'autres au sein du système littéraire, lequel est inclus dans le système artistique en général, mais ce dernier fait également partie intégrante du système religieux ou encore politique. Bref, il s'agit d'un polysystème ayant des racines socioculturelles.

Au sein de ce polysystème, l'idée centrale est celle de la concurrence qui existe entre les différents niveaux ou strates de système. Il y a ainsi une tension permanente entre le centre et la périphérie du système, c'est-à-dire entre les genres littéraires dominants à un moment donné et ceux qui tendent à devenir dominants. Car le polysystème littéraire regroupe aussi bien les œuvres majeures que les types textuels moins canoniques tels que les contes pour enfants ou romans policiers traduits.

Even-Zohar analyse cette compétition entre formes littéraires en termes de principes «premiers» et de principes «secondaires» : les uns sont innovateurs, les autres sont conservateurs. Ainsi, quand une forme littéraire «première» accède au centre du système, elle tend à devenir de plus en plus figée et conservatrice, jusqu'à se faire écarter par une forme «secondaire», plus dynamique et novatrice, et ainsi de suite.

Appliquée aux œuvres traduites, la théorie du polysystème s'est intéressée à deux aspects : d'une part, le rôle que joue la

littérature traduite au sein d'un système littéraire particulier ; et d'autre part, les implications de l'idée de polysystème sur les études traductologiques en général.

La théorie du polysystème conduit ainsi à considérer la traduction comme un sous-système dépendant du cadre culturel général de la société d'accueil. Elle n'est pas un système autonome ayant sa propre logique, mais elle est soumise aux interactions des autres systèmes en présence.

Cette conception de la traduction induit plusieurs implications théoriques et pratiques : 1/ Le processus de traduction n'est pas envisagé comme un transfert inter-langues mais intersystèmes. Cela signifie que la traduction s'inscrit dans un contexte socioculturel plus large et qu'il faut tenir compte de cet hyper-contexte lors du transfert. 2/ L'œuvre traduite n'est pas analysée en référence à la notion d'équivalence mais est envisagée en soi comme un objet autonome. Elle est une entité à part entière qui s'inscrit dans le cadre général du système cible. 3/ Les procédés de traduction en sont pas analysés en fonction de chaque système linguistique, mais en fonction des «normes» spécifiques au contexte socioculturel au sens large (genre littéraire, idéologie dominante, contexte politique).

Ces perspectives d'étude ont été développées par Gideon Toury (*Descriptive Translation Studies and Beyond*. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, 1995) dans le cadre de sa

traductologie descriptive. Gideon Toury s'est donné pour objectif de rendre compte des phénomènes traductologiques de façon systématique et dans un cadre théorique unifié.

Il définit la traduction en terme de transfert et établit que toute opération de transfert comprend d'une part «un invariant sous la transformation», et d'autre part, «trois configurations basiques de relations» : 1) entre chacune des deux entités et le système dans lequel elles s'intègrent ; 2) entre les deux entités elles-mêmes ; 3) entre les systèmes respectifs.

Ces trois types de relations sont interdépendants et permettent de définir la traduction comme un transfert interlingual ou plus précisément intertextuel. Toury (1995 : 14) suggère, en s'inspirant des *Familienähnlichkeiten* de Wittgenstein, de «penser la traduction comme une classe de phénomènes dans laquelle les relations entre ses membres s'apparentent à celles au sein d'une famille».

La théorie du polysystème sert à développer une traductologie analytique de nature systémique. Elle s'inscrit dans le prolongement des approches traductologiques fortement ciblistes, parce qu'elle envisage la traduction au sein des systèmes culturels d'accueil. Mais son analyse des rapports de force entre littératures nationales et étrangères revêt une coloration idéologique qui peut fausser la perception de la traduction en général.

Les six théories contemporaines de la traduction

Les six courants majeurs des théories de la traduction : sociologique, communicationnelle, herméneutique, linguistique, littéraire et sémiotique.

Aujourd'hui, nous allons être un peu théoriques... Car un blog d'agence de traduction doit aussi se permettre quelques incartades dans les contrées arides des théories de la traduction, n'est-il pas ? Les théories contemporaines de la traduction peuvent être divisées en six courants majeurs : l'approche sociolinguistique, l'approche communicationnelle, l'approche herméneutique, l'approche linguistique, l'approche littéraire et l'approche sémiotique. Vous êtes prêts ? On y va...

1. L'APPROCHE SOCIOLINGUISTIQUE

Le courant sociolinguistique explique que c'est le cadre social qui définit ce qui est traduisible et ce qui ne l'est pas, ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas (par des mécanismes de sélection, de filtration ou encore de censure). Selon cette perspective, le traducteur est irrémédiablement le produit d'une société : on traduit toujours à partir d'un bagage socio-culturel qui nous est propre. Ce courant est à relier à ce qu'on appelle l'école de Tel-Aviv (voir Annie Brisset, Even Zohar, Gideon Toury).

2. L'APPROCHE COMMUNICATIONNELLE

C'est le courant dit interprétatif. Des chercheurs tels que D. Seleskovitch et M. Lederer ont constitué la dénommée "théorie du sens", élaborée principalement sur la base des expériences d'interprétation de conférences. Cette perspective affirme que c'est le sens qui doit être traduit, et non la langue. La langue n'est en effet qu'un véhicule pour le message, et elle peut même être un obstacle à la compréhension. Ce qui explique pourquoi il convient toujours de déverbaliser (au lieu de transcoder) lorsqu'on traduit.

3. L'APPROCHE HERMÉNEUTIQUE

L'approche herméneutique est fondamentalement basée sur les travaux de George Steiner, pour qui toute communication humaine est une traduction. Dans son livre *"After Babel"*, il explique que la traduction n'est pas une science mais un "art exact" : le traducteur authentique doit être à même de se faire écrivain pour saisir le "vouloir dire" de l'auteur du texte original.

4. L'APPROCHE LINGUISTIQUE

Des linguistes tels que Vinay, Darbelnet, Austin, Vegliante et Mounin, liés aux courants de la linguistique du texte, du structuralisme et du pragmatisme, ont travaillé sur le processus de traduction. Toute traduction (qu'il s'agisse d'une traduction

marketing, d'une traduction médicale, d'une traduction juridique, ou autre) doit, selon cette perspective, être considérée à partir des unités fondamentales que sont le mot, le syntagme et la phrase.

5. L'APPROCHE LITTÉRAIRE

Selon l'approche littéraire, la traduction ne doit pas être considérée comme une opération linguistique, mais bien comme une opération littéraire. Il y a dans la langue une "énergie": celle-ci est véhiculée par les mots, ces mots qui sont le produit du vécu d'une culture. Cette charge est précisément ce qui leur donne leur force et, en dernier lieu, leur sens : c'est bien cela que le traducteur-écrivain doit traduire.

6. L'APPROCHE SÉMIOTIQUE

La sémiotique est la science traitant des signes et des systèmes de signification. Selon cette discipline, pour qu'il y ait signification, il faut qu'il y ait une collaboration entre trois instances : un signe, un objet et un interprétant. C'est ainsi que, du point de vue sémiotique, la traduction est pensée en tant que forme d'interprétation portant sur des textes dont le contenu encyclopédique est différent et le contexte socioculturel unique.

Conclusion

La traduction, comme toute autre discipline récemment créée, a élaboré, dans un premier temps, ses modèles de recherche dans un système «écologique» essayant d'utiliser au mieux et d'adapter à ses propres finalités des théories et des méthodologies préexistantes de provenance externe. C'est ainsi qu'elle a réussi à les perfectionner, en élaborant des modèles de plus en plus spécifiques qui peuvent être diffusés aujourd'hui vers d'autres disciplines⁹ ; par conséquent, si la reconnaissance de la dette des études en traduction envers les disciplines analogues est un acte dû, il est maintenant temps de faire le point et d'attribuer plus de visibilité au parcours effectué par ce secteur, en consolidant ses progrès, en particulier dans les domaines théorique et méthodologique. Aujourd'hui une nouvelle époque pour la recherche sur la traduction commence : époque de l'abolissement des frontières disciplinaires et de la diversification théorique et méthodologique qui répond aux besoins toujours plus complexes de notre société, mais aussi à l'importance qu'assument les phénomènes de la communication interculturelle. À travers une analyse diachronique minutieuse, il en découle une vue d'ensemble dynamique de réciprocité intersectorielle, qui attribue aux théories de la traduction une position de grande envergure dans le contexte de l'évolution des disciplines socio-humanistes.

Bibliographie

- 1- A. (Meillet) « Linguistique historique et linguistique générale » Tome II, Paris, champion 1926.
- 2- ALMOHAYA (Essam), " L'EXPLICITATION EN TRADUCTION Une étude de cas : la traduction du Monde Diplomatique en arabe durant la période 2001-2011 ", Sorbonne Nouvelle - Paris 3, 2015
- 3- Al Musawi (Jaafar), " Formation et pratique des enseignants de traduction français-arabe / arabo-français dans les universités irakiennes " UNIVERSITE DE FRANCHE COMTE, 2016.
- 4- Al Musawi (Jaafar), "La cohabitation de la linguistique et de la traductologie", article publié dans les Actes du 3ème colloque international de traduction à Bagdad, 2013, p.326-337.
- 5- Ancani (Enrico), « principes de linguistique appliquée » Paris, payot, 1972.
- 6- BALLARD, Michel : De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions. Presses Universitaires de Lille, 1992.
- 7- BALLARD, Michel et D'HULST, Lieven (eds.) : La Traduction en France à l'âge classique. Presses Universitaires du Septentrion, Lille III, 1996.
- 8- BALLARD, M. Histoire de la traduction, Deboeck, 2013.
- Mathieu Guidère, Introduction à la traductologie : penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain, De Boeck, coll. "Traducto", 2e éd., janvier 2010.
- 9- BASSNETT, Susan, TRIVEDI, Harish (eds.) : Post-Colonial Translation. Theory and Practice. Routledge, London / New York, 1999.
- 10- BASSNETT, Susan : La traduzione. Teorie e pratica. Strumenti Bompiani, Milano, 2009 (4a ed.) (1a ed. 1993).
- 11- BASSNETT, Susan : Translation studies. Routledge, London / New York, 1992 (1980).
- 12- BENJAMIN, Walter : La Tâche du traducteur (1923). Traduit par M. de Gandillac. In Walter Benjamin, Œuvres I. Gallimard, Paris, 2000, pp. 244-262.
- 13- BERMAN, Antoine : L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Gallimard, Paris, 1984.
- 14- Bernd (STEFANINK), 2000, "Bref aperçu des théories contemporaines de la traduction", article, Le français dans le monde, mai-juin 2000, pp.23-26

- 15- CALVET, Louis-Jean. La guerre des langues et les politiques linguistiques. Paris: Hachette, 1999.
- 16- CHEVALIER, Jean-Claude, DELPORT, Marie-France : L'Horlogerie de Saint-Jérôme. Problèmes linguistiques de la traduction. L'Harmattan, Paris, 1995. CARY, Edmond : Les grands traducteurs français. Librairie de l'Université Georg & Cie, Genève, 1963.
- 17- CONTAMINE, Geneviève : Traduction et traducteurs au Moyen Âge. Éditions du CNRS, Paris, 1989.
- 18- DOTOLI, Giovanni : Traduire en français du Moyen-Âge au XXIe siècle, Hermann Éditeurs, Paris, 2010.
- 19- F. (Hobeika), "L'Expression Idiomatique et son traitement en traduction, Domaine Français-Arabe", Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III. 1995.
- 20- FLOTOW, Luise von : Translation and Gender. Translating in the « Era of Feminisme ». St. Jerome Publishing and University Of Ottawa Press, Manchester and Ottawa, 1997.
- 21- GALISSON, R. & COSTE, D, 1976, "Dictionnaire de didactique des langues", Paris : Hatier et Didier.
- 22- GILE, Daniel : La traduction. La comprendre, l'apprendre. PUF, Paris, 2005.
- 23- GOUANVIC, Jean-Marc : Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920-1960). Artois Presses Université, Arras, 2007.
- 24- Gressot (Marcel), « le style et ses techniques » Paris, Ed., P.U. F., 1976.
- 25- Guiraud (Pierre), « La sémantique » Paris, puf, 1970.
- 26- Le Petit Robert, "Dictionnaire analogique de la langue française", Paris 1999.
- 27- GUIDÈRE, Mathieu : Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain. De Boeck, Paris, 2010.
- 28- Hanlet (Camille), « La Technique du style » Paris, Ed. H. Dessain, 1976.
- 29- HATIM, Basil, MASON, Ian : Teoría de la traducción. Una aproximación al discurso. Barcelona : Editorial Ariel, 1995, orig. Discourse and the Translator. Londres 1990, traduit de l'anglais par Salvador Peđa.
- 30- HATIM, Basil. Teaching and researching translation. London: Pearson Education, 2001

- 31- JACOBSON, Roman : Essais de linguistique générale. 1. Les fondations du langage. Les Éditions de Minuit, Paris, (1963) 2003.
- 32- LADMIRAL, Jean-René, Traduire : théorèmes pour la traduction. Paris : Gallimard, 1994.
- 33- LEDERER, Marianne. La traduction aujourd'hui. Paris : Hachette, 1994.
- 34- LEFEVERE, André. Translation, rewriting and the manipulation of literary fame. London & New-York : Routledge, 1992.
- 35- - LAROSE, R. Théories contemporaines de la traduction. 2e éd. Sillery, Québec : Presses de l'Université du Québec, 1989.
- 36- Joelle, (REDOUANE), "Encyclopédie de la traduction", Alger : O.P.U. 1996.
- 37- Marc de Launay, Qu'est-ce que traduire ?, Paris, Vrin, coll. "Chemins philosophiques", 2006.
- 38- Marianne (LEDERER), "La traduction aujourd'hui", Paris : Hachette, 1994.
- 39- Matter (Antoine C.) « La Traduction pratique » Français-Arabe, Arabe-Français, Beyrouth, Dar El Machreq, 1ère Edition, 1971.
- 40- Mével (Jean-Pierre), Genevieve Chauveau, Sylvie Hudelot, Claude Sobotka-Kannas. Et Dorine Marel, « Larousse, Dictionnaire de la langue française » lexis, Paris, les Editions Françaises i.n.c, Larousse, 1992.
- 41- Mounin (Georges), « Les problèmes théoriques de la traduction » préface de Dominique Aury, Editions Gallimard, 1963.
- 42- MOUNIN, Georges : Linguistique et traduction. Dessart et Mardaga, Bruxelles, 1976.
- 43- OUSTINOFF, Michaël : La traduction. PUF, Que sais-je ?, Paris, 2003, 2007.
- 44- Robert (Paul), « Le petit Robert » Dictionnaire universel des noms propres » Parmentier, Paris, 1969.
- 45- SELESKOVITCH, Danica, LEDERER, Marianne : Interpréter pour traduire. Didier Érudition (Klincksieck), 2001.
- 46- STEINER, George : Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction. Albin Michel, Paris, 1998.
- 47- VAN HOOFF, Henri : Histoire de la traduction en Occident. France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas. Éditions Duculot, Paris - Louvain-la-Neuve, 1991.
- 48- Yamina (HELLAL), "La Théorie de la traduction", Alger : O.P.U., 1989.

III- Sites du Net :

- 1- BÉRARD, Evelyne, 1991, L'Approche communicative : Théorie et pratiques, Paris : Clé International, p. 48, Jean-Marcel Morlat, 2007, www.edufle.net/Pour-une-approchecommunicative
- 2- 13- Dialnet-PratiqueEtTheorieDeLaTraduction-58457.pdf<https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/58457.pdf>
14-<https://coursmf.files.wordpress.com/2013/03/grammaire-francaise.pdf>
- 3- Larousse Grammaire-livre-de-bord [www.french free.com](http://www.french.free.com) ra [https :
//doc-10-44-docs.googleusercontent.com/docs/securesc/19sf45j6pra519sab4pccqmu](https://doc-10-44-docs.googleusercontent.com/docs/securesc/19sf45j6pra519sab4pccqmu)
- 4- 4- L'Organisme Général De L'Information PORTAIL POUR L'EGYPTE, MERCREDI 29 SEPTEMBRE 2021)
- 5- REIG, Daniel. *Dictionnaire arabe-français, français-arabe*, Paris : Larousse, 2008, 1vol. (<http://www.editions-larousse.fr/fiche.asp>). (<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-arabe>).
- 6- Théories contemporaines de la traduction (XXe siècle)
[file:///C:/Users/%D8%A7%D9%84%D9%85%D9%87%D9%86%D8%AF%D8%B3/Downloads/FJPR001_Textes_2%20\(2\).pdf](file:///C:/Users/%D8%A7%D9%84%D9%85%D9%87%D9%86%D8%AF%D8%B3/Downloads/FJPR001_Textes_2%20(2).pdf)
- 7- <https://www.maxwell.vrac.puc.rio.br/40586/40586.PDF>
- 8- Traduire est un art de funambule.pdf
<https://www.bk.admin.ch/dam/bk/fr/dokumente/sprachdienste/publikationen/la-table-d>
- 9- YVES, Reuter, et (alii), 2007, *Dictionnaire des concepts fondamentaux des didactiques*, Bruxelles : De Boeck.
http://ec.europa.eu/dgs/translation/programmes/emt/index_fr.htm, consulté le 17/03/2016.

* * *